

JEAN CORPET



LETTRES DE VOYAGE  
EN EXTRÊME-ORIENT  
Juin-décembre 1908

JEAN CORPET

LETTRES DE VOYAGE  
EN EXTRÊME-ORIENT  
Juin-décembre 1908

ÉDITÉ PAR FRANCOIS CORPET  
MIS EN PAGE PAR DERMOT BYRNE  
TOUS DROITS RÉSERVÉS



**JEAN CORPET À POLYTECHNIQUE EN 1905**

*En juin 1908, âgé de 24 ans, Jean Corpet part pour un voyage de sept mois en Extrême-Orient, emportant avec lui son appareil photographique stéréoscopique et 120 douzaines de plaques de verre qui lui permettront de rapporter de très nombreux clichés qui constituent un témoignage vivant de l'Asie à cette époque.*

Avec deux autres polytechniciens, Pierre Parent (PP) et Marcel Dubois (MD), qui allaient faire un voyage d'études en Chine et au Japon il part par le transsibérien jusqu'à Vladivostok atteint au bout de quinze jours de voyage et visite successivement le Japon, la Corée et la Chine. Il se sépare alors de ses compagnons qui retournent en France par le même transsibérien et continue seul vers l'Indochine, Singapour et Ceylan où il retrouve Gaston Jouët (Gaston), un ami venant de France l'accompagner pour le reste de son périple : Ceylan, la Birmanie, les Indes et l'Égypte. Ils arrivent finalement à Marseille, puis Paris, fin décembre, après avoir franchi le détroit de Messine la veille d'une éruption de l'Etna.



*Pierre Parent (1883-1964) et Marcel Dubois (1883-1916)  
à Polytechnique en 1903*

Jean Corpet a perdu son père Lucien en 1889 à l'âge de cinq ans et sa mère, Fanny, née Doublet, a pris sa suite à la direction de l'usine de locomotives, à vapeur bien sûr, installée 113 avenue Philippe Auguste à Paris, jusqu'à son transfert à La Courneuve en 1917. Elle en a confié la gérance à la fin des années 1890 à Lucien Louvet, mari de Marguerite Corpet, fille d'un premier mariage de son mari avec sa sœur aînée Céline Doublet. Mais elle n'a conservé l'entreprise familiale que pour ses deux fils, Lucien l'aîné et Jean quand ils seront grands. En 1908 Jean, polytechnicien comme Lucien, a achevé ses études et son service militaire. Sa mère lui offre alors cet étonnant voyage "puisque tu n'auras plus jamais de vacances", ce qui est resté vrai jusqu'en 1936 où ont été créés les congés payés. Ce livre reprend l'intégralité des lettres adressées par Jean Corpet à sa mère tous les deux ou trois jours le plus souvent, sauf pendant les traversées maritimes. Rédigées le plus souvent sur du papier très fin, pratiquement sans retour à la ligne, d'une très belle écriture mais excessivement petite elles ne sont pas toujours faciles à lire surtout quand l'encre a traversé le papier ce qui mêle recto et verso. Il s'y intercale quelques lettres à ses grands-parents maternels faciles à distinguer car l'écriture est plus large et les lignes plus espacées, désir de faciliter la lecture à des personnes âgées ou d'écrire des lettres en pratique beaucoup plus courtes ?

## LE VOYAGE

De Tokyo à son départ de Shanghai pour les Indes, le voyage joint l'utile à l'agréable. Le trio dispose de lettres d'introduction aussi bien auprès des représentations diplomatiques françaises que du monde économique. De nombreuses visites de mines, d'ateliers et d'usines s'intercalent entre les visites purement touristiques, il faut bien que PP et MD ramènent un rapport de voyage ! Ils disposent tout trois de permis gratuits sur les chemins de fer japonais, coréens et chinois, et sont souvent accueillis au domicile de leurs hôtes pour des repas ou pour passer la nuit. En 111 jours, de Paris à Shanghai, Jean dépense 4 400 F dont 510 pour le Transsibérien, soit environ 15 000 Euros de 2005.

Le reste du voyage est nettement plus luxueux : bateau et train en 1<sup>ère</sup>

classe, les meilleurs hôtels, quand il y en a, un boy (tout noir !) qui les accompagne de Colombo à Bombay, des dîners au champagne etc. Mais pour aller voir quelque curiosité Jean et son ami Gaston n'hésitent pas à se lancer dans la jungle en carriole à cheval, à éléphant ou même en auto, gravissant à pied des centaines de marches, voire des échelles, s'émerveillant du chatolement des couleurs des vêtements birmans et hindous. On peut estimer que les dépenses, malgré la durée de seulement 92 jours de cette partie du voyage ont été notablement supérieures à celles de la première partie, disons 20 000 Euros.

C'est donc une somme totale de l'ordre de 35 000 Euros que la mère de Jean a mis à sa disposition pour ces dernières vacances avant la retraite, de surcroît elle lui promet un cheval pour son retour à Paris ! Et à son arrivée il prévoit de se commander costumes et bottines sur mesure... C'était une autre époque.

## LE COURRIER

Jean communique avec la France par télégraphe et par lettre. Les télégrammes arrivent à destination à la vitesse de la lumière, mais encore faut-il qu'ils soient remis avant que le destinataire ait quitté la ville. Il reçoit le 9 juillet une dépêche du 23 juin adressée à Irkoutsk qui a suivi par le train... Plus grave pour lui, celle annonçant la mort de son grand père maternel le 5 août ne parvient à Jean que le 12 août, elle l'a suivi de Kyoto à Nagasaki, à Shimonoseki, le port d'embarquement pour la Corée où elle lui est remise au dernier moment quand il quitte son hôtel.

Et que dire des lettres. Du Japon et de la Chine elles prennent le Transsibérien, d'où un délai de pratiquement trois semaines minimum, des Indes elles viennent par bateau avec un délai encore supérieur, car la "malle des Indes" ne part pas tous les jours. Une lettre partie de Paris le 2 juillet arrive à Tokyo le 24, une du 10 juillet est à Kyoto le 5 août, une du 20 août lui est remise à Madras le 20 septembre. S'il écrit une lettre tous les deux jours dans le Transsibérien, il sait qu'elles n'arriveront que tous les quatre jours à Paris puisqu'elles devront faire à la même vitesse le chemin en sens inverse. Au contraire, inutile d'envoyer du courrier à l'escale d'Aden sur le bateau qui le ramène des Indes en Egypte, puisqu'il prendrait ce même bateau jusqu'à Marseille.

## LA FAMILLE DE JEAN

Lucien, son frère aîné de deux ans, ingénieur du Génie Maritime, plus tard aviateur pendant la Grande Guerre, lui a donné des conseils pour les prises de photos. Jean s'inquiète à plusieurs reprises de sa moto, accessoirement de l'auto de sa mère. Sa sœur cadette Yvonne, récemment mariée à Pierre Lemaréchal, industriel à Argenteuil, a donné naissance à son premier neveu Lucien. Sa demi-sœur Marguerite, plus âgée de douze ans, est mariée à Lucien (encore !) Louvet qui gère l'Usine en attendant de prendre sa retraite aussitôt que Lucien (Corpet) et Jean pourront le remplacer. Jean se moque gentiment de son style ampoulé dans sa toute première lettre.

Son grand-père maternel Gustave Doublet meurt alors que Jean est au Japon ce qui vaut des lettres touchantes où transparait le culte que Jean a pour sa mère ; il laisse veuve " Bonne Maman " qui a passé le début de l'été dans leur propriété normande de Blésimare (Blési) avant de revenir à Ablon à 10 km au sud de Paris où sa fille Fanny (maman) a une grande propriété. Jean regrette de ne pouvoir faire l'ouverture de la chasse à Blési avec Lucien, son chien Wenky et son fusil Holland. Son oncle Sola (abréviation familiale de Solacroup), cousin de sa mère et riche industriel, lui a donné de nombreuses lettres d'introduction.

## CONTEXTE HISTORIQUE

La Pologne a été partagée à la fin du XVIIIème siècle entre la Prusse, l'Autriche et la Russie. Jean passe ainsi directement d'Allemagne en Russie à Alexandrowo avant d'atteindre Varsovie.

En 1905 la Russie a subi une grave défaite en face du Japon, les deux impérialismes se faisant face aux confins de la Chine et du Pacifique. Il est fait de nombreuses allusions à la guerre russo-japonaise au cours de laquelle l'amiral Togo, que Jean rencontre à la réception du 14 juillet à l'ambassade de France à Tokyo, a été écrasé à Tsushima, bras de mer qui sépare le Japon de la Corée, la flotte russe venant d'Arkhangelsk via le Cap. La Russie a perdu les ports de Dalny et de Port-Arthur où Jean passe en allant de Corée en Chine.

Le Japon, qui reste misérable, est la puissance montante d'Extrême-Orient depuis qu'il s'est ouvert à l'Occident en 1861 et est auréolé par sa victoire récente sur les russes. Jean dira à ses enfants avoir été heureux de quitter le Japon trop militariste pour la Corée et la Chine, pays de vieilles civilisations.

La Corée a été vassalisée par le Japon à l'occasion de la guerre russo-japonaise et ne retrouvera son indépendance qu'en 1945, d'où l'apparition de soldats japonais à Séoul et de cheminots japonais sur les trains coréens ; mais l'annexion formelle datant de 1910 on aperçoit encore en 1908 des drapeaux coréens dans les rues.

La Chine vit les dernières années de son impératrice Tseu-Hi ; elle sera renversée en 1910 par Sun-Yat-Sen qui instaurera la république et interdira le port de longues nattes communes sur les photos du voyage. Les puissances occidentales s'y font octroyer des concessions construites à l'européenne dans les plus grandes villes, Shanghai et Canton en particulier, et y disposent de leurs propres troupes pour assurer l'ordre et leur défense. En 1900, la révolte des "boxeurs" a ravagé une partie des concessions qui n'ont été libérées que par l'intervention de troupes européennes. Jean y fait plusieurs fois allusion dans sa visite de Pékin. Le pays apparaît sur les photos beaucoup plus sous-développé que le Japon, avec des fondrières dans les rues de Pékin, des rivières passées à gué, une industrie primitive etc...

Les Indes, Ceylan et la Birmanie sont à l'époque des colonies britanniques. Les Anglais ont introduit un certain ordre, protégé les monuments historiques, installés des hôtels confortables, mais la vie des " indigènes " reste misérable, même s'il existe de richissimes maharadjas.

## LA VISION DE L'EXTRÊME-ORIENT

Elle correspond à l'époque. Les populations rencontrées sont considérées comme de moins en moins civilisées à mesure qu'on s'éloigne de l'Europe, depuis les slaves mal habillés, aux japonais, petits et toujours souriants, jusqu'aux coréens demi sauvages et aux indigènes des Indes. Ces pays sont sales et ont leur odeur spécifique qui n'est pas trop appréciée. En dehors du chemin de fer, le seul moyen de déplacement est le cheval ou les pieds et en ville les pousse-pousse appelés richichaws. A Tokyo,

Jean remarque le silence dû à l'absence quasi totale de voitures, et il s'agit évidemment de voitures à cheval et non d'autos. A Pékin il n'y aurait que deux chevaux de selle à louer...

La situation est un peu moins pire à Saïgon où les fonctionnaires français auraient tous une auto, et aux Indes colonisées par les Britanniques. Il n'empêche, on ne trouve pas de films Kodak entre Delhi et Bombay. Étonnamment le téléphone existe au fond du Chan-Si à 500 km à l'ouest de Pékin ce qui permet de recevoir une dépêche arrivée dans la capitale.

## LA TRANSCRIPTION

La forme des lettres a été reproduite aussi fidèlement que possible. L'orthographe des noms propres qui varie parfois (Tokyo et Tokio par exemple) et des noms étrangers (tzars) a été respectée ainsi que les abréviations, l'écriture des nombres, en lettres ou en chiffres, arabes ou romains. On a maintenu des mots démodés et les néologismes de l'époque tels qu'ascensionner, parlementations etc. Les très rares fautes d'orthographe ont par contre été corrigées. De même de nombreux retours à la ligne ont été insérés pour que la lecture soit plus agréable.

Les titres des chapitres, les cartes et annexes ainsi que cette introduction ont été établis par le transcripteur pour faciliter la compréhension. Les illustrations sont toutes, à l'exception de quelques-unes faciles à identifier, des tirages de photos ramenées de ce voyage. Sur les 1440 plaques emportées de Paris, il subsiste plus de 800 photos stéréoscopiques avec l'appareil de vue correspondant.

## LES ILLUSTRATIONS

Les représentations des " indigènes " sont très vivantes, mais il manque évidemment les couleurs des habits birmans et celles des ombrelles japonaises. Sur le plan technique les photos sont en général de très bonne qualité, mais fortement contrastées. La scannérisation nécessaire pour l'édition de cet ouvrage n'a pas permis de retrouver la qualité des originaux ; on a été en particulier conduit à diminuer considérablement le ciel pour limiter le contraste.

Environ 125, soit seulement une sur sept, ont été retenues pour illustrer les lettres et la sélection a été difficile. Après élimination de toutes celles dont la qualité après scannage a paru insuffisante, le tri s'est fait sur le sujet. A de rares exceptions, ont été choisies les scènes vivantes et la quasi-totalité des vues de monuments sans personnage éliminées. On en trouvera de meilleures prises aujourd'hui, en couleur de surcroît. Donc ni Taj Mahal, ni Pyramides, ni temples chinois.

Une attention particulière a été donnée aux photos qui illustrent un passage des lettres comme celle plutôt médiocre de l'éléphant échappé à Jaïpur, de Mlle Corvisart, de l'Ernest Simons et de la visite du Palais d'Hiver à Pékin.

*François Corpet*

De Varsovie à Moscou 8 Juin 1908.

Ma Chère Maman,

Pourquoi ai-je emporté tant de papier à lettres ? Tout prou-  
vet qu'au départ au moins j'avais eu l'intention d'écrire.

Combien de temps cela durera-t-il ? Dieu seul le sait.

Je n'ai d'ailleurs rien d'intéressant à te dire, car je pense  
que tu n'attends pas de moi des lettres avec de grands  
discours sentimentaux qui exagèrent souvent les pensées  
réelles et qui à vrai dire ne doivent pas s'écrire sauf  
le cas où il faudrait prouver à quelqu'un qui en  
douterait les sentiments exacts que l'on ressent à l'égard  
d'icelle personne ce qui n'est point le cas. Ce préambule  
à la Lucien L.... étant posé je passe, à la ligne.

Samedi soir après le turbin trois ouvriers parisiens parti-  
rent pour l'autre bout du monde. Après s'être dans le  
train rencontrés, ils échangèrent leurs adresses respec-  
tives. N° de lettres de crédit etc. comme mesure de  
précaution élémentaire en cas d'incident ou d'accident  
après une halte forcée à Liège pour attendre un train  
venant du pays des huitres (Ostende) halte pendant  
laquelle nous pûmes admirer à loisir un grand duc

## CHAPITRE I

### DE PARIS À VLADIVOSTOK

#### PAR LE TRANSSIBÉRIEN

De Varsovie à Moscou, 8 juin 1908

Ma chère Maman,

Pourquoi ai-je emporté tant de papier à lettres ? Pour prouver qu'au  
départ au moins j'avais eu l'intention d'écrire. Combien de temps cela  
durera-t-il ? Dieu seul le sait. Je n'ai d'ailleurs rien d'intéressant à te dire,  
car je pense que tu n'attends pas de moi des lettres avec de grands discours  
sentimentaux qui exagèrent souvent les pensées réelles et qui à vrai dire ne  
doivent pas s'écrire sauf le cas où il faudrait prouver à quelqu'un qui en  
douterait les sentiments exacts que l'on ressent à l'égard d'icelle personne  
ce qui n'est point le cas. Ce préambule à la Lucien L... étant posé, je passe  
à la ligne.

Samedi soir après le turbin trois ouvriers parisiens partirent pour l'autre  
bout du monde. Après s'être dans le train rencontrés, ils échangèrent leurs  
adresses respectives, nos de lettres de crédit etc. comme mesure de pré-  
caution élémentaire en cas d'incident ou d'accident. Après une halte for-  
cée à Liège pour attendre un train venant du pays des huitres (Ostende),  
halte pendant laquelle nous pûmes admirer à loisir un grand duc articulé  
qui, sans sa grande duchesse, déambulait comme un prolétaire sur le quai  
de la gare accompagné du prince héritier de Grèce et de l'épouse du futur  
roi des Hellènes.

Après cette halte, dis-je, nous fûmes dîner, invités par mon oncle Sola.  
Le dîner fut par deux fois interrompu par la chute de bouteilles et le bris  
de verres, chute provoquée par l'inclinaison transversale de la voie et la  
mauvaise suspension de la voiture. Notre intention était de terminer ce  
festin par une bonne bouteille de Champagne, mais hélas la cave intéres-  
sante avait été mise sous plombs pour la traversée de la Belgique et malgré  
les protestations il fallut attendre le départ d'Herbesthal (douane alle-  
mande) pour voir apparaître le col rouge de la bonne bouteille. Au moment

où nous nous disposions à réaliser notre idéal qui était alors d'en boire le contenu tranquillement, on est venu nous prier de nous en aller dans nos compartiments pour la visite des petits bagages. C'était trop de guigne, mais pour en avoir le dernier mot, nous vidâmes coup sur coup 3 ou 4 verres ce qui par contrecoup vida la bouteille. La douane ne dit rien pas même pour mes plaques qu'elle ne vit pas.

Vers 11h1/2 arrivée à Cologne. Comme nous avons 35' de retard, pour faire un compte rond, on nous laisse 25' à Cologne. Il paraît que c'est l'usage. Nous sommes donc arrivés à Berlin avec 1h de retard. Bon petit déjeuner à l'hôtel. Promenade en auto-taxi dans Berlin et panne (accu déchargé), à 11h1/2 messe, à 12h1/2 bon déjeuner avec les Mortureux. Le soir visite à Potsdam, et à 7h1/2 départ pour Varsovie. On n'a pas voulu enregistrer nos 3 colis qui pèsent coïncidence bizarre, chacun 50 Kos avec nos trois billets car le mien seul va jusqu'à Moscou, les 2 autres ayant des permis et, un enregistrement à Alexandrowo étant d'une facilité problématique, on met tout sur le même billet à 76 marks de supplément, ma part revenant seulement à 15m, mais les pauvres en ont eu chacun pour 30. Dîner dans le wagon-restaurant.

A 2h du matin, Alexandrowo, tout le contenu du train vivant ou non débarque. On vous prend vos passeports, on ouvre vos valises, on prélève chez les uns des chemises, chez d'autres des bottines, phonographes etc. Mes plaques retiennent toute l'attention des Slaves. Ils les emportent au loin sur une table. Je vais ensuite attendre mon passeport qui m'arrive le dernier de tous par faveur spéciale probablement. C'est ensuite le pillage des malles. On y repêche le reste de mes plaques après avoir donné un coup de fer à mes affaires !... On rempile le tout au galop, on me rend mes plaques, et l'on part. Toutes ces simagrées ne coûtent pas un kopek, alors à quoi bon ?

Nous nous recouchons jusqu'à Varsovie. Descente du train, sapin, ville traversée. L'ordre règne toujours. On aperçoit des pauvres diables qu'on emmène entre des soldats, baïonnette au canon. Nous remontons dans un train, russe cette fois. Nous avons des secondes fort confortables et économiques, on y couche pour 2 roubles 50 au lieu de 7 ou 8 dans les wagons-lits, on y est aussi bien et on y a plus de place. A midi déjeuner, à 6 heures dîner, toujours dans le wagon-restaurant. Un arrêt toutes les 2 ou 3 heures, une allure lente et régulière. Je t'écris sur la Cathédrale (de

Huysmans). Il est 6 heures, je vais dîner. Avant cela !

Je t'embrasse bien fort ainsi que toute la famille. N'est-ce pas mieux que de grands laïus ?

J. Corpet

\* \* \*

Moscou 11 juin 1908

Ma chère Maman,

Je t'écris cette fois non plus sur mes genoux mais sur une table et dans un endroit fixe, c'est plus facile et plus rapide. Depuis notre arrivée à Moscou nous n'avons pas perdu une seconde. Arrivés à deux heures mardi, nous partions aussitôt à la recherche de Mr Demay pour qui mon oncle nous avait donné une lettre de recommandation. Après bien des difficultés nous avons fini par le trouver. Il nous a reçu fort aimablement, donné tous les renseignements nécessaires et mis à notre disposition un jeune russe pas beau mais qui nous a été on ne peut plus utile car il parlait français, connaissait bien Moscou et nous a permis de voir en deux jours ce que nous aurions eu de la peine à faire en quatre. En sortant de chez Mr Demay nous avons été voir Mr Lefèvre pour qui Dubois avait une lettre. C'est un Français très gentil, sous-directeur d'une grosse usine de ferblanterie. Nous avons passé la soirée avec lui. Dîner au restaurant de l'Ermitage qui est le seul restaurant animé de Moscou à cette époque où tout le monde est à la campagne. Le seul caractère particulier de ce restaurant est le costume des garçons qui sont habillés en blanc avec une veste serrée à la taille avec un cordon rouge. Après dîner, nous sommes allés au théâtre de l'Ermitage, sorte de music-hall en plein air dans un jardin. Rien de remarquable.

Le lendemain matin nous avons été avec Mr Demay pour avoir des renseignements sur le Transsibérien. Au bureau de chemin de fer on lui a conseillé d'aller voir un gros lama pour faire apposer un timbre sur les permis de Parent et Dubois. Pendant que Mr Demay se chargeait de faire cette course nous partons tous 3 avec le jeune russe pour visiter le Kremlin. On y voit des trésors d'une richesse invraisemblable et d'un luxe tout asiatique. Les couronnes les plus belles des monarques d'occident ont l'air

misérable et banal auprès des coiffures superbes des tzars. Idem pour les manteaux, costumes, trônes, harnachements de gala, voitures de gala etc. Dans le palais du Kremlin, il y a des salles modernes immenses dorées sur toutes les coutures mais d'un bel effet, la partie ancienne renferme des pièces assez petites entièrement décorées de peintures murales avec des verres de couleur aux fenêtres qui ne laissent passer qu'une lumière affaiblie du plus joli effet.

Auprès du palais se trouve une très vieille cathédrale russe où se font couronner tous les tzars. C'est le monument le plus curieux de Moscou à



*R2 : entrée d'église à Moscou*

mon avis. Figure-toi une grande salle carrée de 30 mètres de côté environ avec au milieu quatre piliers énormes qui séparent le toit en 5 coupôles. Tous les murs sont en cuivre représentant tous les saints du paradis, la vie du Christ etc. Les têtes et les mains sont toujours découpées et remplacées par des peintures. A partir d'une hauteur de 4 mètres environ les saints sont entièrement peints, les intervalles entre 2 peintures étant dorés. Le sol est composé de dalles métalliques en partie couvertes de tapis. Le tout produit un effet

saisissant. Ajoute à cela des Russes prosternés jusqu'à terre ou se signant un nombre incalculable de fois, des popes à longs cheveux de femme, les voix graves et qui ronflent comme des grandes orgues des chantres, on cherche des orgues, il n'y en a pas et elles sont admirablement remplacées par ces voix étonnantes.

Après avoir été faire quelques emplettes, avoir essayé d'acheter un Browning, inutile d'ailleurs, que je n'aurais pas voulu payer 30 roubles quand cela vaut 45 francs et qu'on ne m'aurait d'ailleurs pas vendu sans autorisation du chef de police, nous avons été faire un dîner bien russe avec du bon vodka (alcool de grain) comme apéritif et des kwass différents comme autre boisson. C'est bon mais assez bourratif comme nourriture. Après dîner nous sommes rentrés pour écrire des cartes postales et des lettres, et sur le coup de 2 heures du matin je me couchai. Aujourd'hui à 8h debout, nous sommes retournés entendre chanter à la cathédrale, puis nous avons été voir St Sauveur, une grande cathédrale neuve superbe ; ensuite nous sommes allés voir un directeur de chemin de fer pour les permis. Ces choses n'ont pas l'air de trop bien s'arranger, cependant nous avons rencontré par hasard un ingénieur en chef des ponts qui revenait d'un congrès à Petersbourg avec un ingénieur des voies et communications de Russie qui nous a conseillé de prendre le train pour lequel les permis sont précisément valables. Tout s'arrangera donc et nous partirons probablement demain. Je pense que nous nous arrêterons à Irkoutsk peut-être un jour ou deux pour voir le Baïkal et la ville qui est dit-on curieuse. Si tu avais quelque chose à me faire parvenir avant Yokohama adresse-le poste restante à Irkoutsk jusqu'au 16 et à Vladivostok jusqu'au 24.

Cet après-midi nous avons été visiter le monastère de St Serge un des plus grands de toute la Russie. C'est à 70 Kil de Moscou à 4 heures de chemin de fer aller et retour mais nous ne l'avons pas regretté. Nous y avons revu une petite cathédrale un peu dans le genre de celle du Kremlin mais avec une foule compacte de paysans russes tout à fait curieux. Dans une des cours se trouve une fontaine miraculeuse où les paysans viennent s'asperger la tête, les yeux, les mains, les pieds etc. Nous avons été conduits par un moine charmant et fort gai qui après nous avoir montré le monastère nous a conduit dans sa cellule ou plutôt dans sa chambre où il nous a offert un verre d'excellent kwass aigre. Nous avons échangé nos cartes, et



*R4 : Échoppes à St Serge*

somme partis les meilleurs amis du monde et ravis.

Je t'envoie dans cette lettre le Travelers code de l'American Express Co dont je pourrai peut-être me servir ou dont tu pourrais toi-même faire usage. Avoir soin de remarquer que dans le cas présent American Express Co signifierait Banque Russo-Chinoise à Irkoutsk, Pékin, Tientsin, Hankeou, Shanghai, Hong-Kong, Yokohama au lieu de 5 et 6 Haymarket, London - 84 Queen St London - Liverpool etc. et dans cet ordre ou bien Comptoir National d'Escompte à Kobé, Nagasaki, Tokio, Yokohama, Saïgon, Bénarès, Bombay, Calcutta, Colombo, Delhi, Luknow, Madras, Pondichéry pour les Indes, toujours en commençant au commencement 5 & 6 Haymarket London voulant dire Comptoir d'Escompte à Kobé etc.

Il est très facile de voir si une dépêche a été écrite avec le code, tous les mots du code commençant par un F.

Il est minuit, j'écoute les tziganes, je suis fatigué, j'écris, je vais aller me coucher.

Je t'embrasse de tout cœur

Jean

Pense qu'à mesure que je file vers le Japon, les lettres que j'écris mettent le double de temps à te parvenir, ne t'inquiète donc pas s'il y a des retards. Quant à moi je ne compte sur rien avant un grand mois au moins.

\* \* \* \* \*

HÔTEL METROPOLE

Moscou 12 juin 1908

MOSKAU

Mes chers Grands-Parents,

Me voici tout à fait parti et sur le point de quitter l'Europe car je m'embarque demain dans le Transsibérien. Les quatre jours que nous avons passés à Moscou ont été fort agréables. Le temps était très agréable mais manquait un peu de soleil. La pluie a fait quelques courtes apparitions sans importance d'ailleurs.

Nous avons parcouru Moscou en tous sens à pied, en voiture et en tramway. Nous avons été déjeuner ou dîner dans un tas de restaurants différents avec des repas les plus variés, soit français, soit russes, agrémentés de boissons du pays. Ce matin nous avons mangé des petits concombres excellents, je vais en envoyer des graines à Blésimare et à Ablon. Alexandre et Mariette pourront ainsi faire un concours et j'espère pouvoir juger à mon retour lequel des deux aura le mieux réussi.

Nous avons été visiter hier le monastère de St Serge, un des plus grands et des plus célèbres de toute la Russie. Nous avons été reçus par un moine fort aimable qui après nous avoir fait visiter le monastère nous a conduits dans sa cellule fort confortable où il nous a offert du kwass aigre (boisson russe fort agréable). Nous avons pensé partir aujourd'hui mais il nous manquait une autorisation qui nous est arrivée trop tard de Pétersbourg. Nous en serons quittes pour partir demain, nous arrêter en route à Irkoutsk et reprendre de là un train rapide. Nous n'en sommes d'ailleurs pas à un jour près. Nous avons été pilotés tous ces jours-ci par un jeune russe parlant français qui avait été fort aimablement mis à notre disposition par Mr Demay à qui mon oncle Solacroup nous avait recommandés. Nous lui

devons une fière chandelle car sans lui nous n'aurions pas pu faire la moitié de ce que nous avons fait, et il nous a été du plus grand secours pour tous les renseignements dont nous avons eu besoin.

Tous les soirs nous nous couchons fort tard, pas avant minuit, nous écrivons en buvant du bon thé russe et en écoutant la musique. Les nouvelles que vous recevrez vont s'espacer forcément beaucoup, chaque jour retardant les lettres 2 journées au moins puisqu'elles seront obligées de faire en sens inverse le trajet que nous aurons fait.

Nous sommes tous trois enchantés et de fort bonne humeur ce qui est la meilleure des choses en voyage.

Je vous embrasse tendrement

J. Corpet

\* \* \* \* \*

14 juin 1908 de Poura à Samara

Ma chère Maman,

Nous voici enfin embarqués pour Vladivostok, et non sans peine. Les permis de Dubois et P.P n'étant pas valables pour les trains rapides transsibériens qui sont soumis à un régime spécial, nous avons essayé de leur faire mettre le cachet nécessaire. Sur le conseil de Mr Demay, nous avons d'abord été voir Mr Dobrovolski, directeur des chemins de fer de Koursk. Celui-ci ne pouvait rien faire sans autorisation ministérielle et nous conseilla de la faire demander par Mr Goujon, gros industriel français de Moscou qui était à Pétersbourg et pour lequel mon oncle Sola m'avait donné une lettre de recommandation. Mr Demay télégraphie donc à Mr Goujon qui nous répond en nous disant de télégraphier directement au Ministre. Il était 3 heures et le train partait à 7.30. P.P et Dubois télégraphiaient et le ministre répond mais un peu tard qu'il a reçu la dépêche trop tard et qu'il autorise de prendre le train à condition de payer le supplément de vitesse soit 100 roubles, or le train rapide suivant ne partait que dimanche. Nous décidons de filer le plus vite possible de Moscou et nous partions hier à midi 20 de Moscou par un train ordinaire. Il n'y avait qu'une voiture directe pour Tcheliabinsk et une seule place libre. Nous y empilons nos colis à main, et nous disons adieu à Moscou avec l'espoir de trouver des places à Riaïsk à 8 heures du soir, là où l'on raccrochait le wagon à un train se dirigeant sur

Tcheliabinsk. Nous n'avions pas eu le temps de déjeuner avant de partir, mais nous nous sommes régales de bonnes tranches de roastbeef et de pain noir et blanc pris au buffet. A la première halte, une tasse ou plutôt un verre de



*R25 : Sur le quai du Transsibérien*

thé termina le déjeuner. Le train était bondé. Nous avons pu cependant trouver à installer nos trois personnes provisoirement dans un wagon quelconque. Le reste du compartiment du wagon direct où sont nos bagages est occupé par un homme, une femme, une bonne, un bébé et un petit garçon. Le reste du train, composé de voitures de II et IIIe et une seule de Ière plus un wagon-lit, est fort curieux à parcourir. Il y a tout un peuple bizarre empilé dans les IIIes moitié couché, moitié assis mangeant du saucisson à l'ail, des œufs durs, du pain, des oranges et buvant du thé. Le soir dans certains wagons les gens se mettent à chanter de lentes mélodies à plusieurs voix qui ne sont pas vilaines du tout. Arrivés à Riaïsk nous dînons au buffet, fort bien installé comme tous les buffets russes. Grande salle claire. Tous les mets en évidence sur des tables dans des plats ou dans des réchauds. On choisit ce qu'on veut, c'est agréable et pas cher. Nous

dînons pour 1 rouble 60 pour 3 ! Le train de Tchéliabinsk arrive. Nous courons pour tâcher d'y trouver un compartiment libre. Avec un Russe parlant français et un rouble au moins aussi éloquent nous obtenons notre compartiment ! Nous y installons nos valises et nous disposons à dormir. Ce sont des wagons comme des sleepings mais plus larges et plus hauts. Seulement impossible d'avoir des draps. Peu importe. Nous enfilons nos pyjamas et de 10 heures du soir à 9h1/2 du matin nous n'avons fait qu'un somme. Le temps de nous habiller ce qui est assez long à cause de l'encombrement du lavabo et nous arrivons à Prensa où nous déjeunons. C'est ici le jour de la Pentecôte. Le train, traîné par deux locomotives fleuries, est en partie orné de feuillages. Des trains d'émigrants en sont remplis. Sur le quai de la gare se presse une foule de pauvres diables sales et crasseux avec des ballots qui constituent tout leur avoir. Tous ces gens habillés à la russe, avec leurs casquettes, leurs longues redingotes plissées ou leurs blouses de couleur où le rouge domine et leurs bottes, quelques-uns portent des bonnets d'astrakan, d'autres des touloupes en peau de mouton, le poil à l'in-



R11 : Femmes tchouvaches

térieur, donnent à ces endroits un caractère exotique tout à fait marqué. Un peu plus loin nous avons vu des paysannes Tchouvaches en grand costume de fête où la couleur écarlate domine, avec des grands colliers à plusieurs rangs en perles blanches et de couleur, et des fichus rappelant ceux des bohémiennes. Tout cela est fort intéressant à voir, il est amusant pendant les arrêts de pénétrer dans les gares, les salles d'attente où l'on voit des vieux Russes à longs cheveux et à grande barbe qui ont des têtes admirables.

Nous ne sommes au fond pas fâchés de n'avoir pas pris le train rapide qui ne nous aurait pas permis de voir de si près toutes ces choses. Nous aurions eu certainement un peu plus de confortable mais nous sommes déjà très suffisamment bien. D'un autre côté nous faisons chacun près de 100 rou-



R24 : Le violoneux

bles d'économie qui ne seront pas désagréables à retrouver plus tard. En somme ce long séjour en chemin de fer s'annonce fort bien. Je pense que nous n'aurons pas à changer trop souvent. Nous mettrons 3 ou 4 jours de plus mais nous ne sommes pas à cela près. Voilà près d'un jour 1/2 que nous roulons sans nous en apercevoir. Je t'écris dans le train et tu peux constater

que sans être de la calligraphie ce n'est cependant pas trop troublé.

J'espère que vous allez tous bien à Bagnoles et que vous ne vous ennuyez pas. Je t'embrasse bien tendrement ainsi qu'Yvonne (qui ne doit plus mettre ses coudes sur la table) et te prie de présenter mes hommages à ma tante Solacroup.

Jean

Ci-joint un plan du Transsibérien avec les noms écrits en français et les heures et jours des arrêts. J'ai envoyé à Mariette de la graine de petits concombres russes très bons.

JC

\* \* \* \* \*



*D8 : Croquis du Transsibérien*

Mariinsk 19 juin 1908

Ma chère Maman,

Rien de nouveau depuis ma dernière lettre. Les jours continuent à se passer tranquillement, sans secousses, toujours pareils et cependant sans lassitude. Il y aura demain à midi une semaine que nous roulons. Il me sem-

ble que cette vie en chemin de fer dure depuis bien plus longtemps, mais je m'y suis fait absolument. Nous dormons fort bien, malgré le manque absolu de draps et de couvertures. Le temps est très doux. Il pleut de temps en temps. Le paysage est monotone, ce sont de grandes plaines marécageuses avec de nombreux étangs petits et grands ou bien des forêts clairsemées de pins ou de bouleaux.

Nous arriverons dimanche à minuit et 1/2 à Irkoutsk. Le train s'y arrête 9 heures. Avec la différence d'heures l'arrêt aura lieu en réalité de 4h 1/2 du matin à 1h de l'après-midi. Nous pourrions donc faire un tour dans la ville avant de reprendre le train. Il est impossible de savoir au juste quand nous serons à Tokyo, les indicateurs n'étant pas d'accord probable-



*R23 : Une gare en Sibérie*

ment à cause des différences d'heure. Ce sera en tous cas probablement vers le 1 ou 2 juillet. Je n'ai jamais tant écrit que maintenant. Heureusement que je n'aurai plus à écrire pendant mon retour puisque je reviendrai aussi vite que mes lettres, sinon il me faudrait faire un appel de fonds pour acheter des timbres, surtout avec l'habitude que l'on a en Russie de majorer le

des timbres, surtout avec l'habitude que l'on a en Russie de majorer le prix des timbres de 20% ce qui fait plus de 30 cent par lettre. Nous arrivons à Mariinsk, je descends déjeuner au buffet.

Je t'embrasse

Jean  
Tout va bien.

\* \* \* \* \*

Islandskaïa 20 juin 1908

Mes chers Grands Parents,

Déjà une semaine de chemin de fer sans interruption depuis notre départ de Moscou, et nous ne sommes pas encore à la moitié ! Ce trajet qui est pourtant si long n'est cependant ni fatigant, ni ennuyeux. Les wagons sont bons et l'on ne va pas vite, aussi est-on fort peu secoué, sauf pour écrire, comme vous pouvez le voir à mon écriture tremblée. Nous dormons fort bien pendant 8, 10 ou douze heures, ce qui passe déjà la moitié du temps à peu près ! Il y a encore les arrêts, les buffets où l'on déjeune, où l'on dîne et où l'on prend le thé. Entre deux on lit et on écrit. C'est un moment fort bien choisi



*R22 : Marchande de thé en gare*

pour ceux qui ont de la correspondance en retard et pas pressée d'arriver.

Nous sommes charmés deux ou trois heures par jour par trois chinois que sont dans un compartiment voisin du nôtre et passent leur temps à lire en chantant des sortes de psaumes tout en fumant la pipe accroupis sur les banquettes.

Le temps est très agréable, il ne fait ni chaud ni froid, de temps en temps de la pluie, mais cela ne nous gêne guère. Le paysage est assez monotone et ne réclame pas une attention soutenue. Nous essayons d'apprendre quelques mots de japonais. Nous savons déjà compter ce qui n'est pas difficile. Nous sommes depuis hier seuls dans notre compartiment, notre compagnon, un employé du chemin de fer ayant trouvé de la place avec des Russes dans un autre compartiment. Il n'était cependant pas gênant, et, avec les quelques mots de français qu'il sait, nous a donné de bons renseignements entre autres la manière de se servir de l'indicateur ce qui est très simple quand on sait le russe, mais moins facile quand on peut tout juste le lire.

Nous pensons arriver au Japon au début de juillet c'est à dire à peu près quand vous recevrez cette lettre. Serez-vous encore à Paris ou bien aurez



*R15 : Marché au bord de la voie*

regret. A tout hasard je vous adresse ces quelques lignes à Paris d'où elles vous rattraperont certainement.

Je vous quitte, mes chers grands-parents, et vous embrasse de tout cœur

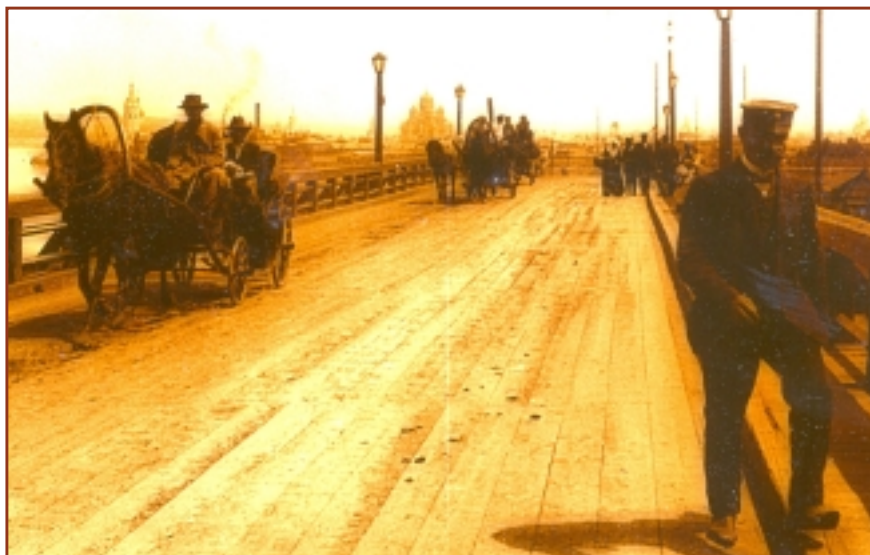
Votre petit fils  
Jean

\* \* \* \* \*

Petrovski Savod 23 juin 1908

Ma chère Maman,

Nous avons quitté hier à minuit 45, c'est à dire à 6h moins vingt du matin le train où nous étions installés depuis Tchéliabinsk mais l'on ne reste pas cinq jours de suite dans le même compartiment sans s'y s'attacher un peu, et c'est presque avec regret que nous lui avons dit adieu, encore dans l'incertitude de ce que nous réservait son successeur. Celui-ci ne devant partir que 8h1/2 après et ne se formant qu'une heure avant son départ, il nous a fallu tuer 7 heures 1/2 à terre. Nous avons commencé par



R40 : Le pont sur l'Angara, au loin Irkoutsk

mettre nos valises à la consigne de la gare d'Irkoutsk et par prendre notre petit déjeuner au buffet. Puis de notre pied léger, traînant mon Spido, nous partîmes pour voir Irkoutsk, la grande ville.

Elle est séparée du chemin de fer par l'Angara, large rivière de 4 ou 500 mètres qui sert de déversoir au Baïkal et va se jeter dans l'Iénisséï. Un pont de bateaux solidement établi relie les deux rives. Après l'avoir franchi nous sommes entrés dans la ville qui n'a pas la moindre fortification, ou qui n'en a peut-être plus, je ne sais, contrairement à ce que nous avons vu au Châtelet dans Michel Strogoff.

Après avoir parcouru quelques rues désertes, vu l'heure matinale, être passé devant la poste, nous sommes arrivés dans la grande rue d'Irkoutsk, que mon guide représentait comme très animée et fort bien achalandée. Naturellement pas un chat. Des petites maisons basses et fermées cadencées, un peu moins en bois que dans les autres rues, plus de briques et de plâtras aux couleurs délicieuses : vert d'eau, rose, bleu... goût exquis. Une file de lampes à arcs suspendues au milieu de cette large rue doit l'éclairer quand il fait nuit. Arrivés au bout de ce boulevard désert nous avons trouvé le théâtre tout neuf entouré d'un square avec des bancs, de l'herbe haute et de petits arbres. Il faisait beau et nous avons pensé que cet endroit serait fort propice pour attendre que les indigènes se fussent levés. (Je change de stylo, j'avais prêté le mien à Dubois pendant que je lisais car il vient de perdre le sien, et j'avais emprunté celui de PP qui avait fini d'écrire).

Vers huit heures 1/2 après avoir devisé en ce lieu verdoyant et assez désert, nous repartîmes, guère plus de monde dans les rues. Nous passons à la poste où Dubois attendait un télégramme pour ses permis de retour, et ensuite, après un nouveau tour, nous nous rabattons de l'autre côté de l'eau sur une colline qui surplombe la ville et d'où l'on a un assez joli panorama espérant y trouver un asile où nous puissions boire et manger quelque chose. Vain espoir ! Pour tout régal nous avons croisé sur le pont une troupe de forçats traînant lugubrement leurs chaînes qui les serrent aux pieds, aux mains et à la ceinture, et gardés par des soldats sabre au clair. Vers dix heures 1/2 nous retournons à la gare pour déjeuner et écrire quelques cartes postales. Le temps est long à tuer !..

Je ressors pour faire quelques photos, et à une heure, apercevant notre train qui se forme nous nous dépêchons d'y courir pour essayer d'avoir un compartiment seuls. Au dernier moment, et malgré le chef de train à qui nous avons graissé la patte, on nous donne un 4ème compagnon. Il est vrai que c'est un officier, il n'a pas été gênant étant resté tout le temps dans le couloir, il est venu se coucher sans bruit et est reparti de même ce matin dès la première heure. Cela nous a toujours évité un compagnon plus encombrant. Nous retrouvons dans notre wagon, nos trois Chinois qui doivent retourner dans leur pays. Cette fois nous sommes aux deux extrémités du wagon et nous n'entendons plus leurs psaumes. Il y a aussi un élève officier russe avec une belle casquette blanche, rigide et impassible dans son uniforme, qui continue aussi au-delà d'Irkoutsk. L'employé de chemin de fer, un chef de gare, je crois, qui avait été dans notre compartiment à Tchéliabinsk et qui nous avait donné quelques bons et utiles renseignements reste à Irkoutsk quelques jours.

Nous sommes tout joyeux de nous retrouver en wagon bien assis, avec toutes nos affaires. J'espère que nos malles ne nous ont pas abandonnés. En partant d'Irkoutsk le train longe l'Angara et le paysage change. Deux heures après nous arrivons à Baïkal sur le bord du lac à l'endroit où l'on s'embarquait autrefois quand la ligne n'était pas faite tout autour du lac. Nous descendons pendant les dix minutes d'arrêt pour aller jeter un premier coup d'œil sur le lac qui est très beau. Je prends en passant à la dérobée et à l'intention de Lucien, une photo de l'énorme loco qui nous traîne et qui est semblable à celle dont je lui ai parlé. Il faut se cacher car les agents de police qui fourmillent dans les gares vous interdisent de faire de la photo. Pendant des heures et des heures maintenant et presque jusqu'au petit jour nous longeons le lac. Cette partie du trajet est vraiment très jolie surtout à la tombée du jour. Ce lac rappelle à la fois ceux de Suisse et les fjords de Norvège. La vue est malheureusement coupée à chaque instant par les nombreux tunnels que traverse le chemin de fer dont la ligne suit d'ailleurs fidèlement le bord du lac.

Après un bon sommeil réparateur de nos fatigues d'Irkoutsk nous nous sommes réveillés par un beau temps juste assez tôt pour repousser un nouveau voyageur qui aurait voulu venir s'installer chez nous, et enchantés de reprendre l'agréable vie de wagon tranquille et calme.

Je t'embrasse de tout cœur.

Jean

\* \* \* \* \*

Khaïbare 25 juin 1908

Ma chère Maman,

Notre promenade en chemin de fer tire à sa fin, et ma boîte de papier à lettre aussi. J'ai contribué pour une bonne part à mon grand étonnement et probablement aussi au tien, à cette orgie de papier, car je crois que je n'ai jamais tant écrit de ma vie, bien que je n'aie au fond pas grand chose à dire comme tu as pu t'en apercevoir. Je suis sûr que j'ai bien écrit au moins 20 à 25 lettres depuis mon départ, j'espère qu'il en sera arrivé quelques-unes. Je suis loin d'égaliser Dubois qui en a écrit 35 depuis Moscou, et chacune de ses lettres comporte plusieurs feuilles, il est vrai qu'il écrit moins serré que moi.

Nous avons fait cette nuit notre dernier parcours en Russie en attendant de rentrer réellement après-demain soir à 5 heures à Pograditchnaïa dans l'empire des tzars. Notre dernière journée russe s'est moins bien passée que les autres. Nous avons d'abord hérité d'un moujik d'une agitation et d'une curiosité insensées. Il voulait voir absolument tout ce que



R33 : Khaïbar, les premiers Mongols

nous avons et faisons, regardant nos livres, essayant, en vain d'ailleurs, de lire nos cartes postales, puisque nous les écrivions naturellement en français et pour cause, se levant et se couchant, entrant et sortant, gesticulant sans cesse. Enfin vers minuit, il nous quitta, mais fut aussitôt remplacé par un autre Russe insignifiant cette fois.

Nous sommes arrivés à la frontière (Mandchouria) une heure avant le temps marqué sur l'indicateur, c'est à dire que nous étions encore couchés. Nous sommes habillés au galop pour déguerpir avec nos valises du train que l'on allait garer. Nous devons rester 4 heures à Mandchouria. Comme il était 4 heures du matin tous les bureaux étaient fermés. Comme il ne faut jamais oublier le principal nous avons été prendre une tasse de thé en attendant tranquillement les événements. Ceux-ci se précisèrent quelque temps après sous la forme d'un porteur russe qui vint par signes nous demander notre bulletin de bagages. Nos malles étaient en effet enregistrées pour Mandchouria, il fallait les faire visiter par les douaniers chinois et les faire réenregistrer pour Vladivostok. J'allais oublier aussi les passeports qu'il fallut faire viser par un gendarme lequel vous délivre en outre un petit papier sans lequel on ne peut prendre de billet pour quitter la Russie.

La douane chinoise représentée par un fils du ciel coiffé d'un accent circonflexe blanc avec panache de perles rouges et flanqué d'une espèce d'Américain tout en blanc ne fut pas féroce, c'est à peine si l'on nous fit ouvrir nos malles. Après une longue 1/2 heure de queue nous eûmes nos billets, et après avoir parlementé et protesté par gestes nous pûmes faire enregistrer nos bagages avec un rabais de 9 roubles soit 24 francs. Quant aux billets ils coûtent 40 roubles pour 3 jours et je n'avais payé que 52 roubles pour 11h1/2 jours de Moscou à Mandchouria. Pourquoi ? Mystère ! Je comptais tout à l'heure que le trajet de Paris à Vladivostok m'aura coûté exactement 510 F de transport plus 100 francs d'excédent de bagages et ma malle pèse 50 K ! J'ai donc réalisé une sérieuse économie qui compensera probablement le prix du bateau pour le retour. Le matériel russe qui circule en Mandchourie où tout a d'ailleurs l'air d'être resté russe : chemin de fer, soldats, employés etc. est beaucoup moins confortable que celui auquel nous avons été habitués jusqu'ici. Nous avons même été tellement secoués dans le premier wagon où nous étions installés que nous en avons cherché un autre où l'on puisse tenir à peu près en équilibre, lire

et faire semblant d'écrire. D'ailleurs je pense que nous allons nous y faire rapidement, il n'y a après tout que trois jours à peine, c'est à dire bien peu de chose quand on roule depuis déjà 11 jours 1/2. J'ai fait hier un envoi de cartes postales à Blési aux fermiers, je pense que cela fera bon effet.

Le pays que nous traversons depuis la frontière russe est absolument désert, il fait plutôt chaud, il n'y a pas un arbre et l'herbe a été verte ! Pas une âme qui vive sauf quelques petits oiseaux et de temps en temps des bêtes à quatre pattes que je crois être des chiens de prairie. Cela ressemble vaguement à un lièvre ou à un lapin avec le dos de la tête rond et un museau de blaireau. Nous avons vu hier soir pour la première fois quelques chameaux en liberté, je crois que nous allons bientôt en voir pour de bon.

Inutile de te dire que le moral de notre caravane est toujours excellent et que tout va pour le mieux. Je te termine ma lettre dans un buffet en prenant une tasse de thé, c'est plus facile que d'écrire dans le wagon. Pensant que tu dois être installée dans ton castel repeint, je t'envoie cette lettre à Ablon, j'espère qu'elle te rejoindra sans trop de mal si tu n'y étais pas.

Je te quitte ma chère Maman, en te chargeant de mille choses que je ne saurais détailler pour toute la famille. Je t'embrasse de tout cœur.

Jean

Si tu es à Ablon, dis bonjour à Wenky pour moi SVP

\* \* \* \* \*

Kharbine, 26 juin 1908

Mes chers Grands-Parents,

Notre voyage en chemin de fer touche à sa fin. Voilà déjà douze jours et demi que nous roulons depuis notre départ de Moscou et dans deux jours nous aurons atteint Vladivostok d'où nous nous embarquerons pour le Japon. Nous sommes tellement habitués au chemin de fer que les jours ne nous semblent pas plus longs que si c'était simplement des heures, affaire d'habitude. Nous avons passé hier sans difficulté la douane chinoise. Nous avons en effet quitté l'empire russe à Mandchouria pour entrer en Mandchourie qui dépend de la Chine. Nous rentrerons en Russie demain avant d'arriver dimanche matin à Vladivostok. Nous avons été pendant

des deux derniers jours presque constamment dans un désert à peu près uniformément plat avec une pauvre herbe misérable et grillée par le soleil.

Celui-ci ne nous quitte plus et il nous envoie gratis une bonne chaleur que tempère heureusement une bonne brise. Nous commençons à ne plus guère voir autour de nous d'autres gens que des Chinois avec leur tête rasée sauf le derrière de la tête d'où part leur longue et traditionnelle nat-



*R17 : Marché en gare, Russes et Mongols*

te. Ils sont bronzés fortement par le soleil, ont l'air bête mais pas méchant et je me suis fait rapidement à leur voisinage. Je pense vous en rapporter quelques photos qui si elles sont réussies vous montreront que les Chinois de paravent existent réellement.

Je pense que vous serez complètement installés à Blésimare quand cette lettre y arrivera. Je voudrais y être en ce moment et pouvoir aller prendre un bon bain à Etrétat, car je ne sais si je pourrai le faire au Japon et en Chine.

Nous arrivons à Kharbine où nous allons dîner. Je vous quitte donc mes chers grands-parents et vous embrasse tendrement

J. Corpet

\* \* \* \* \*

Mouln Mandchourie 27 juin 1908

Ma chère Maman,

Hélas, voici notre dernière journée de chemin de fer, plus qu'une nuit

à passer plus ou moins mollement étendu à 50 cm ou 1m,50 au-dessus du plancher du wagon avec pour oreiller une simple serviette, pour draps un pyjama et des sacs à chaussures par-dessus les chaussettes pour éviter les courants d'air, et pour couverture quand le temps se rafraîchit un peu, mon imperméable !

Et tu n'as pas idée comme on dort bien. S'il n'y avait pas de temps en temps le soir, la nuit et le matin, les contrôleurs de billets qui viennent vous réveiller pour vous timbrer ces pauvres morceaux de cartons qui finissent par être percés comme des écumeurs, on ne ferait qu'un somme de dix heures du soir à dix heures du matin. Nous allons pour une nuit regoûter les charmes d'un lit immobile dans un hôtel à Vladivostok, avant de repartir lundi par le bateau, encore 2 nuits agitées, pour Tsuruga. Cet après-midi nous allons avoir encore une petite cérémonie de douane russe, mais je crois que celle-ci se bornera à peu de choses, les malles ne devant pas être visitées, Vladivostok étant port franc. On nous timbrera probablement une fois de plus nos passeports qui sont pourtant déjà entièrement couverts de cachets et de signatures, c'est un carnet qu'il faudrait et non pas une simple feuille de papier. Il y aura aussi je crois une douane au Japon et nous serons tranquilles pour un grand mois jusqu'à notre arrivée à Pékin.

Nous sommes passés hier soir à Kharbine où nous nous sommes arrêtés une heure pour dîner. C'est une ville toute récente puisqu'elle date de 1899 et la gare est en modern-style de bazar ; cela fait même une impression bizarre de voir ce style baroque au milieu de Russes et de Chinois. Les fils du ciel sont très nombreux ici, ils forment même la totalité de la population sauf les soldats et officiers russes, les employés du chemin de fer et les buffetiers.

En arrivant à Kharbine nous avons quitté brusquement le désert où nous roulions presque sans interruption depuis deux jours. Il y avait longtemps que nous n'avions vu des champs cultivés, labourés etc. il est vrai cependant que c'était la première fois que nous voyons comme cultivateurs des jaunes à longue queue. Au sortir de la ville nous sommes passés devant un grand poste de télégraphie sans fil qui a du être construit pendant la guerre.

Depuis ce matin nous sommes dans une région montagneuse. Nous venons d'escalader une montagne par un chemin en 6 qui est exactement tracé comme une route, et qui a l'air de prouver une fois de plus la répug-

nance des Russes à faire des tunnels à moins que nous ne montions sur un plateau fort étendu ce dont je doute. Je crois qu'il me va falloir renoncer à voir les petites machines de la maison car je n'en ai pas encore vu la moindre trace ni rien qui peut me faire soupçonner leur présence ou même leur existence dans ces régions.

On commence à quitter les régions au climat continental ; les chèvres viennent de faire leur apparition nous n'en avons pas vues depuis l'Allemagne. Le temps s'est un peu couvert et je crois que nous allons avoir une journée délicieuse. Pour peu que nous ayons un bon déjeuner, un bon dîner et du thé avec du citron, le bonheur sera complet. Nous avons lu tous les livres que nous avons emportés et parcouru le guide du Japon, et il ne me reste plus que quatre feuilles de papier à lettres, il est donc temps que nous arrivions, à ce point de vue, au bout de notre ruban de 10 000 kilomètres. Nous ne sommes ni fatigués, ni même courbaturés par ces quinze jours consécutifs de chemin de fer et je ne souhaite qu'une chose, c'est de n'être pas plus éprouvé par la traversée à mon retour et de débarquer à Marseille aussi frais que je le suis maintenant. Malgré tout la navigation ne m'effraie pas et je trouve que le trajet Paris- Vladivostok s'il est intéressant à faire une fois en chemin de fer ne s'impose pas une seconde fois surtout à trois mois de distance. D'ailleurs je vais avoir le temps d'ici à mon départ de Shang-haï de m'habituer au bateau car je crois que nous allons en avoir pas mal au Japon. Lequel de nous trois sera le plus digne ?

Je te quitte, ma chère maman, veux-tu dire à Lucien que je continue à faire modestement de la photo (4 douz. 1/2) et que je fais de vœux pour sa promenade aux gorges du Tarn qu'il sera bien près de commencer quand tu recevras cette lettre se passe sans le moindre accroc.

Je t'embrasse de tout cœur

Jean

\* \* \* \* \*

## CHAPITRE II AU JAPON 1<sup>ER</sup> JUILLET-12 AOÛT 1908

Tokyo 2 juillet 1908

Ma chère Maman,

J'ai trouvé hier en passant à Yokohama, la lettre m'annonçant que Bon Papa avait été assez souffrant ; pour être tranquilisé et renseigné j'ai télégraphié aussitôt rentré à Tokyo et je compte avoir la réponse ce soir car il doit bien falloir un jour aller et retour. J'ai été bien peiné de cette nouvelle et désolé de n'en avoir rien su. C'est la fatalité qui a voulu que je quitte l'hôtel Métropole à Moscou au moment précis où ta lettre m'arrivait. Je viens en effet de la recevoir à l'instant c'est à dire un jour après ta deuxième lettre (du 14) et d'après les timbres de la poste je vois qu'elle est passée à Moscou le samedi. La distribution des lettres ayant lieu vers 11h 1/2 et étant parti à 11 heures de l'hôtel, il s'en est fallu juste d'une demi-heure.

J'espère, d'après ce que me dit la première lettre, que ce ne sera pas plus grave que l'année dernière et qu'un peu de repos à Blésimare suffira pour remettre ce pauvre Bon Papa. Mais comme toi je crains aussi que deux longs mois seuls ne soient une assez rude épreuve pour nos grands-parents. Ne pourraient-ils se décider à venir quelque temps à Ablon. Je sais que quand ces lignes t'arriveront le mois de juillet sera déjà fortement entamé, mais peut-être le mois d'août leur serait-il aussi bon près de Paris. Cela les rapprocherait de ceux qu'ils aiment, et permettrait aussi d'avoir sous la main les médecins au cas où une rechute surviendrait. Bonne-maman aura eu amplement le temps en un mois de revoir son cher Blési, son jardin et tout ce qu'elle y fait faire ; d'ailleurs son peu d'enthousiasme pour la solitude sera peut-être une raison déterminante pour lui faire passer un mois à Ablon. J'espère que tu n'as pas douté un seul instant que j'ignorais tout cela depuis Moscou, d'ailleurs mon mutisme absolu sur ce point dans toutes les lettres que j'ai écrites en est la meilleure des preuves.

C'est là un des côtés triste du voyage, c'est de penser qu'on est fatalement séparé du reste des siens pendant assez longtemps. Cependant si jamais je refaisais le même trajet, il serait possible de rester chaque jour en communication avec Paris au besoin, car il est possible de se faire télégraphier poste restante dans toutes les gares du Transsibérien. Mais ce sont là

des choses qu'on ne peut savoir que quand on y est passé soi-même, il faut d'ailleurs de plus avoir un horaire exact de la marche des trains, et pour cela connaître un peu de russe pour pouvoir se tirer d'indicateur russe, en admettant toutefois que l'on en ait un ce qui doit être assez rare à Paris. Enfin j'espère que tout ceci est maintenant bien loin et je m'en voudrais même de te rappeler ces tristes souvenirs, si je ne craignais par mon silence, d'afficher une indifférence que je ne permettrais pas qu'on puisse soupçonner une seconde.

Et maintenant je pense qu'à part une ou deux cartes postales je ne t'ai pas écrit depuis samedi, veille de notre arrivée à Vladivostok. Cela fait cinq jours, c'est à dire que tu auras été près de dix jours sans nouvelles rétrospectives de moi, cependant si tu veux bien compter deux dépêches et au moins une carte, tu auras été à cette époque peut-être plus renseignée qu'à d'autres, mais je sais bien que tu ne penses peut-être pas à ce petit calcul. Nous avons donc passé dans la nuit du 27 au 28 juin nos dernières heures de ce long séjour de 14 jours 1/2 en chemin de fer. Cette nuit s'est passée aussi bien que les autres, et nous avons seulement un petit regret en pensant que c'était la dernière journée de tranquillité complète que nous venions de terminer, mais nous ne voyions pas cependant d'un mauvais œil la perspective d'une nuit dans un lit à Vladivostok et surtout d'un bain, bien que nous ayons toujours parfaitement dormi même depuis Mandchouria bien que les wagons fussent inférieurs aux autres comme confort. La toilette est en somme la seule chose qui laissa un peu à désirer car je t'avoue qu'il était par exemple plutôt difficile de s'y laver les pieds, heureusement que nous ne faisons pas de kilomètres sur nos jambes.

Arrivés à Vladivostok à la minute exacte, nous avons commencé par y prendre notre petit déjeuner au buffet car il était 6 heures du matin. Je crois avoir oublié de te dire que nous étions rentrés en Russie le samedi soir à Pogranitchnaïa où nous avons dîné. Aucune formalité à mon grand étonnement pour les passeports et pour les malles, un semblant de visite dans les compartiments pour les bagages à main et ce fut tout, c'est à dire rien, en particulier pour la Russie. Après ce frugal repas composé d'une tasse de thé et d'un morceau de pain, PP et Dubois partent à la recherche d'un hôtel tandis que je garde les valises. N'ayant pas trouvé de choses convenables dans un hôtel qui avait pourtant assez bonne mine près de la gare, ils revinrent

et ayant placé nos valises dans 2 isvostchiks et nous par-dessus nous partions à la recherche d'un gîte.

Ce fut toute une histoire. J'avais bien des noms d'hôtel dans mon guide mais en français et nos cochers n'y entendaient rien. Enfin après près de trois quarts d'heure de promenade à assez bonne allure dans des rues impossibles avec des côtes de plus de 20 à 25% et quels chemins ! Après des arrêts infructueux, nous finissons par tomber dans un hôtel allemand assez convenable où nous pouvons enfin parler d'abord l'allemand et même le français.

Vint la question du paiement de nos cochers. L'heure était de 80 kopeks et nous n'avions roulé que 40 minutes, 1 rouble semblait convenable mais ces gredins ne voulaient rien entendre, ils prétendirent que nous avions fait plusieurs courses, réclamaient 2 roubles chacun. Ne voulant pas nous faire estamper sans avoir au moins montré les dents nous fîmes intervenir un agent, mais je crois qu'il était de mèche avec eux. Enfin après une discussion entre nous trois, le portier qui parlait allemand, la fille du patron de l'hôtel qui parlait français, les 2 cochers en russe, le sergent de ville dans cette même langue agrémentée de plus de deux bons coups de plat de sabre (avec le fourreau) appliqués sur le dos de deux coolies chinois qui étaient venus s'intéresser d'un peu trop près à cette affaire bien que leur présence fut inutile, cet argument le leur fit d'ailleurs entrer dans leur crâne circulairement tondu autour de leur longue natte, après cette discussion donc nous finissons par casquer nos 4 roubles, pour le plus grand profit des cochers qui riaient sous cape et de l'agent qui a du aller boire avec eux à notre santé.

Entre temps nous avons reconnu nos chambres et même il nous avait semblé comprendre qu'il partait un bateau pour Tsuruga le jour même. Notre premier soin fut donc de nous enquérir du lieu où ce renseignement pourrait nous être donné d'une façon certaine. Muni d'un papier portant l'adresse en russe, et à pied cette fois, nous partons à la découverte. Après nous être trompés de porte nous tombons à l'agence des Wagons-Lits où nous trouvons un homme parlant anglais. Nous apprenons alors que le service de bateau venait d'être changé et que le départ avait lieu le dimanche et non le lundi, nous étions donc tombé à pic.

A 9 heures nous revenions, ayant été faire un tour dans la ville en atten-

dant qu'un agent mieux informé et parlant français vienne au bureau. Le bateau partait bien le dimanche et à 2 heures de l'après-midi. Restait la question du prix du passage. Comme nous devions rester le lundi nous avions compté sur ce jour pour toucher à la banque et il ne nous restait donc qu'assez peu d'argent. Cependant PP avait de l'or français suffisamment pour compléter jusqu'à Tokyo mais il ne devait plus nous rester de quoi faire des folies. Mais comme un séjour de 8 heures à Vladivostok nous semblait beaucoup plus que suffisant et que nous ne voulions en aucune façon y passer 3 jours, nous n'avons pas hésité un seul instant, l'idée même ne nous est pas venue de rester.

Cette question réglée, nos passeports remis à l'agence qui ne devait nous les faire remettre qu'une fois à bord et hors de la rade pour être bien sûr probablement que nous quitions pour de bon la Russie, comme il était dimanche et qu'il y avait une église catholique, nous avons pensé qu'il serait convenable d'aller à la messe. Illusion ! D'abord nous n'avions pas aperçu la moindre église ou chapelle et le nom de la rue où elle était indiquée dans le guide était absolument inconnu de tous ceux à qui nous nous sommes adressés. Je veux croire que cette église est un mythe. Quoiqu'il en soit depuis notre départ nous n'avons pu aller à la messe qu'à Berlin, le jour de la Pentecôte, une impossibilité absolue nous ayant empêché d'y assister les trois dimanches suivants, mais j'espère qu'il n'en sera pas ainsi dimanche prochain car nous serons encore ici.

A onze heures 1/2 nous retournons déjeuner à l'hôtel avec des œufs à la coque (dont 1 seul frais sur trois qu'on m'a servis !) et des hors d'œuvre. Service délicieux fait par un garçon chinois des plus attentionnés ; il y avait quinze jours que nous mangions dans des buffets plus ou moins au galop. Malgré les œufs, ce déjeuner nous a semblé délicieux. Après déjeuner, nous nous sommes disposés à nous embarquer et pour commencer, il fallait faire porter nos malles à bord. A la gare nous trouvons porte close. Interview du chef de gare qui ne comprend rien, enfin grâce à l'employé des wagons-lits on finit par envoyer chercher le préposé aux bagages qui est paraît-il seul de service du matin au soir et déjeune de midi à deux heures ce qui est fort spirituel tous les bateaux partant à 2 heures. Après l'avoir bien attrapé et payé contre reçu un droit exorbitant et invraisemblable de 2 roubles 50 (plus de 6 francs) pour la consigne de 3 malles pendant 6 heures

(décidément Vladivostok est une ville où l'on vous exploite) nous nous casions tous à bord. Bateau petit mais cependant fort convenable. Je crois d'ailleurs que celui que nous avons pris, le " Long Moon " (construit à Newcastle, battant pavillon allemand, commandé par un anglo-allemand avec un personnel chinois et dépendant de la flotte volontaire russe, quelle salade ... russe), est le meilleur car c'est celui qui correspond avec le Transsibérien de luxe des Wagons-Lits. Nous avons en effet voyagé depuis Vladivostok avec les voyageurs partis de Paris le 14 juin c'est à dire en même temps que ta lettre qui est arrivée dans le temps minimum ; le fait de mettre une lettre à la poste un jour correspondant au départ d'un des rapides transsibériens faisant gagner de 3 à 6 jours à cause du trajet plus rapide de Moscou à Vladivostok et de la correspondance assurée à Vladivostok Tsuruga, si bien qu'une lettre partie de Paris un jour convenable peut fort bien arriver ici plusieurs jours avant une autre mise à la poste la veille ou l'avant-veille et qui risquerait de partir de Moscou par un train ordinaire. La traversée de la mer du Japon doit théoriquement durer 40 heures à peine. Nous étions assez bien installés dans des cabines sur le pont au milieu du bateau. Le sort avait mis PP et Dubois ensemble et moi seul dans une cabine un peu plus petite.

Au départ mer calme, vue superbe sur Vladivostok qui a l'air d'être un port superbe admirablement protégé à tous les points de vue. Bon dîner, bonne nuit bien que les lits soient durs comme du caillou. Le lendemain matin, la mer était un peu agitée, nous nous levons vers 10h 1/2 pas trop fiers et peu de temps après nous allions regarder par rang d'âge, PP, Dubois et moi la mer d'un peu plus près. Tu vois que nous sommes à peu près d'é-gale force. Je suis cependant heureux d'avoir tenu bon le dernier jusqu'au déjeuner. Seul de nous trois, après ce 1er exploit, je suis entré à la salle à manger dont la porte s'est par 3 fois refermée derrière moi.

Pas très fier mais assez satisfait d'avoir une demie victoire je me remis à déambuler sur le pont, mais comme j'étais seul à le faire, PP étant couché et lisant, Dubois faisant triste mine dans un fauteuil, et sentant moi-même que cela n'allait pas fort je pris un fauteuil auprès de lui. Au bout d'une ou deux heures je trouvai plus simple d'aller me coucher et je restai jusqu'au soir sans trop de mal. A 7 heures petit dîner avec roast-beef, pommes de terre et thé dans mon lit. Quelque temps après petit coup d'œil sur la mer, puis

bonne nuit, temps plus calme et le lendemain matin vers 10 heures tout à fait remis. Nous devons arriver à 5 heures et nous n'avons touché Tsuruga qu'à 1 heure c'est à dire avec 8 heures de retard ! J'en ai profité pour réparer mes forces par un bon déjeuner sur le bateau. Mes deux compagnons n'étaient pas tout à fait remis et mangèrent de moins bon appétit.

Arrivés à Tsuruga tout petit port pas même grand comme Fécamp, pas de quai. A bord on vient pour changer l'argent russe en japonais. Nous débarquons passagers et bagages par l'intermédiaire d'un vieux bachot à vapeur. Le train de Tokyo devant partir à 7h du matin, il était donc bien manqué et il fallut attendre celui de 7h du soir. Nous avons tué le temps en nous promenant un peu dans Tsuruga fort amusant à voir car c'est tout à fait japonais. Nous nous sommes fait conduire par un portier d'hôtel par-



*J3 : Débarquement des Japonais à Tsuruga*

lant vaguement anglais dans une maison de thé tout ce qu'il y a de plus simple, l'abord était peu engageant, assez sale, mauvaises odeurs, nous traversons des pièces obscures puis un petit jardin, on ôte ses bottines et nous montons au 1er dans une petite chambre propre avec des nattes comme tapis et pour tout meuble une table basse à peine élevée de 10 cm. Nous commandons du thé, on nous sert une espèce d'eau de vaisselle verdâtre fort mauvaise, les tasses sont heureusement petites, puis du saké, espèce d'eau de vie qu'on sert chaude, encore mauvais, des espèces de petits gâteaux comme de la pâte de gomme, pas mauvais et des fruits (des physalis) assez

bons, le tout servi par une petite Japonaise toujours souriante.

Cet essai, ce premier contact pris avec le Japon, nous sortons pour digérer ces victuailles et liquides. Nous avons été faire une petite promenade dans un temple qui surplombe la ville et derrière lequel se trouvent des bois où nous avons passé tranquillement notre temps jusqu'au dîner. A 6 heures dîner à l'hôtel de Tsuruga, cuisine européenne très convenable et à 7 heures nous partons à pied pour la gare. Le train partait à 7.13 et nous avons bien failli le manquer. Nous nous sommes trompés de chemin, et avons été obligés de prendre le galop au grand ébahissement des Japonais pour arriver en temps. Des porteurs nous attendaient avec nos bagages à la gare, nous avons pris nos billets d'avance et nous sommes juste arrivés une ou deux minutes avant le départ.



*J7 : Une rue à Tsuruga*

Le train était un véritable joujou. Petite voie, petite machine, petit matériel, petits employés. On dirait des enfants de 12 à 18 ans qui jouent au chemin de fer. Je ne sais quel âge ils ont mais ils ont un sérieux très digne bien qu'ils sourient constamment et soient aux petits soins pour vous. En entrant dans le wagon, j'ai eu l'impression que j'entrais dans un meuble

japonais laqué, il y avait cette odeur pas désagréable d'ailleurs de bois caractéristique. Le wagon divisé en deux moitiés exactement pareilles bien que l'une soit I et l'autre IIe classe, est bien plus petit qu'un wagon du métro. Dans chaque compartiment, (il y en a 2 dans tout le wagon) 3 banquettes (1 au fond et deux sur les côtés). Nous sommes seuls jusqu'à Maibara où l'on change pour Tokyo.

Là après une heure d'arrêt arrive un train joujou rapide avec sleeping, restaurant etc. monté sur des petits boggies à 3 essieux, 5 V.P. mais train bondé ; pas de place en II ni en sleeping. Nous nous casons en Ière, nous avons juste de quoi payer le supplément. Mais guère de confortable. Obligés de se tenir assis sur une longue banquette avec un petit dossier rembourré vous arrivant au milieu du dos, les épaules dans les fenêtres, un tout petit filet par-dessus. Impossible bien entendu d'y placer nos valises que d'ailleurs un petit employé souriant et complaisant va caser dans un réduit du restaurant. Les Japonais s'accommodent de ces wagons fort bien en dormant accroupis, assis sur les talons, le nez sur le dossier et placés sur la banquette. Ils ont l'air fort à leur aise, mais il n'y a pas un Européen sauf



*J8 : Fillettes japonaises*

peut-être les clowns qui en pourraient faire autant. Et ils sont tous accroupis, des jeunes gens, des hommes et des femmes, tous drapés dans leur kimono.

Il y avait en face de moi sur la banquette, deux femmes accroupies, se faisant face, entre elles un bébé d'environ 1 an, 1 1/2, étendu sur la banquette et ils étaient gentils comme 3 poupées, les deux femmes dormant et tenant dans leur sommeil leurs mains à la tête et aux pieds du bébé. Pas un cri, pas un bruit, les enfants japonais ne pleurent jamais, on fait toutes leurs volontés, on leur sourit toujours, on ne les gronde jamais et ils sont gais et sages comme des images auxquelles ils ressemblent.

Le lendemain matin tout le monde réveillé descend aux gares se laver les dents, on voit les voyageurs qui trottent sur le quai en se brossant les dents et ils puisent de l'eau à des lavabos-fontaines. Puis ils prennent des petites boîtes de bois avec un tas de choses à manger dedans, du riz, du poisson, des fruits et des petites théières en terre avec un petit pot qui sert de verre. Et ils mangent tranquillement avec leurs petites baguettes comme s'ils jouaient aux jonchets. Le petit bébé toujours sage regardait manger les deux femmes et de temps en temps de son petit doigt il montrait un grain de riz dans la boîte, aussitôt, attentives, elles lui donnaient la becquée avec les petits bâtons et lui mangeait tranquillement, heureux. Arrivés à Tokio, il pleut, c'est d'ailleurs le temps normal du Japon et la pluie n'a pas cessé depuis hier et cela va peut-être durer pendant deux mois ; nous y sommes déjà faits, notre parti en est pris comme de toutes ces choses auxquelles on ne peut rien.

Nous mettons nos valises à la consigne et filons en quête d'un hôtel. Après avoir couru pendant près de deux heures à pied et en tramway, nous finissons par arrêter notre choix sur l'hôtel Métropole, sur le bord de l'eau. Nous n'avons pas pris l'Impérial qui est la grande boîte, d'ailleurs le Métropole est de la même compagnie, nous y sommes comme des princes, grandes chambres. Je suis avec PP, et Dubois seul (toujours tirage au sort, le grand principe de l'X). C'est un hôtel qui a l'air d'un chalet, a un étage dans un jardin, tout y est tranquille, les gens y sont fort aimables souriant et petits.

Pas de bruit, on se croirait à la campagne et pas du tout dans une capitale de 1 800 000 habitants ! Tokyo est vraiment tout à fait nouveau et Moscou qui m'avait semblé si différent de tout ce que j'avais vu me sem-



*J79 : Jean en richicham, PP suit*

ble d'ici identique à Paris. D'abord pas de bruit, pas de voitures. (Dans toute notre journée aujourd'hui j'ai vu 50 chevaux de près ou de loin !) Les fiacres sont remplacés par des djin richichas, cabriolets minuscules où l'on a juste la place de s'asseoir et qui est traîné et poussé par un coureur qui se place devant dans les deux petits brancards qu'il pousse devant lui tout en la tirant cette petite voiture. Tous ont les jambes nues, un petit caleçon qui s'arrête à 25 ou 30 cent au-dessus du genou, une petite veste et un chapeau rond japonais un peu dans le genre de ceux qui étaient autrefois dans le billard.

Comme chaussures, ils ont une semelle de paille ou une espèce de chaussette avec un doigt pour le pouce et les 4 autres serrés. Pas de chaussettes. Ces sortes d'espadrilles leur font avoir l'air de pattes de kangourous. Et ils courent pendant des heures d'un petit trot cadencé, le corps penché en avant, sautant d'un pied sur l'autre et traînant gaillardement leur petite voiture sur les routes détremées !..

Les autres Japonais à pied monté sur leurs socques, qui leur servent de chaussures ont une démarche impayable. La socque est tout simplement une

planchette rectangulaire sous laquelle sont fixées 2 planchettes de bois transversales de 10cm de haut environ. Il y a sur la planchette une séparation en osier pour le pouce et c'est tout. Pieds nus le plus souvent ou avec de vagues chaussettes, les socques au pied, les Japonais et Japonaises déambulent, de leur petite marche saccadée posant alternativement à terre les deux planchettes qui soutiennent leur socque. On a tout d'abord l'impression de voir défiler des images espacées d'un cinématographe à cause de ces saccades que la course souple et régulière des djin richiman fait encore plus ressortir. Il n'y a pas pour ainsi dire de gens marchant comme en Europe, ce ne sont que les agents de police (presque toujours assis dans leur cahute) les employés des trams dans le tram, car il y a des trams électriques à trolley qui marchent même très bien, et toujours avec les petits employés souriants et aimables et ayant l'air d'enfants.

Hier, n'ayant plus un sou vaillant nous avons été à la banque Russo-Chinoise à Yokohama qui est à 30 km de Tokyo (il y a des trains toutes les 1/2 heures). Nous avons pris de la bonne galette, donné notre adresse pour nos lettres et dépêches. Le directeur de la banque nous a reçus fort aimablement. De là je suis passé aux Messageries Maritimes pour avoir des renseignements pour mon retour. Le bateau, l'Eugène Simons, Cne Girard, passe à Shanghai le 25 7bre, nous ferons donc notre programme pour avoir fini ce jour-là notre voyage commun. J'ai écrit à Gaston pour lui demander de m'avoir une recommandation auprès du Cne Girard. Il paraît que c'est toujours une bonne chose. Je lui ai dit de me la faire adresser à la maison d'où on me la renverra. J'ai le droit de transporter pour rien jusqu'à Saïgon un domestique "native". Si j'en trouve un pour pas cher ce serait le cas d'en profiter.

Après le dîner à Tokyo nous avons organisé notre plan pour la journée d'aujourd'hui en classant nos lettres de recommandation et cherchant les adresses ! Nous avons débuté par l'Ambassade où après avoir demandé le Lt de Vaisseau Martini (son frère) pour lequel PP avait une lettre, et à qui nous comptons demander de nous introduire auprès de Mr Girard, un coolie nous fait entrer dans un bureau. Nous nous trouvons en présence d'un monsieur qui n'était visiblement pas le Lt de Vaisseau Martini. Au bout de quelques mots nous vîmes que c'était Mr Gérard lui-même. Je lui donnai aussitôt la lettre de son frère. Il a été fort aimable, bien que semblant très

froid, c'est peut-être la rigidité diplomatique, mais il n'en a pas le chic ! Après une heure d'attente nous prîmes congé.

Nous irons dîner demain à l'ambassade. Retour rapide à l'hôtel (en djin richicha, nous en avons pris trois pour la journée pour le prix modique de 1 yen 50 (à 2,57 f le yen) et pas de pourboire !) déjeuner en 5 minutes et départ pour le ministère de la guerre où nous avons rendez-vous avec le général Ishimoto, vice-ministre de la guerre, qui était venu faire un stage à Fontainebleau en même temps sur le CI Tatin, camarade de promotion de Mr Dubois et avec qui nous avons dîné chez Dubois. Accueil aimable et souriant par ce petit général mais dont nous n'avons rien tiré à proprement parler, cela viendra peut-être. Ensuite visite à Mr Matsuoka, Ingr en chef des poudres de l'armée japonaise, ancienne constante de l'X et qui connaissait bien Dubois qui l'avait vu dernièrement à Paris. Accueil encore fort aimable et cordial. Mr Matsuka nous donne la marche à suivre pour obtenir de visiter l'arsenal et ses jardins qui sont fort beaux. Il faut passer pour tout par l'ambassade.

Ensuite nous avons été voir Mr Martini chez lui dans une vraie maison japonaise. Tout rasé, un vrai anglo-saxon, bien, correct, il nous dit être un



*J53 : PP, MD et M. Matsuoka dans le jardin de l'Arsenal*

peu à plat par suite de ce temps pluvieux, au reste aimable, nous invite à déjeuner pour dimanche. Je n'ai naturellement pas soufflé ouf de qui tu sais car j'ai cru élémentaire de ne pas éveiller certains souvenirs.

Après cette visite nous repartons dans nos djins et en 1 h10 par la route la plus directe nous arrivions à l'hôtel. C'est te dire que Tokyo est grand et que les différentes visites que nous avons faites ne se touchaient pas. Et nous avons toujours les mêmes djins depuis 10h 1/2 du matin jusqu'à 6 h 1/2 du soir. Ils devaient en avoir plein les jambes et ils n'avaient pas l'air fatigué et cependant ils n'étaient pas tout jeunes. A les voir, je ne doute plus un seul instant que le célèbre coureur de Marathon n'ait été un Japonais en rupture de djin richicha échappé sur les bords de la Méditerranée.

Toute cette promenade à travers Tokyo est des plus pittoresques avec tous ces Japonais en kimono, montés sur leurs socques, les Japonaises avec leur bébé dans le dos, dont la tête se balance juste auprès de celle de leur mère ; et tous avec le grand parapluie japonais jaune ou noir ou rouge avec leur nom écrit dessus (en japonais naturellement). Ils ont l'air de champignons qui marchent quand ils tiennent leurs parapluies droits. Quand ils les inclinent on dirait des soleils, et rien n'est plus drôle que de voir les deux jambes nues, jusqu'à la ceinture ou presque, surmontées de ce grand disque de couleur avec ces hiéroglyphes noirs qui se promènent en saccade au son claquant des socques. Dans ce pays ce sont les hommes qui se relèvent et non les femmes, mais je t'assure qu'il n'ont pas peur de se relever : Naturellement ils ont de la boue sur les pieds et les jambes, rien de plus simple, en passant près d'une fontaine, un gobelet plein d'eau jeté dessus les nettoie !

Demain nous allons continuer nos visites, nous avons d'abord le clergé, évêque en tête, puis des notables japonais, et le soir dîner à l'ambassade. Cela nous occupera tout notre temps et nous n'aurons même probablement pas le loisir de tout faire. J'ai trouvé avec ta lettre, la recommandation de Mr Le Roy qui me sera j'espère fort utile, je lui ai écrit aussitôt ; tu pourras remercier Lucien de ma part de l'avoir fait d'avance, c'est ainsi fort correct. J'ai trouvé également la lettre de mon ami Petit qui m'a fait le plus grand plaisir. Je ne le connais que depuis deux mois, mais il me semble que je l'ai toujours connu, et je suis sûr que pendant le mois que nous avons



*J 16 : Scène de rue à Tokyo*

passé ensemble, nous nous sommes liés d'une amitié qui ne cessera jamais.

J'ai peu d'amis à vrai dire, deux ou trois au plus, j'ai pour eux une affection profonde, mais je crois et suis même sûr que pour lui, il y a quelque chose de plus élevé qui bat dans mon cœur, que pour une amitié humaine ordinaire. C'est son esprit, c'est son cœur, c'est son âme que j'aime en lui, et tu ne peux te figurer ma joie quand il m'écrit, car c'est un peu de son âme si douce qui me vient ainsi. J'ai longtemps attendu et cherché, j'ai trouvé tout d'un coup presque par hasard, je ne peux pas croire que je me sois trompé, et si cela était, ces six mois de séparation me dessilleraient les yeux mais je ne doute pas, il y a des choses qui ne trompent pas. Aussi je te demanderai quand il m'arrivera des lettres de lui, quand tu les ouvriras pour les mettre ensemble avec les autres qui pourraient m'être adressées, de prendre bien soin que d'autres ne les voient pas, car il y a des choses qu'un rien peut flétrir, il y a des sourires ou des sous-entendus qui peuvent être bien pénibles. Je ne sais si tu savais tout cela, j'ai pensé que tu étais la seule personne à qui je puis le dire, si j'ai bien fait de le dire, car si tu as souffert de mes peines tu as le droit de savoir quand j'éprouve du bonheur et pourquoi. N'est-ce-pas ?

Voici trois heures que je t'écris, et je n'ai pas perdu un seul instant. Puissent ces quelques lignes t'apporter de si loin un peu de mon affection pour toi et tous ceux que j'aime et que j'ai quittés

Je t'embrasse de tout cœur

Jean

\* \* \* \* \*

Tokio 6 juillet 1908

Mon cher Lucien,

Nous voici installés depuis quelques jours dans un endroit stable et je t'assure que nous n'avons pas été fâchés de retrouver des lits, des repas, et des heures moins excentriques que sur le Transsibérien, bien que nous n'en ayons aucunement souffert. Notre séjour à Tokyo s'est fort bien passé jusqu'ici ; les deux premières journées ont été royalement arrosées par la pluie traditionnelle du Japon mais depuis vendredi soir nous avons un temps presque sec. Ce qui est délicieux c'est que, contre toute attente, nous n'avons pas encore souffert le moindre de la chaleur et nous supportons fort bien les costumes que nous avons en partant. Le jour malheureusement n'est pas très propice à la photo, mais je n'ai pas encore eu l'occasion d'en faire d'une façon suivie ayant surtout passé mon temps en visites. Cependant j'ai fait quelques douzaines que je compte développer pour me rendre compte un peu des merveilles que je rapporterai.

D'après ce que nous entendons dire ici, les chaleurs et le beau temps doivent commencer vers le 15, époque à laquelle le monde japonais part en vacances. Cela coïncidera à peu près avec notre fin de séjour à Tokyo et comme ce qu'il y a de mieux au Japon n'est pas ici, nous aurons, je l'espère, assez beau temps au moment propice. Nos visites nous donnent l'occasion de parcourir la capitale dans tous les sens et nous commençons à la connaître pas mal et à nous débrouiller assez bien au milieu de tous les tramways dont l'organisation est d'ailleurs fort bonne. Cela nous a permis aussi de voir continuellement défiler le peuple japonais qui, quoi qu'on en dise, est bien peu européanisé et je ne puis jamais m'arrêter pour faire une photo sans avoir vingt personnes autour de moi ce qui est quelque fois assez gênant. Je crois que je ne serai jamais embarrassé pour trouver des premiers plans.

Nous avons commencé notre tournée de visites par l'ambassade où

nous avons pris les premiers renseignements. Puis nous avons été voir des notabilités du pays : deux vice-ministres, le général Ishimoto à la guerre qui avait passé deux ans à Bleau avec un cocon du père de Dubois et Mr Ishii aux affaires étrangères pour lequel le Bon Kurnis nous avait donné une lettre. Nous avons espéré pouvoir tirer facilement quelque chose du général mais ça n'a pas rendu. Dubois vient simplement de recevoir une belle photo d'Ishii en grand uniforme, couvert de décorations, pour la remettre au colonel Tatin qui lui avait fait porter la sienne. Mr Ishii nous donnera je pense des facilités pour différentes usines de l'état. Mais nous avons la déveine de tomber en pleine crise ministérielle et, bien que les vice-ministres n'aient pas chance de changer, cela peut tout de même causer quelques difficultés. Nous avons dîné l'autre jour à l'ambassade. La réunion était des plus sélectes et des plus diplomatiques ; 3 ambassadeurs, 2 vice-ministres, un ex-doyen, un attaché naval, un commandant d'arti, une jeune Américaine du Japon et nous. Le dîner ne fut pas raté du tout, nous avons au contraire passé une bonne soirée.

Hier nous avons été déjeuner chez le Lt de Vaisseau Martini, attaché naval. Cela nous a fait passer une bonne partie de l'après-midi fort agréablement en causant de la guerre que Martini a pu suivre d'assez près pendant presque toute sa durée. Je ne puis te raconter tout cela, je n'en finirais pas, je garde cela pour quand je reviendrai. Aujourd'hui excellente journée, nous avons décroché tous les trois une carte de circulation pour tout le temps de notre séjour au Japon sur tout le réseau de l'état ; comme presque la totalité des chemins de fer a été rachetée, je crois que nos frais de voyage seront singulièrement diminués de ce côté-là, et nous ne regarderons pas à nous déplacer à tout moment dans n'importe quelle direction. Nous avons trouvé ce matin que ces gens petits et jaunes pigeaient réellement le côté pratique très convenablement ; il n'y a pas le moindre tirage. Le rachat des chemins de fer nous a simplifié bien des choses. S'il avait fallu en effet aller trouver toutes les compagnies qui existaient autrefois, elles n'auraient d'abord pas rendu aussi bien et ç'aurait été une chichi du diable. Nous allons même avoir des permis pour les chemins de fer de la Corée. Je regrette bien que les Messageries Maritimes ne dépendent pas du gouvernement japonais.

Deuxième bon coup de filet aujourd'hui à la Mitsui. Nous y étions

allés samedi et n'en avons gardé qu'une impression douteuse ; aujourd'hui au contraire nous trouvons en arrivant un homme charmant Mr Aide Watanabe qui nous avait préparé une liste de tout ce que nous pouvons voir comme mines d'or, d'argent, de cuivre, d'étain, d'antimoine, de pyrite, de soufre, de charbon et de pétrole avec tous les renseignements. Nous avons fait un choix et l'on va nous envoyer les lettres d'introduction. Cela nous fait donc une bonne journée. Nous sommes de plus introduits aux cercles de Tokyo et de Yokohama, ce qui fait que nous commençons à être considérés. Tu penses, des gens qui à peine arrivés et ne sachant pas un traître mot de français (*sic*) s'en vont voir des ministres, des gens comme les Mitsui qui sont universellement connus ici, et encore plus cotés, etc. heureusement que nos prix avaient été faits d'avance à l'hôtel sans quoi on nous aurait peut-être augmenté à moins qu'on ne nous ait reçu à l'œil mais j'en doute.

J'ai appris l'autre jour par une lettre de Maman que Bon Papa avait été très souffrant, j'ai télégraphié aussitôt pour avoir des nouvelles et j'attends depuis cinq jours une réponse télégraphique. Pas de nouvelles, bonnes nouvelles, je pense, mais je ne me rappelle pourtant pas cette convention, je doute d'ailleurs que la famille l'accepte si je l'emploie de mon côté. Il est inutile de me prévenir que quelqu'un est souffrant si l'on ne veut pas me donner des nouvelles quand j'en demande. N'est-ce pas ton avis ?

Je pense qu'au moment où j'écris ces lignes les petits perdreaux doivent être bien près d'ouvrir leurs coquilles. Je serais curieux de savoir le résultat, ainsi que l'effet produit par eux sur la jeune Kate et par ton nouveau fusil sur eux-mêmes. Je crois qu'ils n'en reviendront pas les povres ! Le pont roulant lui aussi doit être sorti de l'œuf en même temps ou plutôt aussitôt après la 60ème loco. Et à Ablon, j'espère que les ouvriers ont filé et qu'ils n'y reviendront plus avant longtemps.

Nous allons, je pense, rester au Japon jusque vers le milieu d'août de façon à arriver à Pékin le 25 et avoir un mois à passer en Chine, car mon bateau part le 25 7bre de Shanghai. Il suffira de me faire suivre mes lettres à la Russo-Chinoise à Pékin à partir du 5 août environ de Paris. Pour la suite, je pense que Gaston aura organisé quelque chose sinon il suffira de me les adresser à la National Bank of India à Colombo, c'est l'agence du Comptoir d'Escompte. Quant aux escales tu les trouveras avec les dates dans le

prospectus des M.M. si cela peut t'intéresser. Je te quitte en te souhaitant une bonne balade en moto aux gorges du Tarn. J'ai justement déjeuné avec un enseigne de vaisseau qui a ici une 3 1/2 cyl Griffon et qui marche. Bien des choses à tout le monde et une bonne poignée de main de ton frère

Jean

\* \* \* \* \*

Tokio, 9 juillet 1908

Ma chère Maman

Je viens de recevoir à l'instant la dépêche d'Irkoutsk. Elle est arrivée en Sibérie le 23, c'est à dire un jour après nous. Il me semblait pourtant t'avoir donné comme date extrême le 19. Dans l'itinéraire que je t'ai envoyé il est vrai que je marquais probablement le 22 mais je ne mentionnais aucun arrêt. Au lieu de la faire suivre par télégraphe comme nous l'avions demandé, Irkoutsk l'a simplement envoyée par la poste après l'avoir gardée 2 jours. D'ailleurs peu importe puisque tout va bien. Je n'ai pas reçu de réponse à



*J55 : Arrivée à Enoshima*

la dépêche que j'ai envoyée il y a huit jours d'ici, elle s'est peut-être noyée en cours de route ?

Notre séjour à Tokio se prolonge un peu à cause de la difficulté de voir tous les gens à qui nous avons à faire, mais nous ne nous en trouvons pas plus mal étant confortablement installés. Nous avons été chez les 2 Japonais pour qui Mr Halot m'avait fait remettre par mon oncle Sola des lettres de recommandation qui avaient l'air étonnant ; malgré cela on nous a répondu que le propriétaire était sorti et nous n'en avons pas entendu parler depuis. Nous avons été l'autre jour à Yokohama où nous avons quelques personnes à voir, nous avons fait un tour au Club qui est fort bien. L'après-midi nous sommes allés à Enoshima, moitié île, moitié presqu'île, un petit Mont St Michel.

Nous y avons déjeuné à la japonaise pour la première fois et nous ne nous en sommes pas trop mal tirés. Tu pourras t'en faire une vague idée par nos photos. Le soir nous étions invités à dîner par Mr Larrieu dans une maison de thé japonaise, la mieux de Tokio. Auparavant nous avons pris un solide dîner européen au Club de Tokio avec Mr Larrieu et Crozier, le neveu de l'ambassadeur à Vienne, qui est ici depuis deux ans comme secrétaire d'un homme d'affaires important.

Vers huit heures et demie nous sommes allés dans la maison de thé où l'on nous a servi un vrai dîner à la japonaise sans table, ni chaises, ni fourchettes, ni couteaux, ni verres. Comme menu, de la soupe aux champignons et au pain très bonne, du poisson (truite et saumon) bon, du riz et du vermicelle. Pas de pain naturellement. Pour boire nous avons du bon saké ! Pendant que nous mangions en causant, des geishas dansaient et d'autres les accompagnaient sur des espèces de guitares. Ces danses qui représentent des chansons de geste en quelque sorte sont très curieuses, mais il est presque impossible pour de nouveaux arrivants comme nous d'en pénétrer le sens. Quand les geishas ne dansent pas elles viennent causer avec vous et boire. On vide la petite coupe de saké, on la passe à une geisha, on la lui remplit, elle boit puis rince la coupe et vous la rend, on reboit etc. Puis nous avons joué à des petits jeux qui pourraient faire des figures de cotillon étonnantes. Le tout d'une correction absolument parfaite, et empreint d'assez de gaieté.

Nous sommes aussi allés au théâtre. Il me serait impossible de te dire



*J60 : Déjeuner japonais, MD, PP et une Japonaise*

le sujet de la pièce. Nous sommes arrivés à 8 heures et sommes restés jusqu'à la fin c'est à dire à onze heures du soir. Le théâtre jouait depuis 4 heures de l'après-midi. Pour entrer, comme partout au Japon d'ailleurs, et pour bien montrer son intention absolue de pénétrer à l'intérieur, il suffit de s'asseoir et d'enlever ses bottines. Nous étions bien entendu les seuls Européens. Nous avons été conduits dans une loge de balcon c'est à dire dans un petit carré au 1er étage sans autre meuble que 4 planches qui nous séparaient du carré voisin. La salle est de plain-pied avec la scène où l'on accède d'ailleurs par la salle ou par les coulisses. L'orchestre est formé d'une espèce de damier où des poutres en relief dessinent des carrés où prennent place 4 personnes assises sur leurs talons ou en tailleur. Pour se rendre à sa place, on se promène sur les poutres.

Des 2 côtés de cette espèce d'orchestre sont deux allées latérales perpendiculaires à la scène par où arrivent et partent certains acteurs et le public. Puis au-delà de ces allées encore des petits carrés pour le public. Le tout a dans l'ensemble la forme d'un grand rectangle allongé suivant la rampe. Sur tout le pourtour sont des loges ou mieux des baignoires. Puis au 1er

étage qui est aussi rectangulaire, des loges sur les côtés, en face une espèce de balcon en gradins où l'on est toujours accroupi, puis derrière, le poulailler derrière des barreaux. Le rideau est une simple pièce d'étoffe qu'on fait coulisser en la tirant ou courant d'un bout à l'autre de la scène. On peut pendant les entractes se promener partout. Nous avons été voir planter les décors, essayer les fauteuils, admirer les différents objets qu'on apportait puis au moment de commencer on nous a priés très poliment de nous retirer. Il y a sur les pourtours du théâtre un buffet avec des fruits, des gâteaux, du liquide, des bonbons et des cartes postales. ! Nous avons passé là trois bonnes heures. A la fin nous avons déniché des chaises que nous avons introduites dans notre loge. La porte se compose tout simplement d'une petite claie roulée qu'on laisse tomber à moitié. Tout le monde fume et s'évente mais le silence est respecté.

Nous allons passer encore quelques jours ici puis filer dans le Nord. Probablement nous pousserons jusqu'à l'île de Yezo, j'aurai peut-être l'occasion d'y voir Mr Bérine qui est à Sapporo dans Hokkaido. Nos permis de circulation à l'œil nous donnent en effet une assez grande liberté d'allure.

J'ai fait développer quelques-unes des photos que j'ai faites dans les plus mauvaises conditions pour avoir une idée de mon talent et j'en ai été étonné. Je vais les envoyer à Lucien dès que les papiers seront prêts. Je crois qu'ils arriveront par le même courrier que cette lettre, qui ne partira probablement qu'après-demain. Tu pourras dire à Lucien que j'ai remarqué le défaut d'égalité de dimension dans les photos d'intérieur que j'ai faites à Enoshima, je crois que cela tient à ce qu'ayant décentré pour faire un panorama, j'ai du ne pas repousser ma planchette d'objectif à fond. Je pense que Lucien sera fier de son élève, mes débuts me satisfont quant à moi ! Et je n'aurais pas cru en particulier pouvoir faire ces instantanés à 3.1 dans l'intérieur d'une maison, ou le soir à 6 heures avec un ciel couvert et des nuages gris. Aux innocents les mains pleines !

J'ai reçu une lettre de Bonne Maman qui me dit que Bon Papa va mieux mais que les rechutes sont à craindre. J'espère cependant qu'il n'en sera rien mais qu'au cas où il y en aurait tu m'en préviendrais.

Je t'embrasse de tout cœur

Jean

Mille choses pour tous, Lucien, Yvonne, Pierre, L. Louvet

Tokyo 13 juillet 1908

Ma chère Maman,

J'ai reçu hier en rentrant de notre promenade au lac Hakone ta lettre et ta carte postale, et je ne sais vraiment laquelle des deux m'a fait le plus de plaisir, car si j'ai été heureux de te lire et de savoir un peu ce que tu devenais, je n'ai pas été moins ravi de la surprise que tu me ménages. Tu pourras demander à Marcel Huet s'il ne connaît pas un hussard qui finirait son service au mois d'octobre et qui pourrait soigner mon cheval. Au besoin il pourrait aider un peu à la maison si tout son temps n'était pas pris ; tu pourrais profiter de ce que tu as les entrepreneurs sous la main pour faire faire une écurie à la maison. Je pense qu'en prenant la moitié de la remise de l'auto cela pourrait provisoirement suffire en attendant une autre combinaison, seulement il y aura lieu de refaire le passage pour que l'huile et l'essence ne remontent pas et ne puissent incommoder mon noble coursier. Une petite sellerie s'impose également. Tu pourras aussi faire dépaver une partie de la cour et ménager ainsi une allée sablée qui sera plus propice aux pieds délicats de cet animal.

Pour Ablon je crois qu'il y a actuellement à peu de choses près ce qu'il faut et que de ce côté il y aura peu de choses à faire. Je ne saurais trop te recommander pour fixer ton choix de prendre le conseil éclairé de Marcel Huet. Tu pourras lui dire que j'aimerais un cheval sautant bien, et ayant de belles allures. Pour la robe, un alezan m'irait assez et quant à la silhouette générale et à l'ensemble je me fis entièrement à lui. Tu pourras présenter ensuite à toute la famille le nouveau venu, et prévenir celui-ci de l'honneur extrême qui l'attend. Avant de venir m'asseoir sur son dos j'aurai peut-être monté des éléphants et des chameaux aux Indes ou en Chine, qu'il ne se croie donc pas sorti de la cuisse de Jupiter ou plutôt de Pégase, mais qu'il médite entre sa botte de foin et son picotin d'avoine et réfléchisse aux obligations que sa nouvelle situation va lui imposer. Pour lui tenir compagnie en attendant mon retour, je te désignerai tout naturellement mon fidèle Wenky, mon compagnon de cœur qui ne m'a jamais abandonné au cours de mes folles chevauchées !

Ceci posé, je te dirai que nous allons toujours fort bien et commençons à être chaudement. Nous avons été faire une petite excursion de deux jours au lac Hakone les mains dans les poches. Nous nous sommes appliqués à

la suite quarante kilomètres à pied, coupés en deux par une nuit délicieuse dans un charmant petit hôtel 1/2 européen au bord du lac. A notre arrivée on nous a donné des kimonos et des sandales ce qui nous a permis de faire sécher nos costumes qui étaient légèrement trempés de sueur. Le lendemain matin nous avons pris dans le lac un bain exquis sautant de la barque en plein milieu du petit lac où nous rapprochant du bord dans des endroits peu profonds, PP et MD ne sachant pas nager. Ces deux journées nous ont semblé des plus agréables.

Aujourd'hui nous avons été nous promener dans Tokyo, faire une visite de digestion chez le Lt de Vaisseau Martini qui est charmant et gagne énormément à être connu. Nous irons probablement avec lui au théâtre, lorsque nous repasserons à Tokio en revenant du nord, pour voir une nouvelle pièce que l'on commence à jouer et que les acteurs sauront d'ici peu car ici les lères sont les représentations les moins bien, elles sont à des prix très réduits. Nous irons également voir avec lui une représentation de Nô ou drame antique, chanson de geste, tout ce que tu voudras.

Demain 14 juillet réception de 10h à midi à l'ambassade. Nous irons faire un tour pour voir les jardins qui sont paraît-il fort beaux et du même coup nous verrons toutes les notabilités japonaises, Togo, Oyama, et autres.

Par ce courrier j'envoie à Lucien quelques papiers des photos que j'ai prises ici et développées, d'autres suivront peut-être. J'en ai à peu près 5 douzaines. Tu vas être étonnée d'un pareil travail ! Surtout de voir des papiers, mais sois tranquille, ce n'est pas moi qui les ai tirés. J'envoie ces photos à Lucien personnellement comme hommage de l'élève au maître. Mais je pense qu'il voudra bien te les montrer. Comme il y a deux fois la même photo sur le même papier vous n'aurez qu'à en prendre chacun 1/2 puis si vous êtes d'accord en remettant les deux 1/2 côte à côte, celle de droite à gauche et celle de gauche à droite, et en regardant l'ensemble au stéréoscope tu pourras avoir une vue stéréoscopique des endroits qui ont le plus impressionné mes plaques sensibles.

Nous partons probablement demain soir pour Nikko et environs afin de visiter des temples et une mine de cuivre à Ashio, la plus importante d'Extrême-Orient. Nous irons aussi de l'autre côté de l'île voir des gisements de pétrole et une mine d'or dans l'île de Sado, et nous reviendrons à Tokyo à moins que nous ne filions sur Yezo ; cela dépendra du temps et de l'in-

spiration. Ayant une grande liberté sur les chemins de fer avec nos permis et une grande facilité pour notre correspondance avec notre adresse centrale à Yokohama nous ne sommes pas obligés d'échafauder à l'avance des plans compliqués que nous serions obligés d'abandonner à un moment ou l'autre.

J'espère que tu as réussi à décider Bon Papa et Bonne Maman à venir à Ablon, et qu'une saison là rétablira complètement Bon Papa. Je suis heureux d'apprendre que l'auto marche bien et fait l'admiration de ceux ou celles qu'elle porte et j'espère que les pneus resteront longtemps gonflés,... d'orgueil au besoin si l'air vient à s'en échapper.

Je vais écrire à Pierre (puisque Yvonne met encore ses coudes sur la table) pour le féliciter du début de râtelier de mon jeune neveu, et lui dire qu'il lui applique l'éducation japonaise qui rend les enfants absolument charmants. Ils sont gentils comme tout, ne crient jamais ni ne pleurent et c'est un véritable plaisir que d'en voir et même de voyager avec ; aussi si jamais je faisais la bêtise de me marier, je commencerais par envoyer ma future pendant quelques années au Japon ce qui aurait le double avantage de lui donner des principes admirables pour l'éducation de ses enfants pour le plus grand bonheur de son mari qui ne serait pas moi, car pendant ce temps j'aurais eu le temps de m'apercevoir de la bêtise que j'aurais été sur le point de commettre et de me faire ermite !

Je t'embrasse de tout cœur

Jean

\* \* \* \* \*

Nikko 16 juillet 1908

Ma chère Maman,

Décidément, il pleut trop ce matin ; depuis hier soir après le dîner il n'a pas cessé de tomber une pluie d'orage. Nous devions partir à pied ce matin à 8 heures pour la mine de cuivre d'Ashio. Nous avons 16 kilomètres à faire dans la montagne, puis deux heures de tramway pour arriver jusqu'à la mine où nous comptons coucher ce soir, et d'où nous pensions revenir demain matin, mais réellement faire 16 kil en montagne à pied sous une pluie battante et rester un jour et nuit sans avoir de quoi nous changer nous a semblé une considération assez forte pour reculer notre visite d'au moins une journée. Nous sommes donc restés paresseusement au lit jusqu'à 9 heures

et demie, et je t'écris en attendant que la pluie veuille bien cesser ce à quoi elle n'a pas du tout l'air disposé, car elle redouble de force plutôt qu'elle ne diminue.

Nous avons eu une secousse de tremblement de terre il y a une huitaine de jours qui a duré 45 secondes. Il paraît qu'elle a été nettement sensible mais nous ne nous en sommes pas aperçus, nous devons être en tramway probablement. D'ailleurs il paraît qu'on ne remarque pas les premières secousses mais qu'au bout de quelques-unes on y devient très sensible. J'espère acquérir bientôt ce sens qui me manque. Nous avons été avant-hier à la réception de l'ambassade, surtout pour y voir les célébrités japonaises, bien plus que pour assurer Mr Gérard de l'ardeur de nos convictions républicaines. Nous avons bu le Champagne à notre santé réciproque ce qui valait beaucoup mieux. Les grands hommes de guerre Oyama et Oku étaient déjà partis lorsque nous sommes arrivés, les Japonais ayant l'habitude paraît-il de venir toujours de très bonne heure. Nous nous sommes consolés en voyant l'amiral Togo. C'est un petit homme brun avec une barbiche blanche qui n'a pas l'air d'un foudre de guerre dans son uniforme tout blanc qui fait ressortir sa tête de marron sculpté.

Son entrée fait sensation, un cercle respectueux l'entoure et lui en a l'air tout étonné car c'est un simple. Ces japonais ont gardé les vertus d'autrefois, et je trouve que devant leur dignité, leur correction et leur simplicité et leur amabilité on se trouve tout petit, et je comprends fort bien qu'on s'emballerait sur eux. C'est une impression personnelle et toute superficielle, peut-être se modifiera-t-elle à la longue. Je sais bien qu'ils sont horribles dès qu'il s'agit d'affaires mais j'ai toujours entendu dire qu'en dehors de cette circonstance on ne pouvait trouver personne de plus agréable qu'un Japonais.

Nous avons été présentés au colonel Corvisart attaché militaire par le commandant d'artillerie Le Ron avec lequel nous avons dîné à l'ambassade ; le colonel ayant poussé une pointe assez vigoureuse contre l'X, le commandant a relevé la balle au bond avec un entrain dont j'ai été surpris. Je commence à croire pour de bon que la Grosse Ecole a de sérieux défenseurs.

Nous sommes partis le soir même pour Nikko. 6 heures de chemin de fer pour une malheureuse centaine de kilomètres et pourtant le petit train joujou se dépêche tant qu'il peut mais il doit s'essouffler rapidement car

toutes les dix minutes à peu près il s'arrête à une station. Comme il n'y avait pas de wagon-restaurant nous avons dîné en route avec un panier ou plutôt une petite boîte de bois un peu plus grande qu'une boîte à cigares et renfermant du riz cuit et froid roulé en boudin ou aplati en galettes, chaque part renfermant un petit morceau de poisson, de fruit ou d'épice, je ne sais trop au juste, qui relève un peu le goût fade du riz. C'est très mangeable mais le pain manque. Comme dessert nous avons des pêches superbes pointues et à chair rouge sang mais plutôt fades, et de grosses oranges grosses comme des pamplemousses avec une écorce épaisse de plus d'un centimètre et dont le goût tient à peu près le milieu entre le citron et l'orange mais plus près du citron que de l'orange. Nous faisons d'ailleurs une assez grande consommation de ces fruits que l'on trouve partout et qui sont très agréables par ce temps chaud et humide.

Nous avons fait une arrivée superbe à l'hôtel de Nikko en djin richicha, traîné chacun par deux couroumayas qui marchaient comme le vent. L'hôtel est perché sur le flanc d'une colline et l'on y accède par une route bien plus raide encore que celle qui conduisait à un certain hôtel des Dolomites où nous nous sommes arrêtés pour prendre des lettres, et que l'auto n'a pu monter. Eh bien ici deux hommes vous hissent dans votre petite voiture sans avoir l'air de trop peiner et sans être le moins du monde essoufflés.

Hier nous avons passé toute notre journée à visiter les temples de Nikko qui sont une des merveilles du Japon. Ce n'est pas qu'ils soient en eux-mêmes beaucoup plus riches, plus travaillés ni plus curieux que d'autres, mais ils sont dans un site magnifique, sur le flanc d'une petite montagne couverte de cryptomérias énormes et de tous côtés environnés de petits ruisseaux qui descendent en cascade jusqu'au torrent qui roule au fond de la vallée. Comme je le disais au début de cette lettre nous devions aller à Ashio aujourd'hui mais la pluie torrentielle dérange tous nos projets.

Pour passer le temps j'écris quelques lettres. Ma deuxième boîte de papier s'épuise et je vois déjà poindre à l'horizon entre deux gouttes de pluie le moment où la dernière feuille s'envolera dans la dernière enveloppe, et si tu ne me renvoies pas du papier pareil à celui-ci il faudra ou que je n'écrive plus ou que je me décide à en acheter moi-même en prélevant sur mes fonds secrets. Je vais dès à présent commencer une réserve dans ce but. J'espère que Bon Papa et Bonne Maman se sont décidés à venir à Ablon et



*J98 : Temples de Nikko*

que ce séjour aura fait du bien à Bon Papa. J'ai reçu une lettre de mon oncle qui me dit avoir déjeuné avec eux et avoir trouvé que sauf à table on commençait à ne plus s'apercevoir de la gravité de son accroc du jour de la Pentecôte, je pense que cela va aller toujours de mieux en mieux.

Je t'embrasse de tout cœur.

Jean

\* \* \* \* \*

Kashiwasaki, 19 juillet 1908

Ma chère Maman,

La pluie a bien voulu cesser de tomber et nous avons pu partir pour Ashio vendredi matin par un temps superbe. Nous avons fait trois bonnes heures de marche dont deux en montagne pour traverser au col par des chemins plutôt boueux étant donné la pluie torrentielle de la veille. A midi 1/2 nous partions en tramway de Tochigidaïra et nous arrivions à Ashio vers deux heures. Nous avons pris notre petit déjeuner à Nikko

avant de partir, l'inévitable tasse de thé japonais au bureau de la mine avant de monter en tram, car le tram dépend de la mine et avait été envoyé pour nous, plus une boîte de mandarines conservées, ce n'était pas énorme, mais nous avons préféré cependant liquider le plus tôt possible ce que nous pourrions de notre visite remettant notre déjeuner à plus tard.

Fort bien reçus par les ingénieurs auxquels nous étions adressés, après une nouvelle tasse de thé, nous partions visiter l'usine où l'on traite le minerai pour en extraire le cuivre. J'ai commencé à faire mon éducation de métallurgiste et nul doute que je ne sois très calé d'ici peu. A 4h 1/2 notre spécial car nous déposait devant l'hôtel d'Ashio, japonais naturellement. Nous demandons à manger immédiatement, mais on ne consentit à nous servir qu'une heure 1/2 après, quand nous eûmes repris du thé et un bain japonais, dûment frottés et savonnés par le patron de l'hôtel. Le cuisinier parlait quelques mots d'anglais et après un tour à la cuisine, car il est plus facile de s'expliquer sur place pièces en main, nous obtenons un repas tout à fait européen, poisson, poulet etc. Nous avons même une table et des chaises pour dîner. Comme chambre à coucher, une grande pièce nue meublée comme les autres de bonnes nattes très douces, et dont les murs sont faits de panneaux de bois dans le bas et la plus grande partie en petits carreaux de papier. Le tout interchangeable et à coulisse. Comme lit on étend des espèces de matelas et un drap sur les nattes et l'on dort admirablement.

Nous devons le lendemain matin descendre dans la mine. Péniblement nous nous faisons servir notre petit déjeuner commandé la veille avec plats numérotés avec grand soin, le cuisinier ayant même longtemps hésité avant de savoir s'il nous donnerait les toasts n° 2 ou 3. Le résultat fut que tout arriva en retard et pêle-mêle. Nous n'y fîmes pas moins honneur rapidement, et notre tram spécial nous attendant à la porte, nous partîmes pour la mine. Pendant que je traversais à grandes enjambées la cour de l'hôtel, le cuisinier son livre à la main courait derrière moi et au moment du départ, entouré du personnel de l'hôtel, nous souhaitait bon voyage et nous demandait de revenir. C'était comique de voir ce Japonais nous lisant tout cela dans son livre de cuisine.

Au bout d'une 1/2 heure, nous arrivions à l'entrée de la mine. Déshabillage complet et rhabillage sommaire avec un pantalon formé de 2



*J169 : Carreau de la mine d'Ashio*

jambes sans fond dans lequel on entre et l'on se ficelle comme on peut, et une petite veste bleue. Une espèce de casquette avec couvre-nuque et une lampe à huile des plus rudimentaires complétaient le costume. J'oubliais les bottes qui n'étaient autres que des semelles de paille telles qu'en portent les Japonais et qui tiennent par un lien qui passe entre le pouce et l'index, se tourne autour de la jambe et vient se raccrocher derrière le talon. C'est très pratique et l'on s'y fait très vite.

Ainsi équipés nous partons en train électrique dans des petits waggonnets où nous tenons tout juste à deux. Je suis avec Dubois que je tiens sur mon cœur ! Après 35 minutes de chemin, cahotés dans cet équipage dans la mine, nous arrivions à l'ouverture du puits où nous devons descendre. Nous avons été un peu arrosés en route par l'eau qui suinte d'un peu partout. La descente fut des plus douces à peine aussi rapide que dans un ascenseur ordinaire. C'est de la mine à l'eau de rose. Les galeries sont hautes on peut s'y promener debout. On patauge un peu mais il ne fait pas trop chaud. A onze heures nous étions ressortis et après un bon bain japon-

ais très chaud dans une cuve carrée en bois, nous reprenions notre spécial car pour rentrer à Nikko.



*J167 : Approvisionnement de la mine d'Ashio*

En route, nous grignotons de sandwiches que nous avons emportés de l'hôtel, quelques fruits, et voilà notre déjeuner. J'oubliais plusieurs thés à l'intérieur de la mine, à l'entrée et à la sortie. Réescalade du col, ci 2 heures de marche. Au bas de la descente à un bureau de la mine où l'on nous attendait : thé - des djin richishas avaient été commandés par téléphone pour nous mener à l'usine où l'on fabrique le cuivre électrolytique - Thé - puis visite et départ pour Nikko où nous avons laissé nos valises. Nous passons les prendre à l'hôtel et en même temps un thé (anglais cette fois) et un peu de viande froide, craignant de ne trouver que du riz pour dîner, car à 6h15 nous partions pour les mines de pétrole de Kashiwasaki où nous ne sommes arrivés que ce matin à 11 heures bien que la distance ne soit pas grande, mais bien qu'ayant l'air de se dépêcher beaucoup les trains ne vont en somme guère plus vite ici qu'en Russie. Nous avons pris trois trains différents, et sommes restés une heure à attendre la deuxième correspondance.

Dans le second train où nous étions de 7h 1/2 à 10 heures du soir nous

avons trouvé un wagon avec couchettes et restaurant, le tout minuscule, car l'autre partie du wagon était occupée par des 2<sup>ème</sup> classes sans compter les WC etc. Il y avait aussi naturellement, le train étant à couloir, les petits employés si prévenants et si complaisants que nous avons déjà eu l'occasion d'apprécier quand nous étions venus de Tsuruga à Tokio. Cette nuit, après nous avoir rangé nos valises, ils sont venus nous demander ce qui pourrait nous plaire pour notre dîner, s'il fallait nous réveiller, appeler des porteurs à la gare où nous changeons de train et enfin avant de descendre, ils sont venus nous brosser avec un soin méticuleux. Malheureusement le train que nous devions prendre ensuite et où nous avons passé la nuit était moins confortable. Il n'y avait qu'un compartiment de 1<sup>ère</sup>, c'est à dire 1/2 petit wagon et nous y étions 7 plus nos valises qui occupaient une grande place dans ces petites boîtes. Malgré tout nous avons passé une nuit potable assis ou à moitié couchés en chien de fusil.



*J80 : Transport de tuyaux, pour la Nippon Oil*

Sitôt arrivés, nous avons été à la Nippon Oil C° où nous avons heureusement trouvé bien que ce soit dimanche et qu'il fut midi le directeur et un autre ingénieur auquel nous étions adressés. Nous avons pu de cette façon

prendre nos renseignements aujourd'hui et visiter la raffinerie de pétrole sans intérêt bien palpitant. On nous a préparé un tas de papiers sur l'industrie du pétrole dans la région ce qui sera fort utile pour le journal de voyage de mes deux compagnons. Après notre visite, nous avons été faire un tour sur le bord de la mer où nous avons pris un excellent bain loin du pétrole sur une belle plage de sable.

En sortant de l'eau, nous avons fait la connaissance d'un jeune Japonais de 17 ans qui s'était rapproché de l'endroit où nous avons laissé nos affaires en lisant avec attention un livre. Il préparait un examen d'anglais. J'ai fait sa photo, la glace a été rompue rapidement. Nous avons causé ensemble, échangé nos cartes, pris le café ensemble à l'hôtel. Enfin nous nous sommes quittés les meilleurs amis du monde. Il parle fort bien l'anglais pour quelqu'un qui ne l'apprend en classe que depuis 5 ans. Il se prépare à l'Ecole Navale et il se peut que dans 3 ans nous le voyions débarquer à Paris. Il sera peut-être un gros bonnet dans quelque temps et nous lui recommanderons nos petits enfants qui iront au Japon.

Demain matin, nous allons à quelques milles d'ici voir des puits de pétrole et à 4 heures départ pour Tokyo où nous arriverons à 5h 1/2 du matin mardi. Nous n'irons pas dans l'île de Sado voir une mine d'or, ce serait trop long. Nous pensons trouver à Tokyo les permis de visiter l'Arsenal et les Ecoles Militaires qui n'étaient pas encore revenus il y a huit jours quand nous sommes partis. Nous n'avons pas fait suivre nos lettres n'étant pas exactement fixés sur notre itinéraire et nous avons eu raison puisque nous sommes restés un jour de plus à Nikko et que nous n'irons pas à Sado.

Je t'écris ce soir car je n'aurai probablement pas de temps demain ni après-demain et le courrier part mardi de Tokyo.

Nous allons fort bien.

Je t'embrasse de tout cœur.

Jean

Ci-inclus la suite et non la fin des photos que j'ai annoncées à Lucien.

\* \* \* \* \*

Tokyo, 24 juillet 1908

Ma chère Maman,

Je viens de recevoir ce matin ta lettre du 2 avec pas mal de retard, le courrier ayant dû rester en panne à Vladivostok. J'ai été bien content de savoir que tu avais reçu ma dépêche du 1er et que tu y avais répondu mais, comme tu as dû l'apprendre par mes lettres précédentes, je n'ai pas reçu la réponse et l'on m'a affirmé n'avoir rien reçu à Yokohama à la Banque qui d'ailleurs fait notre service de correspondance à merveille. Il y aurait donc lieu de réclamer à la Poste au bureau où la dépêche a été mise. Je pense que tu me télégraphies bien avec l'adresse Corpet Sino-Russe Yokohama (ou Pékin). Ce que tu mettais dans ta dépêche me renseignait fort bien et c'était tout ce que je demandais. Comme nous n'avons reçu encore aucune dépêche ici, j'ai télégraphié hier avec le mot " télégraphiez " en plus espérant avoir une réponse ou pour vous montrer que nous n'avions rien reçu par télégraphe.

Ne va pas croire pour cela que nous sommes affolés, il n'en est rien, mais nous avons trouvé un peu drôle ce mutisme absolu à 4 dépêches. Je compte avec la différence d'heures avoir ta réponse ce soir ou demain matin. Je viens d'envoyer quatre pages à Mme Lemaréchal pour sa fête à St Pair, j'ai adressé la lettre à Marguerite, j'espère qu'elle la lui fera parvenir. Je crois que mes lignes rachèteront mon manque d'adieux. Quant à Albert, je lui ai écrit du Transsibérien et envoyé des cartes, je lui réécrirai un de ces jours. J'ai également envoyé un mot à ma tante Sola pour le 15 août. Je continue ma lettre à Kyoto ayant été arrêté à Tokyo, et je suis obligé de me dépêcher car je n'ai plus que 20 minutes si je ne veux pas que cette lettre manque le prochain courrier.

Nous avons reçu avec plaisir la réponse à notre dépêche, il était inutile je crois de mettre le mot " pour ". Pendant nos deux dernières journées dans la capitale nous avons employé notre temps à faire quelques visites P.P.C. J'ai développé des photos dont j'ai envoyé les papiers à Lucien. Nous avons été visité le jardin de l'Arsenal où nous avons été pilotés par Mr Matsuoka, Ingr en chef des poudres de l'Armée Japonaise, qui a passé de longues années en France, a été à l'X, etc. Nous l'avions d'ailleurs déjà vu et je crois t'en avoir parlé. Nous avons donc fait une excellente promenade dans ce beau grand jardin, nous avons goûté dans le pavillon où mange l'impératrice quand elle vient s'y promener. Je vais développer les photos que

j'y ai faites et les enverrai si je puis les faire tirer sur papier en admettant qu'elles soient réussies.



*J74 : Transport de canalisation d'égout*

Samedi nous avons été visiter l'Ecole Militaire. La veille nous y étions passés mais n'avions pas visité, les élèves étant en récréation au moment où nous sommes arrivés. Le général commandant l'Ecole nous avait fort bien reçus, flanqué d'un capitaine d'artillerie et d'un lieutenant d'infanterie qui parlait français. Après avoir fumé et pris ensemble le thé japonais classique nous avons causé, regardé un peu le programme des exercices et pris rendez-vous pour le lendemain à 8h du matin. De 8 à 10h 1/2 nous avons visité l'école, tous les bâtiments, assisté à une partie d'un cours de tactique en japonais, nous asseyant sur les bancs derrière les élèves. Nous y avons retrouvé les même bourets qu'à l'X en un peu plus petits, avons été regarder les manœuvres d'infanterie, les exercices de gymnastique, la reprise des officiers d'infanterie. On nous a montré de près les canons de campagne et des canons de siège qui revenaient de la guerre. A 10h 1/2 nous sommes montés à cheval pour aller suivre une manœuvre d'artillerie. Vers 11h 1/2 nous avons déjeuné dans une petite auberge avec le colonel d'artillerie et

plusieurs officiers. On avait préparé pour nous quelques sandwiches au lieu de riz japonais. Jusqu'à 2h 1/2 nous avons suivi la manœuvre dans la campagne avec tir à blanc que les élèves exécutaient pour la première fois.

Nous n'avons pas assisté à la critique à laquelle nous n'aurions pas compris grand chose malgré notre lieutenant interprète qui était très gentil bien que fantassin. En somme excellente journée et bonne promenade à cheval, pas assez de galop à mon goût et pas du tout de saut, enfin, on ne peut pas tout avoir. Je pensais en me promenant au cheval que tu me prépares pour mon retour. Soigne-le bien en m'attendant. Nous avons quitté Tokio hier soir et sommes arrivés ici ce matin après une bonne nuit dans les petits sleepings japonais et une température presque fraîche à cause des ventilateurs. Nous avons bu ce soir une bonne bouteille de Champagne pour fêter notre 50<sup>ème</sup> jour de voyage et avons porté aussi à la santé de nos familles et de mon oncle Sola avec qui nous avons pris la 1<sup>ère</sup> bouteille. Il fait très chaud et nous sommes très bien installés au Myako Hôtel. Je te quitte car il est 9 heures et le courrier part. La suite au prochain N°.

Je t'embrasse

Jean

\* \* \* \* \*

J'ai pu venir aujourd'hui 31 juillet à Kobé où j'ai fait établir la procuration par le vice-consul. Elle partira aujourd'hui pour Ablon en lettre recommandée. La perception ne perd pas ses droits même à l'étranger. Ce malheureux papier m'a coûté 30frs c'est vrai qu'il y a un beau cachet rouge. 95° Fahrenheit dimanche dernier ! Ça commence à chauffer

Kyoto, 29 juillet 1908

Ma chère Maman,

J'ai reçu hier ta lettre ainsi que la copie de la pièce que j'aurai à t'envoyer. Malheureusement il n'y a pas de consul ici. Je profiterai du jour où nous irons à Osaka pour passer à Kobé et liquider cette affaire. Je t'enverrai naturellement aussitôt ce papier. Je te demande pardon de te déranger pour moi à cause de ces questions auxquelles je n'avais nullement songé avant

de partir. J'ai été très content d'apprendre que Bon Papa allait mieux. Je ne doute pas que le séjour d'Ablon ne lui fasse beaucoup de bien et ne soit une bonne transition entre Paris et Blési, et j'espère quand même que Bonne Maman finira par se décider à prendre un infirmier. Les nouvelles que tu m'as données des petits perdreaux m'ont navré. Je ne comptais pas sur un succès merveilleux mais rien du tout, c'est vraiment peu. Je comprends que ce pauvre Lucien doit être désolé. Je souhaite que les couvées naturelles aient bien réussi et qu'il y aura quand même de quoi faire quelques rôtis.

Je n'ai rien écrit pour le mariage de Madeleine Landon ni des Jacquemin car je ne me rappelais plus du tout la date, même approximativement. D'ailleurs je n'en aurai sans doute pas eu le temps car nous sommes rarement à l'hôtel, et ce n'est que le soir avant de me coucher que je puis écrire quelques lettres. A ce point de vue le Transsibérien avait beaucoup de bon, car n'ayant pas la possibilité de faire grand chose, il était tout naturel de mettre sa correspondance à jour bien qu'on n'ait pas grand chose à dire. J'ai reçu aujourd'hui le livre que j'écrivais à Lucien de m'envoyer à Pékin dans une lettre qu'il a dû recevoir aujourd'hui même. La transmission aura été d'une rapidité merveilleuse.

*J125 : Rue dans le quartier des plaisirs à Kyoto-Ghion*



Notre séjour à Kyoto se passe très agréablement. Il fait très chaud (30 à 35°), c'est d'ailleurs la température normale ici à cette époque mais je n'en souffre pas le moins du monde au contraire. Seulement je suis réduit à l'état de fontaine et je commence à brunir sérieusement aussi prépare-toi à voir rentrer un nègre à moins que je n'aie le temps de me déhaler entre Marseille et Paris. Nous avons visité ici une foule de temples et de palais très jolis et intéressants, en partie avec le Père Aurientes qui est des plus aimables. J'ai pu prendre quelques photos à l'intérieur d'un temple (des peintures) et j'espère qu'elles donneront quelque chose. A propos des photos, je pense pouvoir envoyer par ce courrier ou le prochain les papiers de 10 ou 11 autres douzaines que j'ai faites et que j'ai données à un photographe de Kyoto. J'ai vu les plaques développées hier et il y en a plusieurs qui m'ont eu l'air pas mal ; d'ailleurs tu pourras juger toi-même. Mes photos de Russie du monastère de St Serge sont malheureusement mauvaises. C'était mes débuts. Je crois que je commence à mieux opérer maintenant que je suis pénétré du petit papier de Lucien sans lequel je n'aurais rien pu faire de propre.

Nous avons été aujourd'hui faire une promenade aux environs de Kyoto au lac Briva. Nous avons été voir à Otsu le Père Grimaud, missionnaire apost. qui connaît très bien une tante de P.P. Nous sommes les premiers français qu'il ait vus depuis deux ans qu'il est établi à Otsu. Aussi avons-nous été fort bien reçus (pas à cause de cela spécialement). Il nous a piloté pour nous faire admirer les différents points de vue du lac et les curiosités d'Otsu. Nous sommes rentrés à Kyoto par un canal qui a près de 12 kil de long, et qui traverse des montagnes sous trois tunnels dont l'un a plusieurs kil de long. J'ai pris un bain délicieux en me mettant à la traîne au bout d'une ficelle que tenait Dubois. Malheureusement par cette température, l'eau est aussi chaude que l'air ambiant ou peu s'en faut, mais le bain n'en était pas moins fort agréable.

Hier nous avons été voir le jardin impérial de Katsura aux environs de Tokyo. Pour tout le Japon c'est un jardin immense et il est d'ailleurs très joli, même pour des barbares comme nous. Le soir nous avons assisté à une espèce de procession-retraite aux flambeaux avec grandes torches de bambou très amusante à voir. D'ailleurs ici toute l'animation ne commence qu'une fois le soleil disparu. Mais c'est alors dans certains quartiers un

véritable grouillement. Sur les bords de la rivière et sur les grands bancs de gravier qui encombrent son lit cela fourmille de Japonais qui viennent prendre le frais, et de loin le coup d'œil de cette rivière presque à sec, illuminée par des centaines de lampions, est réellement féérique. Cela donne l'impression d'une grande fête, d'une exposition et cela a vraiment grand air. Dans la journée au grand soleil, sans personne, ce n'est plus reconnaissable. Ce qui est très joli ces sont les lotus rouges et blancs qui commencent à fleurir. Je ne crois pas que le lotus puisse s'acclimater en France, mais cela fait réellement très bien dans une pièce d'eau et cela détrône facilement les nénuphars. Nous avons vu à peu près tout ce qu'il y a d'intéressant à Kyoto et nous allons rayonner dans les environs. Nous avons de quoi nous occuper encore pendant un bon moment autour d'ici, avant de descendre dans le sud pour rôtir un peu plus.

Nous allons tous fort bien. Pierre a été un peu fatigué par l'apparition des premières chaleurs mais cela a été vite passé et il n'a même pas eu besoin de s'arrêter, une bonne nuit et un peu d'eau de Vichy l'on remis sur pied rapidement. J'espère que la saison d'Ablon se passe confortablement et que le soleil aura vite fait de sécher les murs et d'ôter l'odeur de peinture qui ne doit rien avoir de bien agréable à la campagne. Si tu as besoin d'une lanterne en bronze avec pied tu n'as qu'à me prévenir et je pourrai t'avoir quelque chose de pas mal et de très encombrant pour 2 ou 3000 francs sans compter le port.

Je te quitte ma chère Maman, car nous devons partir demain matin d'assez bonne heure relativement pour aller voir des rapides aux environs de Kyoto et il est bientôt minuit et pour changer les moustiques me dévorent sans que j'en sois cependant par trop incommodé comme mes deux compagnons dont ces petites bêtes sont la terreur, ils ont d'ailleurs l'air d'être bien piqués.

Je t'embrasse de tout cœur

Jean

Bien des choses à toute la famille et à mon toutou. J'ai trouvé heureusement du papier à lettres car ma dernière boîte se vide !

Je lis à l'instant dans le journal qu'il y a eu une grève sérieuse à Draveil et que la troupe a tiré. J'espère qu'il n'en sera rien remonté jusqu'à Ablon.

Kyoto 4 août 1908

Ma chère Maman,

Je viens de faire un envoi de cartes postales à peu près complet en essayant de n'oublier personne. J'en ai trouvé 75 ! Tu comprends que c'est le seul moyen de ne pas faire de gaffe car sur le tas on oublie toujours les mêmes. D'ailleurs cette année j'ai réduit considérablement mes envois de cartes pour plusieurs raisons, d'abord j'en ai rarement trouvées qui me plussent et ensuite surtout j'ai fort peu de temps libre et je crois que cela fait plus de plaisir de recevoir un peu plus de lettres et plus longues que des cartes postales vilaines et sur lesquelles on ne met rien, cartes qui risquent d'ailleurs de s'égarer beaucoup plus facilement que les lettres dans un si long parcours où les télégrammes eux-mêmes se noient en route comme cela a du arriver à ta dépêche me donnant des nouvelles de Bon Papa.

Nous venons de passer à Kyoto une semaine des plus agréables malgré la chaleur tropicale dont nous sommes gratifiés et qu'on n'avait pas vue depuis 20 ans ! C'est une chance inespérée. Le soleil me réussit à merveille car je me porte comme un charme. Je sue sang et eau sans rien faire si je n'ai pas un ventilateur puissant pour m'aérer un peu. Je ne sais si cela me fera maigrir, en tous cas cela ne présente actuellement que l'inconvénient de transpercer tout ce que je mets sur moi ! Nous avons visité ici force temples et palais de toutes sortes bien japonais et très jolis avec de belles peintures et des plafonds superbes. Nous avons visité aussi des jardins japonais à Katsura et à Kimkakuji tout à fait réussis. Malheureusement je n'ai pas pu faire de photo dans le premier et celles que j'ai faites dans le 2ème ne donnent pas une idée exacte du site. Il faut le voir avec toute l'ambiance, les moines, le thé vert mousseux, les 35° de chaleur, la lumière éclatante, les moustiques etc. !

Lundi dernier nous avons été avec le Père Aurientes faire la promenade des rapides de Katsura. Il y a une heure de chemin de fer pour remonter jusqu'à l'endroit d'où l'on part dans un grand bateau plat pour descendre les rapides. La promenade en bateau dure un peu plus de deux heures. C'est très gentil dans une vallée encaissée déparée malheureusement par le chemin de fer. Les rapides ne sont pas terribles et on les passe sans être le moins du monde secoué à cause de la longueur du bateau. En passant l'on rencontre des Japonais nus comme des vers qui pêchent des truites avec de petits

harpons en regardant dans l'eau, la tête prise dans une boîte en bois dont le fond est en verre ce qui leur permet de voir commodément. D'autres pêchent tranquillement à la ligne, immobiles comme de véritables statues de bronze en plein soleil. Nous avons déjeuné dans une petite auberge avant de reprendre le train d'un bon repas froid que nous avons emporté de l'hôtel.

En rentrant à Kyoto nous avons été voir le temple du Bœuf et Kimkakuji paresseusement traînés par nos couroumayas qui étaient venus nous attendre à la station de banlieue de Kyoto. Dimanche et lundi nous avons été à Nara et au monastère de Koya-San. Nara ne nous a pas emballés du tout surtout après Nikko. Cependant il y a un parc superbe avec une belle avenue bordée de lanternes de pierre et le paysage est animé par une quantité de daims en liberté qui se laissent approcher et caresser et auxquels on donne à manger comme aux pigeons de Venise ! Cela me faisait penser à tous les animaux que nous avons vus près de Dresde avec cette différence qu'il n'y a ici que des daims et qu'ils ne sont pas destinés à être chassés.

*J102 : Les daims de Nara nourris par PP*



En deux heures 1/2 nous avons vu Nara et son musée qui renferme de belles statues anciennes et sur le coup de onze heures nous reprenions le train pour Koyaguchi. 4 heures de chemin de fer avec 2 changements de train, un repas froid pour déjeuner et de bons verres de lamone chori (eau gazeuse à la glace) pour boisson avant de gravir les pentes de la montagne qui nous mène au Koya-San. Il faut de la gare de Koyaguchi faire une petite heure en djin richisha puis deux bonnes heures 1/2 à pied de montée qui me rappelait par la pente et la chaleur notre excursion à la Salette. Cela monte presque autant mais le chemin est moins mauvais et le paysage est boisé. La dernière heure surtout se passe dans une forêt de grands cryptomérias qui est superbe. Le malheur c'est qu'une fois arrivé au monastère on ne jouit d'aucune vue. L'on se trouve dans une espèce de petit haut plateau encaissé mais la montée est très jolie.



*J104 : Bain dans la rizière sur la route de Koya-San*

Arrivé au Koya-San qui est une réunion de temples et de monastères, un bonze vous donne un billet pour un monastère, les moines ayant conservé le privilège exclusif de loger les voyageurs. Un petit garçon à peine grand comme André nous conduit dans un monastère où nous sommes fort

bien reçus par un bonze tout en jaune qui nous conduit dans une belle chambre japonaise. Il est 7 heures du soir, on nous apporte d'abord du thé, puis un dîner composé de soupe, riz et de légumes, cosses de pois, salsifis, et d'autres que je n'ai pu reconnaître, le tout sauf le riz en fort petite quantité. La soupe était exquise, le riz très bon et les légumes pas mauvais mais je ne suis pas encore assez japonais pour bien les goûter. Ce pauvre Pierre ne pouvait rien manger car la chaleur lui pèse un peu sur l'estomac et cette nourriture japonaise ne lui disait rien. Nous ne nous sommes pas levés pour assister à matines ayant tous plus ou moins un peu la flemme et n'étant pas très bien réveillés.

Le lendemain matin nous avons visité Koya-San et son cimetière qui est



*J105 : Irrigation dans la campagne*

ce qu'il y a de plus remarquable à cause de ses grands arbres et de ses tombes, le tout d'un bel effet. Avant de redescendre nous reprenons un repas japonais au riz, nous dévalons la montagne au grand soleil et en 6 heures de chemin de fer, pour faire 60 miles ! Nous étions à Kyoto. Nous avons royalement dîné pendant un arrêt à Nara avec des œufs frais crus battus dans un verre avec de la glace et de la limonade gazeuse. C'est excellent. Aujourd'hui nous avons passé notre journée à nous

reposer un peu et à nous promener dans les boutiques. Nous partons demain soir pour la mer intérieure, l'île de Shikoku et le Kyushu.

Je t'embrasse de tout cœur.

Jean

\* \* \* \* \*

Shikasajima, 6 août 08

Ma chère Maman,

Nous sommes en panne dans une île minuscule, comme Robinson ! Nous étions partis hier soir de Kyoto pour venir visiter la raffinerie et la mine de cuivre de Beshii dans l'île de Shikoku (la grande île de l'Est du Japon). A 4h 1/2 ce matin nous quittons le train à Onomichi pour nous embarquer 2 heures après sur une coquille de noix à vapeur qui devait nous faire traverser la mer intérieure. Nous avons heureusement pu malgré l'heure matinale prendre une tasse de thé avec pain et beurre dans le train, car ici l'on ne décroche pas les wagons-restaurants quand par hasard il y en a, et les garçons sont d'assez bonne composition pour vous servir à tout heure. Notre programme était de nous arrêter en route à l'île de Shikasajima où se traite le minerai de cuivre de la mine, d'aller ensuite coucher à Beshi et de revenir le lendemain à Onomichi d'où nous avons quitté le chemin de fer pour filer de là sur Shimonoseki et Nagasaki en nous arrêtant à l'île sacrée de Miajyma, une des curiosités du Japon.

Arrivés à Shikasajima par la pluie après une traversée un peu agitée à cause du vent, mais sans effet désastreux pour nous heureusement, nous nous sommes rendus aussitôt aux bureaux. Il faut te dire que l'île est toute petite et qu'elle ne contient uniquement que l'usine et les habitations des ouvriers. L'ingénieur pour lequel nous avons une lettre de recommandation n'était pas là, nous avons été reçus par son adjoint, un jeune homme parlant fort mal l'anglais. Un autre Japonais est heureusement venu qui nous a servi d'intermédiaire. Nous lui exposons notre programme mais il nous déclare qu'il est impossible de le remplir en aussi peu de temps. Nous décidons donc d'abandonner la visite de la mine et de nous borner à l'usine dont nous devons repartir par le bateau de 4 heures ! Ce qui nous presse ainsi c'est notre arrivée à Pékin. Il n'y a pas en effet de bateau tous les jours et il faut que nous prenions à Chemoulpo le bateau du 18 autrement cela nous retarderait de

10 jours et nous ne pouvons rogner sur notre mois chinois. La visite de l'usine se passe, banale, sous une bonne pluie qui rafraîchit agréablement l'atmosphère. A midi 1/2 nous déjeunons à la japonaise et nous faisons ensuite la sieste en attendant le bateau. Nous l'attendons encore hélas !



*J172 : Attente du bateau à Shikasajima*

Je ne sais si c'est la pluie qui l'a empêché de partir ou s'il a coulé en route, toujours est-il que nous n'avons pas vu trace du navire qui devait nous rapatrier. Nous l'avons attendu pendant plus d'une heure sous la pluie et tout d'un coup les Japonais qui étaient là et dont plusieurs attendaient comme nous font demi-tour en déclarant qu'il n'y a pas de bateau. Force nous est donc de rester ici en attendant le prochain départ qui n'a pas lieu avant demain matin et à une heure que nous n'avons pu déterminer exactement et qui d'après les renseignements contradictoires que nous avons recueillis varie entre 6 et 8. Il faudra donc que nous fassions le guet car je crains bien qu'on n'essaye de nous garder comme voyageurs pour l'hôtel et comme curiosité pour la population. Comme nous n'y pouvons rien nous avons pris gaiement notre parti de cette mésaventure et sommes tranquillement réinstallés à l'hôtel en laissant venir les événements. Je t'envoie dans cette lettre les derniers papiers des photos que j'ai fait développer. (21 douz. dont j'ai fait tirer 229 papiers que j'ai adressés à toi ou à Lucien). Je

ne continuerai pas car le photographe de Kyoto m'a abîmé pas mal de plaques et je ne tiens pas à renouveler cette expérience malheureuse.

J'ai reçu hier ta lettre du 10 me racontant les mésaventures de ce pauvre Lucien. Il est réellement difficile d'avoir plus de guigne. Je crois qu'il finira par être obligé d'abandonner la moto comme moyen de circulation car c'est un instrument qui a l'air de chercher à le dégoûter par tous les moyens possibles et imaginables. Je le plains vivement d'avoir vu non seulement sa promenade manquée et sa moto abîmée mais d'avoir encore par-dessus le marché fait 19 heures de chemin de fer car les conditions dans lesquelles il les a faites changent tout et je t'assure que même après l'endurance que j'ai maintenant de ce côté j'aurais trouvé le temps plutôt long.

Je crois t'avoir écrit que ta dépêche à Irkoutsk m'était parvenue mais avec une quinzaine de jours de retard, ayant quitté la voie télégraphique en Sibérie. Je ne te télégraphie pas pour Pékin t'ayant déjà écrit plusieurs fois je crois que j'y serai le 25. Il serait d'ailleurs déjà un peu tard maintenant il me semble même qu'il était convenu qu'à partir du 1er août toutes nos lettres devaient être adressées à Pékin. Je suis content de savoir que mon brave Wenky se porte bien ; dis-lui de faire comme le nègre dont il a la couleur, c'est à dire de continuer de façon qu'il soit superbe quand je rentrerai.

Etant dans une île et n'ayant rien de mieux à faire, je viens d'aller prendre un bain de mer sous la pluie au grand effarement des Japonais qui avaient peur que je me noie parce que je n'avais pas pied. C'est la première fois que je me baignais devant une pareille galerie de gens, hommes femmes sortis sous la pluie exprès pour moi, et dans un costume aussi léger. On n'attache heureusement ici aucune importance au costume on voit couramment des hommes avec une simple veste courte et sans pantalon. Cette baignade a été le prétexte de l'entrée en conversation d'un Japonais avec PP et M.D. C'est un jeune homme qui vient de terminer ses études et est ici depuis huit jours au service de l'usine. Nous avons passé la soirée ensemble si bien que la journée s'est au fond bien terminée.

7 août ! Il pleut toujours. Le bateau viendra-t-il ? Ou va-t-il falloir encore attendre ?

Je t'embrasse de tout cœur

Jean

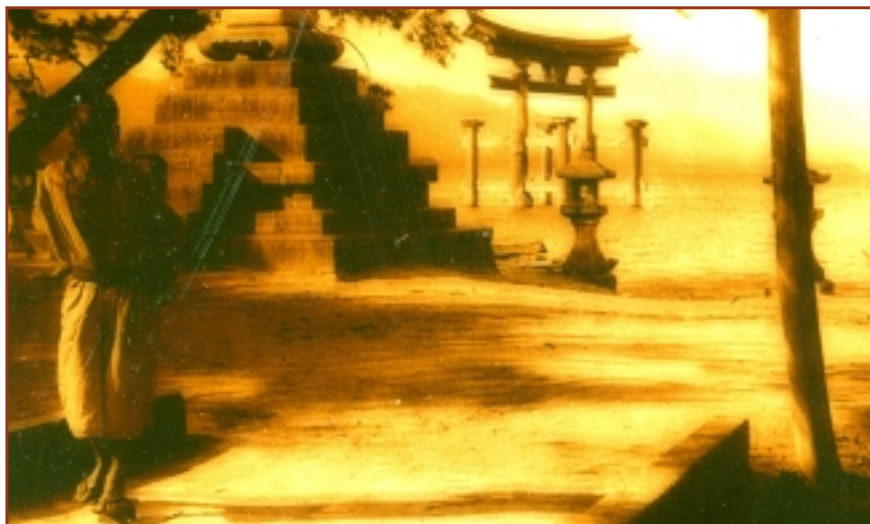
Le bateau est arrivé et nous sommes partis !

\* \* \* \* \*

Nagasaki, 10 août 1908

Ma chère Maman,

Encore 4 jours et nous quitterons le Japon peut-être hélas pour toujours. Je crois que nous en garderons tous trois un excellent souvenir. Je regretterai souvent de n'avoir pas pu en rapporter ce que je voudrais, notamment un petit valet de chambre et un employé de chemin de fer. Ces derniers surtout sont absolument parfaits et ce serait une importation qui serait bénie en France.



*J165 : Miyajima, adieu au Japon*

Nous sommes venus tout droit de Miyajima ici avec deux heures d'arrêt seulement à Shimonoseki, le temps de prendre nos lettres et de traverser la rade pour aller à Moji d'où repart le train pour Nagasaki. Tout le trajet de Miyajima à Shimonoseki sur le bord de la mer intérieure est superbe. C'est une véritable corniche qui doit facilement rivaliser avec la célèbre Riviera du moins autant que mes souvenirs et ceux de Dubois me permettent de juger. De Moji à Nagasaki nous n'avons fait qu'un somme bien que n'ayant ni sleeping ni couchettes mais nous avons un long wagon où nous étions seuls.

Notre arrivée à Nagasaki nous a un peu déçus bien que nous fussions d'avance préparés à ne pas trouver quelque chose qui réponde au Nagasaki de Loti. De plus ce port est beaucoup tombé depuis plusieurs années, et quand

on songe au décor de Madame Butterfly !... L'hôtel où nous nous sommes installés est médiocre, il est à moitié russe c'est tout dire ! Quelle misère que ces grands diables de Slaves auprès des gentils petits Japonais. Nous avons été voir Mgr Cousin pour lequel nous avons une lettre d'introduction, malheureusement les dernières chaleurs l'avaient indisposé et nous avons été reçus par son vicaire général qui ne connaît rien de Nagasaki bien qu'il y soit depuis 40 ans car il ne sort jamais !..

Ensuite nous avons été rendre visite à Mme Yoshioka, la mère d'un jeune Japonais qui nous avait servi d'interprète et de traducteur à Tokio et qui nous avait demandé de passer voir sa famille en allant à Nagasaki. L'après-midi nous sommes promenés dans la ville. Rien que des boutiques infectes, de grands bazars avec des choses vilaines et deux fois plus chères que partout ailleurs. Nous sommes heureusement fixés sur le prix de bien des choses maintenant. Sur une des collines qui dominent la rade un temple avec une grande allée ornée de Toris et derrière un bois avec de beaux camphriers réserve aux voyageurs une belle vue sur le port et un coin ombreux et frais où l'on peut boire quelques bons " lamone chori " en écoutant la musique assourdissante des cigales qui font un bruit d'enfer. Je viens de faire fabriquer pour mon Spido deux beaux costumes l'un blanc, l'autre kaki pour ne pas me noircir quand je le porte. Il est superbe dans sa nouvelle tenue et j'espère que ses produits s'en ressentiront.

Aujourd'hui PP et MD ont été visiter la mine de houille de l'île de Takashima. Je suis resté à Nagasaki pour toucher de l'argent car les banques ne sont ouvertes que de 8h à 4h et d'autre part nous ne pourrions plus toucher avant Pékin. J'ai profité de ma journée pour aller à Mogi, une petite plage voisine de Nagasaki où l'on a une assez belle vue sur la mer. J'y ai naturellement pris un excellent bain dans les rochers et y ai passé quelques heures fort agréables. Nous partons demain dès l'aube (à 6h15) pour la mine de Miike. Jeudi nous visiterons la grande usine modèle de Wakamatsu et le soir nous nous embarquerons pour Fusan d'où le train nous amènera jusqu'à Séoul.

Je t'embrasse de tout cœur.

Jean

A partir de maintenant je t'écris à Blési où je suppose que tu resteras jusqu'à la fin septembre.

\* \* \* \* \*

### CHAPITRE III

## QUELQUES JOURS EN CORÉE

### 13 AOÛT-19 AOÛT 1908

Shimonoseki à Fusan 12 août 1908

Ma chère Maman,

Voici donc que la crainte qui me hantait depuis le jour où j'ai débarqué au Japon est devenue la réalité triste et brutale au moment même où je quitte ce pays. La terrible dépêche qu'un sinistre pressentiment me faisait craindre depuis un mois a fini par m'arriver. La fatalité a voulu qu'elle me manque une première fois à Kyoto. Là, au lieu de



*D6 : Fanny Doublet (1862-1970),  
mère de Jean Corpet, jeune fille*

me la faire directement parvenir à Shimonoseki suivant l'adresse que nous avions laissée, l'hôtel l'a renvoyée à Yokohama, d'où la banque l'a réexpédiée à Shimonoseki où elle est arrivée après notre passage. Ce n'est donc que ce soir, après un tour de quatre jours dans l'île de Kiushiu que j'ai trouvé juste avant de m'embarquer pour la Corée ta dépêche. Il était 9 heures du soir et nous avons eu à peine le temps de sauter dans le bateau. C'est en courant, dans la gare, que j'ai ouvert la dépêche dont je n'osais lire le contenu que j'avais deviné.

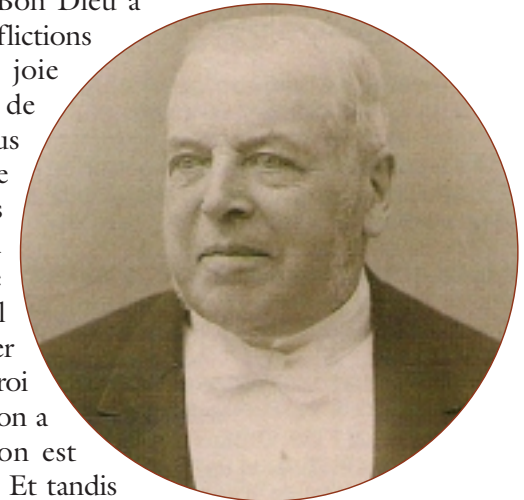
Pauvre maman. Qu'auras-tu pensé de moi pendant ces huit jours. Le cœur déchiré par la

douleur devant le nouveau vide qui vient de se creuser près de toi, tu n'auras pas eu seulement la consolation d'avoir autour de toi tous ceux qui te sont chers et qui t'aiment. Bien plus moi qui plus que tout autre me devrait de te consoler, moi qui aurais dû dans les premiers te prouver en ce jour mon affection, et essayer ainsi d'apaiser un peu ta douleur, je suis

resté muet. Au début de mon voyage, pendant 23 jours j'ai ignoré quelle violente secousse avait ébranlé ce cher Bon Papa, et maintenant j'ai été huit jours sans savoir qu'il avait cessé de vivre et de souffrir. Quand je pense que tu auras reçu pendant près d'un mois après ce douloureux événement des lettres de moi qui au lieu de t'exprimer ma douleur te diront seulement les joies que j'éprouvais, quand je pense à la lettre que Bonne Maman recevra pour sa fête, où je lui souhaite en même temps que pour elle une bonne santé pour Bon Papa, et que j'ai écrit cette lettre presque le jour de sa mort mon cœur est encore davantage brisé de douleur.

Et cependant, dans le malheur où je me trouve plongé, luit une espérance. J'ai appris que l'abbé Quignard avait vu Bon Papa il y a quelque temps et cette pensée est pour moi comme je pense aussi pour toi ma plus grande consolation. Car le Bon Dieu a

permis que même dans les afflictions les plus vives un rayon de joie pénètre dans le cœur de l'homme, et quel bonheur plus grand que l'espoir de l'éternelle félicité pour ceux qui nous sont chers. La pensée de la mort au lieu d'être terrible devient alors très douce, et s'il n'est pas permis de la souhaiter du moins on l'aborde sans effroi comme une chose à laquelle on a bien réfléchi et à laquelle on est depuis longtemps familiarisé. Et tandis que je t'écris, je parcours les lieux de la grande bataille de Tsoushima. Combien de vies



*D9 : Gustave Doublet (1820-1908),  
grand-père de Jean Corpet*

ont été sacrifiées ici ? Combien d'espérances ont été englouties à jamais dans les profondeurs de cette mer aujourd'hui si calme et si belle à la douce clarté de la lune qui brille de tout son éclat dans un ciel sans nuage ? Ainsi après les combats de la vie, vient le calme infini dans l'éternel repos et l'âme pure des justes monte au ciel dans une auréole de gloire.

Je songe à ta douleur, ma chère Maman, je songe à celle d'Yvonne et de Lucien, mais de ce côté peut-être la douleur sera-t-elle salutaire. Ce grand malheur ne détournera-t-il pas un cœur que l'amour a brisé des idées qui le hantent. La vue du malheur des autres, la nécessité de doubler d'affection filiale pour un fils que l'absence de son frère laisse seul près de sa mère, atténueront peut-être la blessure profonde qui ne peut se cicatriser. Ainsi l'un aidant l'autre, la douleur diminuera et moi je ne pourrai que pleurer et prier. C'est tout ce que j'aurai mais c'est encore beaucoup. Quelles douceurs, quelles consolations ne trouve-t-on pas dans la prière, mais il est difficile de bien prier ici en plein pays païen. Ah ! Quand je pense aux belles églises de France, quand je pense à Chartres surtout, je voudrais y être toujours, je voudrais ne jamais quitter cette superbe cathédrale, je voudrais rester pendant des heures à genoux dans cette crypte où j'ai vécu des instants que je n'oublierai jamais.

Loin de tous ceux que l'on aime, plongé dans la douleur et presque seul, c'est une grande force de pouvoir se confier à Celui qui ne vous trompe jamais et se reposer en Celui qui donne toute consolation.

Quelle ironie du sort. Aussitôt après la fatale dépêche, j'ouvris ta lettre ainsi qu'une de Bonne Maman et une de mon oncle, me disant toutes que Bon Papa va mieux, et combien en recevrai-je encore ainsi jusqu'à ce que j'apprenne enfin ses derniers instants. Ce sera chaque fois un nouveau calvaire pour moi et cependant je m'efforcerai de ne rien laisser paraître aux yeux de mes compagnons, car ce sont des choses qui ne les regardent pas. Mais alors que je parcourrai la Corée et la Chine, mon cœur sera près de toi. Puisses-tu te le figurer et que mon affection soit un baume pour ta douleur.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Jean

\* \* \* \* \*

De Fusan à Séoul 13 août 1908.

Ma chère Maman,

Je t'ai écrit cette nuit en bateau, encore sous le coup direct de la terrible nouvelle que je venais de recevoir, et maintenant je veux répondre à ta lettre et te dire ce que nous avons fait depuis que nous avons quitté Nagasaki

d'où je t'ai envoyé ma dernière lettre. Je pensais bien que ma première lettre du Japon te ferait plaisir et c'est pour cela que je me suis laissé aller à te dire un peu de ce que j'avais tu à tous jusqu'alors, bien qu'il m'en ait beaucoup coûté car ce sont des choses que j'aurais peut-être préféré garder à tout jamais pour moi seul. Mais je ne regrette rien si cela a pu te causer un peu de joie et être une consolation pendant les jours si tristes que tu traverses. J'ose seulement espérer que tu n'auras pas tout lu de cette lettre aux autres car c'était pour toi seule. Et tu me pardonneras maintenant de ne plus te parler de tout cela, j'ai si peur de ternir une amitié si pure en y touchant.

Que veux-tu que je te dise de mes compagnons de route. Nous faisons tous trois fort bon ménage, jamais le moindre nuage ne s'est élevé entre nous et si parfois il nous est arrivé une petite mésaventure, nous nous sommes toujours spontanément entendus pour en rire. J'aurais difficilement trouvé de meilleurs compagnons avec qui il soit plus agréable de vivre pendant plusieurs mois mais je ne les considère que comme des camarades pour moi ; d'ailleurs je ne m'en plains nullement, ce qui est, est bien.

Quant à ma santé tu peux de ce côté n'avoir aucune inquiétude. Je me porte à merveille, je ne souffre nullement de la chaleur, je ne fais qu'en suer avec une abondance effrayante, j'ai bien été bien piqué à Kyoto par les moustiques mais j'ai si énergiquement traité mes piqûres par l'acide phosphorique suivant les conseils de Mr Penne que l'action de ces petites bêtes a été aussitôt et profondément arrêtée.

Pour la nourriture nous n'avons eu qu'assez rarement des repas purement japonais, je m'en suis d'ailleurs toujours accommodé. Mais en général nous avons toujours eu une nourriture très bonne. Quant à l'habitude d'enlever ses bottines elle se prend tout naturellement et je ne pourrais imaginer maintenant qu'on entre tout chaussé dans des salles munies des belles nattes japonaises, si claires, si propres et si douces aux pieds.

Ce que tu me dis de ce cher Bon Papa me remplit maintenant de tristesse et cependant je suis heureux de penser que pendant ses dernières semaines il aura vécu quelques jours de bonheur à Ablon au milieu des siens.

Qu'allez vous faire maintenant. Je pense que vous irez tout de même à Blésimare. Cela fera peut-être du bien à cette pauvre Bonne Maman et l'intérêt qu'elle porte à son jardin lui fera peut-être oublier pour un temps

son malheur et apaisera sa douleur.

En quittant Nagasaki nous sommes allés voir les grandes mines de charbon de Miika à Omuta. Là nous avons été admirablement reçus dans l'hôtel que la compagnie a créé et où elle reçoit aimablement et luxueusement ses visiteurs. Malheureusement nous sommes tombés sur deux jours fériés si bien que personne ne travaillait à la mine. Nous sommes descendus et avons fait un tour dans le fond, dans des galeries extrêmement spacieuses. Puis après un tour dans les différents ateliers nous sommes rentrés sous un orage violent (en djin richisa) à l'hôtel où nous avons passé une agréable soirée avec l'ingénieur qui nous avait pilotés, un capitaine de bateau directeur des travaux du nouveau port qu'on construit et le manager de l'hôtel. Après dîner j'ai fait une partie de billard avec le capitaine, perdant la première mais prenant ma revanche à la seconde tandis que PP et M.D essayaient de jouer aux cartes avec les deux autres. Le lendemain matin nous fûmes avec le capitaine visiter les travaux du nouveau port qui sont énormes et ont l'air très bien (12 500 000 fs) pour une Cie privée appartenant à une seule famille. Muni d'un repas froid offert par la Cie nous reprîmes le train à midi pour retourner à Shimonoseki. M.D s'arrêta en cours de route pour voir l'ingénieur des mines du département tandis que j'allais avec PP visiter l'usine impériale de Wakamatsu près de Moji. C'est une grande aciérie fort bien installée avec un matériel dernier cri. Cela a l'air de bien marcher à moins que ce ne soit du bluff.

Nous nous sommes retrouvés tous trois dans le train pour Moji. Un quart d'heure de bateau à vapeur nous mettait à Shimonoseki, où nous eûmes juste 5 minutes pour aller prendre nos lettres à l'hôtel heureusement près de la gare, et du quai faire enregistrer nos bagages pour Séoul et nous réembarquer pour aller prendre en rade le bateau pour Fusan. J'ai comme tu peux te l'imaginer passé une bien triste nuit. J'ai lu ta longue lettre, celle de Bonne Maman et une de mon oncle Solacroup et j'ai passé une grande partie de cette belle nuit seul sur le pont à vous écrire au clair de la lune. Il me semblait qu'ainsi je me rapprochais un peu de vous. Aussitôt débarqué vers 9 heures j'ai couru au télégraphe pour vous envoyer une dépêche que vous deviez attendre depuis huit jours. J'espère seulement que la dépêche de Pierre "Pékin 22" vous aura fait supposer que nous étions alors en mer et que ta dépêche n'avait pu me joindre. Je n'ai pu met-

tre que quelques mots mais je pense que vous aurez complété ma pensée.

C'est le cœur gros que je suis passé au milieu de ces grands Coréens tous habillés de blanc avec une espèce de longue blouse et de grands pantalons bouffants serrés à la cheville et coiffés d'une espèce de petit chapeau haut de forme à bords plats en toile métallique comme des cages à mouche, ou nu-tête avec leurs longs cheveux. Ils paraissent géants auprès des petits Japonais. Le train qui nous emmène à Séoul en 10 heures à toute allure (450 kil) semble aussi un monstre par rapport aux petits chemins de fer japonais. Il est en matériel américain presque aussi gros que le Transsibérien et avec une machine que la petite taille des Japonais qui la conduisent fait sembler encore plus énorme. La présentation de nos cartes de circulation a fait l'étonnement des employés de la gare de Fusan qui ont été les montrer au chef de gare pour qu'il prévienne de notre arrivée et que les petits employés du train nous soignent bien ; aussi tu peux t'imaginer avec quelle attention ils viennent brosser de temps en temps les coussins, balayer le sol, ouvrir et fermer les fenêtres et les volets suivant le vent, la pluie et le soleil, et nous prévenir à chaque station du nombre de minutes d'arrêt. Le pays que nous traversons diffère complètement du Japon. Il rappelle la Mandchourie avec ses grandes montagnes arides, ses vallées avec ses fleuves larges et peu profonds et par instants ses grandes plaines. Mais ici l'on retrouve les champs de riz du Japon que viennent animer de grands et beaux hérons.

Je te quitte, ma chère Maman, en t'embrassant bien tendrement ainsi que Bonne Maman et toute la famille.

Jean

\* \* \* \* \*

Séoul à Antjiou (Corée) 15 août 1908

Ma chère Maman,

Tu vas probablement être une quinzaine de jours sans recevoir de lettres de moi car nous partons de Séoul aujourd'hui pour aller dans l'intérieur au nord de la Corée visiter des mines d'or et voir aussi peut-être des prospecteurs. Nous reviendrons probablement en redescendant le Yalou sur une assez grande longueur jusqu'auprès de son embouchure à Wiju où nous reprendrons le train pour revenir sur Séoul et Chemulpo d'où nous

nous embarquerons pour Pékin via Dalny ou via Che-foo suivant l'époque où nous rentrerons et les bateaux que nous trouverons. Nous comptons être le 1er septembre environ à Pékin.



*K7 : Arrivée à Séoul*

Nous n'avions nullement songé à faire ce tour et nous pensions simplement nous arrêter deux ou trois jours à Séoul mais les renseignements que nous avons eus dans cette ville nous ont fait modifier notre plan. Le propriétaire d'Astor House (l'hôtel de Séoul où nous étions descendus) qui est un français, ancien soldat d'infanterie coloniale, nous avait parlé jeudi soir (jour de notre arrivée) de mines importantes d'or exploitées par des Américains.

Hier matin, notre premier soin fut donc, en allant voir le ministre Mr Belin, à la légation de France auprès duquel nous étions introduits par une lettre d'un oncle de M.D. qui lui avait succédé en Bolivie il y a quelques années, de lui demander des renseignements plus précis sur ce qu'il y avait à voir à Séoul et sur l'intérêt que pourrait présenter pour nous une visite aux mines de Corée. Comme toujours nous avons été fort aimablement reçus, et comme un ingénieur français devait partir le lendemain matin pour étu-

dier des affleurements d'or à Tchang Sieng sur les bords du Yalou pour le compte d'une société française, Mr Belin nous proposa de nous mettre en rapport avec lui. Nous prîmes donc rendez-vous pour 4 heures du soir. Entre temps Mr Belin nous avait déclaré qu'il n'y avait rien à voir à Séoul puisqu'on ne visite plus les palais occupés maintenant par l'empereur et le prince impérial.



*K27 : Coréens à l'entrée de Séoul*

La seule chose intéressante est de se promener dans les rues pour voir les Coréens avec leurs costumes de gaze blanche isolés de leur peau par une espèce de cote de mailles en osier très mince qui empêche ainsi la sueur de venir coller les vêtements au corps, leur petit chapeau haut de forme sur le sommet de la tête ou l'énorme chapeau de paille cloche, les Coréennes avec un espèce de manteau de soie verte qui leur tombe de la tête jusqu'aux pieds, les deux manches sans bras flottant au vent à la hauteur de la figure, les sortes de chaises à porteur portées par deux hommes, les caravanes de petits poneys minuscules et de taureaux chargés de bois ou de sacs, les maisons, véritables huttes basses couvertes de chaume, toute la rue enfin où se déroule la vie de ces gens qui nous semblent des sauvages et au milieu desquels une silhouette japonaise nous rappelle maintenant surtout les pays

civilisés. Je dirais presque l'Europe comme il y a deux mois en Russie, un Anglais ou un Français nous faisait souvenir qu'en dehors des sauvages slaves il y avait encore en Occident d'où nous venions des gens comme nous.



*K19 : Un officier japonais au milieu des "sauvages"*

On a l'impression un peu d'être en plein Maroc, on croirait être au milieu des Maures et pourtant nous en sommes bien loin. Il n'a jamais été possible de trouver l'origine de ce costume bizarre, comme de bien des choses ici qui n'ont aucun rapport, aucun lien commun avec les pays qui sont tout autour. Il y a aussi à Séoul un quartier japonais où se trouvent toutes les boutiques et les marchands mais il ne présentait pour nous aucun intérêt. Nous nous sommes donc promenés dans Séoul avant de déjeuner, à pied et en tramway car il y a un tramway électrique mais qui va bien lentement à cause des arrêts aux croisements car il n'y a qu'une voie. A 4 heures nous allons à la Légation chercher Mr Belin dans la superbe maison qui servit de résidence et qui vient d'être vendue, le Consulat Général étant redescendu au rang de consulat la France n'ayant presque plus d'intérêts ici. De là nous sommes allés trouver Mr Chaplin l'ingénieur. C'est un ancien X ancien capitaine d'artillerie qui a quitté l'armée au moment de l'Affaire

et qui vient d'être décoré depuis que Piq. est ministre. C'est un cerveau brûlé. Il fait maintenant de la prospection sans y connaître grand chose. Peu importe pour nous d'ailleurs. Il nous a donné des renseignements très intéressants sur la mine américaine, le pays et les moyens de communication. Il nous a établi un petit programme.



*K5 : Coréennes dans la rue à Séoul*

Jugeant que c'était pour nous une occasion unique de faire quelque chose qui sorte des sentiers battus plus ou moins par ceux qui nous ont précédés dans l'Extrême-Orient et attirés par l'idée de passer quelques jours dans la brousse, nous avons décidé de faire le détour. Nous avons donc abandonné le bateau du 18 et nous arriverons un peu plus tard à Pékin. Comme nous allons nous trouver à plusieurs journées de marche du chemin de fer, je doute fort qu'il me soit possible de te faire parvenir de nos nouvelles ; tu auras donc comme je te le disais en commençant une période de huit ou quinze jours sans lettres, mais comme tu auras reçu des nouvelles par dépêche avant même que ces lignes ne te soient parvenues tu n'auras pas à t'inquiéter. Je regrette seulement beaucoup de ne pouvoir, précisément maintenant où je le désirerais le plus, t'écrire régulièrement puisque c'est le seul moyen que j'aie actuellement de te témoigner mon affection et de venir ainsi alléger un peu ta peine.

Je t'embrasse de tout cœur.

\* \* \* \* \*

Jean

Antjiou 16 août 1908

Ma chère Maman,

Nous sommes arrivés ici hier soir après 1h de marche depuis la gare n'ayant pu nous entendre pour le prix avec l'auberge qui se trouvait là-bas. Nous avons donc fait une heure de promenade à pied avec 2 coolies nous portant nos bagages à travers la campagne. Antjiou est un véritable village de sauvages avec de vraies huttes ou paillotes. Nous y avons trouvé une auberge japonaise convenable mais à des prix exorbitants, 10 yens pour nous tous pour le dîner, la nuit et le déjeuner. Les poneys pour aller à la mine américaine à Pukchin nous sont offerts pour 20 yens les 4 pour les 2 jours, c'est énorme. Malgré nos efforts ils ne veulent pas diminuer. J'ai été ce matin avec MD. pour voir un Américain à 3 miles d'ici et lui demander de nous procurer des montures. Nous avons fait près d'une heure de marche jusqu'à une grande rivière avec de grandes berges de sable, de l'autre côté de laquelle se trouvait l'habitation américaine. Nous avons été obligés de nous promener assez longtemps sur le sable où l'on enfonçait avant de trouver un bateau pour nous passer. Nous avons été portés à dos d'homme pour ne pas nous mouiller les pieds. Une fois partis, le batelier dit au guide que l'Américain est parti pour Shanghai. Nous revenons aussitôt. Nous nous décidons à prendre nos poneys pour 20 yens. Nous partons maintenant.

Je t'embrasse de tout cœur.

Jean

\* \* \* \* \*

Séoul 17 août 1908

Ma chère Maman,

Tu ne seras pas, comme je l'avais craint, longtemps sans recevoir de lettre de moi et le seul retard qu'il pourra y avoir proviendra seulement de notre voyage d'ici à Pékin et du temps que nous aurons ainsi passé en mer. Nous étions partis avant-hier avec la perspective d'un tour de huit ou quinze jours en dehors des sentiers couramment fréquentés et nous avons changé d'avis en route. Cela nous a néanmoins permis de faire un joli trajet en chemin de fer à 4 ou 500 kil au nord de Séoul. Nous avons vu à Antjiou un vrai village ou plutôt une ville bien coréenne avec des huttes, des portes et des remparts qui nous ont donné un avant-goût de la Chine telle que je me la figure d'après les images que j'aimais tant à regarder autrefois, le

soir, dans le tour du monde, sans penser qu'un jour il me serait donné de voir toutes ces choses, mais qu'il me faudrait alors pleurer la disparition d'un grand-père aimé, que tu pleures aujourd'hui comme j'aurais dû alors pleurer mon père dont la perte cruelle avait affligé mon enfance, mais que ta sollicitude et ton amour avait réussi à compenser, te sacrifiant alors pour ceux qui voudraient aujourd'hui être tout à toi pour te consoler et que la destinée a séparés par des milliers de lieues.



*K39 : Scène de rue à Antjiou*

De la gare d'Antjiou à la ville il faut une heure de marche que nous avons faite dans d'excellentes conditions à la tombée du jour, 2 coolies portant nos bagages, et nous parcourions le sentier et la route bordés de champs de maïs, de millet, de sorgho et de pois, par un coucher de soleil superbe avec l'insouciance de la jeunesse et l'enthousiasme que l'on a à notre âge pour ce qui semble un peu sortir de l'ordinaire. L'arrivée à Antjiou à la nuit tombante au milieu de ces demi-sauvages accroupis sur le pas de leur hutte ou se promenant dans la rue, les soldats japonais le fusil sur l'épaule vous rappelant que l'inimitié coréo-japonaise existe toujours, ne manquait pas d'une certaine couleur locale. Après un premier arrêt dans une auberge japonaise nous

nous décidions pour un autre hôtel, japonais également, mais semblant plus confortable. Il fallut près d'une heure de parlementations entre l'hôtelier, l'interprète et nous pour réussir à faire accepter le prix de 6 yens pour nous tous pour le dîner, le coucher et le déjeuner du lendemain ce qui était déjà très cher pour l'endroit bien que le patron eût déclaré qu'il tenait un hôtel de 1ère classe !! Dîner japonais bien entendu, soupe au bouillon de poisson avec un œuf poché excellente, crevettes, poisson et riz que je mangeai de fort bon appétit après avoir pris au préalable force tasses de thé japonais et, en mangeant, quelques verres de bière.



*K35 : Le bac à Antjiou*

N'ayant pu nous entendre le soir même pour le prix des poneys qui devaient en 2 jours nous mener à la mine américaine à Pukchin (20 yens pour les 4 poneys pour y aller, 36 y. aller et retour) nous avons décidé d'aller voir le lendemain matin à 3 miles d'Antjiou un Américain qui résidait là lui demander conseil. Donc le lendemain matin vers 7 heures je partais avec MD, PP restant à l'hôtel pour ménager ses forces. Nous avons fait environ une heure de marche jusqu'à une grande rivière de l'autre côté de laquelle se trouvait le village et l'Américain. Après avoir essayé vainement d'appel-

er une embarcation pour nous passer nous aperçûmes en aval une barque qui traversait. Nous filons aussitôt vers elle peinant péniblement en plein soleil dans le sable qui s'enfonçait sous nos pieds. Arrivés à la barque nous assistons au débarquement de ses passagers et à notre tour nous nous embarquons, nous faisant porter à dos de Coréens jusqu'au bateau pour ne pas nous mouiller les pieds. A peine avons-nous quitté le bord que causant avec le batelier notre guide nous annonça que l'Américain était à Shanghai. Il était donc inutile d'aller plus loin. Nous faisons faire demi-tour à l'embarcation et retournons à Antjiou où nous décidons d'accepter le prix du loueur de poneys, quitte à ne pas le payer s'il nous a par trop écorchés. En attendant que les poneys soient sellés voyant que PP sans être malade n'était pas tout à fait bien et craignant de nous embarquer pour plusieurs jours avec la perspective de ne pas pouvoir le nourrir puisqu'il ne peut prendre de riz, nous décidons d'abandonner notre projet malgré lui et de rentrer à Séoul ce qui nous permettra de prendre le bateau du 18 et d'être le 21 comme nous l'avons prévu à Pékin.

Donc retour à la gare d'Antjiou, PP sur un poney, MD et moi préférant



*K42 : Retour à la gare d'Antjiou, au loin MD et PP sur son poney*

marcher un peu à pied. Hier soir nous débarquions à Séoul et nous rentrions à Astor House au grand étonnement du propriétaire. J'ai profité de cette matinée pour courir à l'église à la première heure et assister à la messe que je n'avais pu entendre ni hier ni avant-hier pour prier un peu pour notre cher Bon Papa. J'ai aussi écrit un petit mot à Manot, d'après ta lettre je pense que cela lui aura fait plaisir, tu aurais seulement dû me donner son adresse. J'ai mis Secrétaire de l'Union familiale 195 R. de Charonne. J'ai mis le numéro au hasard. Nous avons été MD et moi faire un tour dans Séoul ce matin pendant que PP se reposait. Il s'est purgé pour être tout à fait bien pour partir pour Pékin où il pourra s'il le faut prendre un peu plus de repos. Surtout n'en parle pas à sa famille, c'est absolument entre nous que je te le dis, car il m'a demandé de n'en pas parler mais je crois pouvoir te le dire. Ce n'est d'ailleurs pas grave, simplement un peu de fatigue mais l'idée qu'il ne se porte pas comme un charme pourrait inquiéter sans raison sa famille. Ce soir nous allons avec MD faire une promenade aux environs quand il fera un peu moins chaud. Quant à moi me trouvant tout à fait à mon aise par ce beau temps je vais faire un peu de photo dans la rue en attendant 3h 1/2.

Je t'embrasse de tout cœur ainsi que toute la famille.

Jean

\* \* \* \* \*

Chemulpo à Dalny 18 août 1908

Ma chère Maman,

Je profite des heures de bateau où la mer est calme pour t'écrire. Peut-être cette lettre mise à Dalny demain t'arrivera rapidement mais depuis que nous avons quitté le Japon je ne sais au juste par quelle voie se fait le service postal, je ne puis donc savoir le temps que mettent mes lettres, ni même être sûr qu'il n'y aura pas d'interversions que tu pourrais d'ailleurs facilement rétablir. Nous avons été faire hier après-midi avec MD une bonne promenade à pied aux environs de Séoul pendant que PP restait à l'hôtel pour se reposer s'étant purgé. Les environs immédiats de Séoul sont très accidentés et le but de notre promenade était de monter sur une des montagnes pour jouir de la vue. Le temps était superbe, très clair et très chaud. Nous avons pris un coolie avec nous pour nous conduire et porter mon

appareil. Nous sommes donc partis vers 3h 1/2 et avons d'abord escaladé la Montagne de l'Arbre, une montagne aride au sommet de laquelle se trouve un malheureux arbre mort qui lui donne son nom.



*K28 : Coréennes près de Séoul*

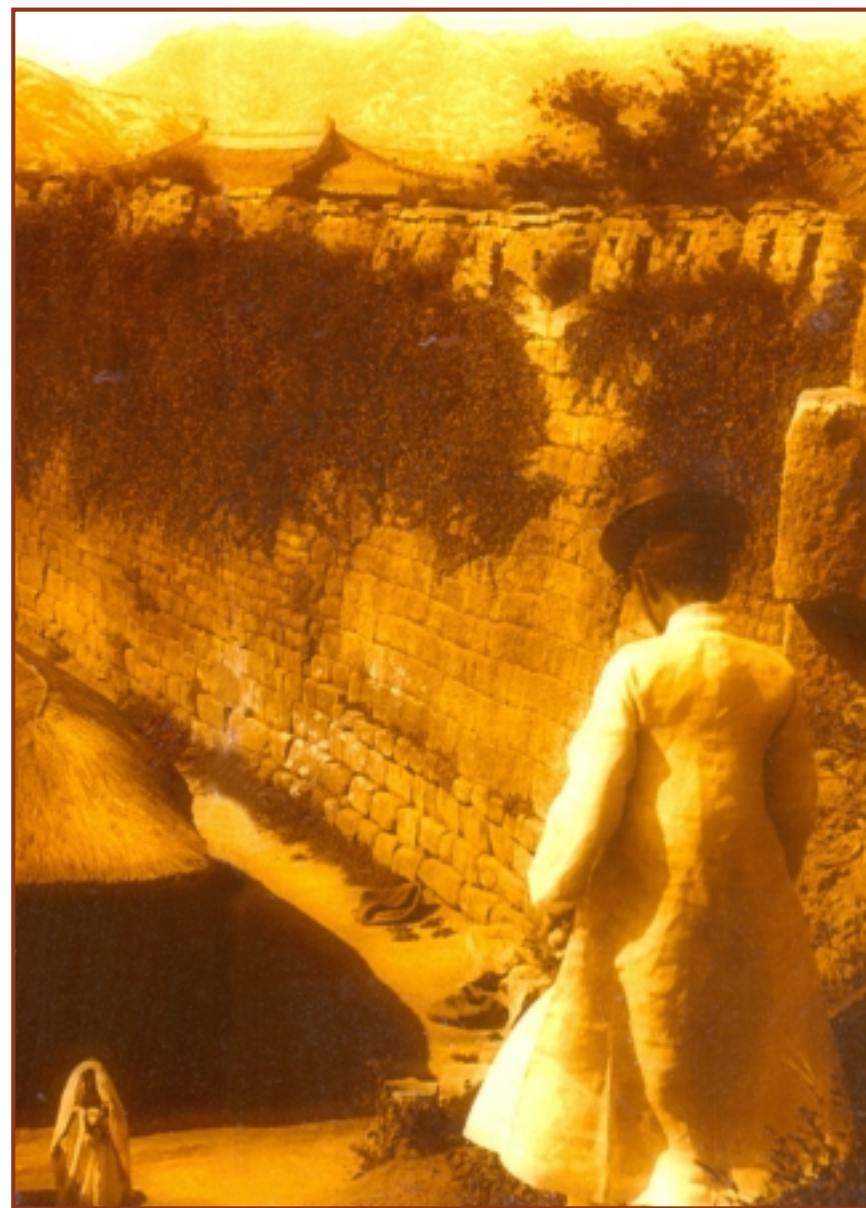
De là nous avons déjà une belle vue mais ayant aperçu sur une montagne en face une belle muraille qui se détachant sur le ciel serpentait au hasard des irrégularités de la crête de la chaîne de montagnes nous décidions d'aller au plus vite la regarder de plus près. Nous dégringolons la montagne de l'arbre en courant comme des perdus sur le sable qui en couvre complètement une des arêtes au grand étonnement de notre coolie qui continue de son pas calme.

Puis nous nous remettons à escalader la montagne qui doit nous conduire à la muraille. C'est toujours le même sol aride tout en granit presque partout réduit à l'état de gros sable dont les grains pénètrent avec une persévérance qui me désespère dans mes souliers m'obligeant à m'arrêter de temps à autre pour les vider. Cela monte dur surtout par ce soleil et sur ce sable, mais arrivés sur la crête nous sommes récompensés par le panorama superbe qui se déroule sous nos yeux. Du côté du couchant à perte de vue

peut-être à plus de 100 kil rien que des chaînes de montagnes dont les mille plans se détachent les uns des autres par l'infinie variété des tons qui les colorent. Plus près à quelques kilomètres un grand fleuve décrit une boucle immense et disparaît caché par la montagne. De l'autre côté à quelques centaines de mètres la muraille, but de nos efforts, dessine sa silhouette dentelée et laisse voir maintenant ses créneaux, et elle se continue à perte de vue plongeant d'abord dans une petite vallée qu'elle traverse sur un pont qu'elle fortifie pour remonter ensuite en serpentant sur la montagne comme l'épine dorsale de quelque gigantesque animal. Puis derrière cette première grande muraille on en distingue deux ou trois autres, enceintes de palais, enceinte de Séoul, qui s'étend au loin.

Nous restons quelques instants pour souffler un peu en contemplant ce superbe spectacle et nous repartons pour gagner enfin et toucher la muraille, et tout en nous en rapprochant nous pensons aux hordes de barbares qui il y a des siècles et des siècles venaient lui donner l'assaut tandis que les défenseurs de la capitale les perçaient de leurs flèches à travers les meurtrières. Le soleil commence à baisser et il faut songer à rentrer. Pour regagner Séoul il faut franchir la muraille et elle est haute ! Enfin après l'avoir suivie quelque temps nous trouvons un endroit qui n'a guère plus de 3 à 4 m et où les gros blocs un peu disjoints nous permettent de nous agripper du bout des doigts et du bout des pieds. Je pousse un peu MD qui une fois en haut me tire à son tour. Quant au coolie il refuse notre aide et grimpe seul comme un chat toujours tranquille et mon appareil sur le dos. Déjà tout Séoul est dans l'ombre et nous nous dépêchons de rentrer. Quand nous arrivons à l'hôtel, mourant de soif, nous apercevons Pierre qui nous fait des signes désespérés pour que nous nous dépêchions : le bateau qui devait partir le 18 de Chemulpo à 1h de l'après-midi lève l'ancre à 5h du matin. Il faut nous dépêcher de boucler nos bagages, de dîner et de partir car il n'y a pas de train après 10h du soir.

Nous arrivons à Chemoulpo à minuit au clair de lune. Il faut à cette heure tardive aller réquisitionner des coolies avec une charrette pour porter tous nos bagages au bateau, c'est à dire d'abord au port d'où un sampan nous conduit jusqu'au " Santo Maru " qui est mouillé à 2 milles en mer ! Nous nous retrouvons avec des Anglais que nous avons vus à Kyoto et dont l'un est je crois général. Ils ont dû aller dîner chez le résident ou quelque



*K26 : Les murailles de Séoul*

gros lama japonais de Séoul car ils sont en grande tenue, smoking, robe décolletée... un vrai costume de voyage. La petite promenade en sampan était fort agréable par le clair de lune malheureusement la mer elle-même est sale et parfume l'air de l'odeur coréenne qui caractérise Séoul, comme les relents japonais dans les villes nippones, ou le parfum lapon au nord de la Norvège.

Nous avons eu quelques inquiétudes pour nos malles dans tous ces transbordements mais elles ont fini par arriver saines et sauvées à bord. Là tout dort. Seul un stewart est levé. Il nous donne une cabine à quatre. PP se couche. MD et moi nous allons nous installer sur le pont supérieur et nous passons une bonne nuit étendus sur des chaises longues de paille jusqu'au lever du jour où les marins qui viennent laver le pont nous font déguerpir. Nous marchons à toute petite allure, 10 nœuds à peine d'ailleurs nous n'avons encore jamais dépassé cette vitesse même de Vladivostok à Tsuruga. La mer est d'un calme parfait, pas la moindre ride. Cela me rappelle notre retour du Spitzberg à Hammerfest. Il y a peut-être 28 ou 30° mais nous y sommes habitués et il suffit qu'il y ait un peu d'air pour que nous trouvions qu'il fasse bon et presque frais. Il est vrai que nous sommes très peu couverts, un costume de kaki ou de toile blanche sans même de chemise et pas de chapeau, le pont étant abrité par une grande toile qui nous procure ainsi de l'ombre et de la fraîcheur.

Nous venons de compter en gros que nos permis sur les chemins de fer japonais et coréens nous ont fait faire une économie de 150 yens environ (près de 400 frs). Cela en valait la peine. Cela nous a donné de plus beaucoup de facilités pour nos bagages que nous pouvions envoyer nous rejoindre n'importe où sans être obligés de faire des combinaisons laborieuses de billets. J'espère que nous aurons les mêmes facilités en Chine. Je t'adresse encore cette lettre à Paris. En arrivant à Pékin je t'enverrai une dépêche et je compte savoir ainsi où vous êtes exactement, bien que je pense que vous soyez tous à Blésimare pour le mois de septembre.

Je t'embrasse de tout cœur.

Jean

\* \* \* \* \*

## CHAPITRE IV

### EN CHINE

22 août-25 septembre 1908

Dalny à Takou (Chine) 19 août 1908

Ma chère Maman,

Nous sommes arrivés ce matin à Dalny à 8 heures, c'est à dire avec près de deux heures d'avance, mais comme je le craignais il ne nous a pas été possible d'aller jusqu'à Port Arthur, le train arrivant ce soir à 4h 30 et nous devons partir à 3 h. Le capitaine n'a rien voulu entendre pour retarder son départ. Nous avons profité de notre arrêt ici pour aller voir le directeur du chemin de fer sud-mandchourien et lui demander des cartes de circulation sur son réseau. Notre visite a bien rendu quoique nous n'ayons pas vu le directeur et nous recevrons nos permis à Pékin. Je n'aurai probablement pas à me servir du mien, mais comme la lettre d'introduction que nous avions des chemins de fer japonais nous mentionnait tous trois également, nous n'avons pas jugé à propos de faire de restriction. Dalny est une grande ville neuve et russe avec de grandes voies larges et droites, des villas, autrefois demeures d'officiers russes, et aujourd'hui l'on ne voit plus ici que des Chinois et des Japonais. On patauge dans une boue dégoûtante, aussi au bout de trois heures nous rentrons au bateau.

T'ang-Kou à Pékin 21 août

Enfin nous voici pour de bon en Chine mais cela n'a pas été sans peine. Nous avons donc quitté Dalny sans avoir pu aller à Port-Arthur, avant-hier soir vers 4 heures. Trois heures après nous passions devant la célèbre ville à 6 milles en mer à peu près. A cette distance le temps étant couvert et un peu brumeux et de plus le jour commençant à baisser fortement nous ne pouvions qu'apercevoir à la jumelle les maisons de Port-Arthur. On voit distinctement l'entrée étroite de la passe et les forts qui la défendent. Avant d'y arriver, le capitaine nous indique différents points où sont coulés des navires russes ou japonais, et un officier japonais nous montre sur la côte un endroit où eut lieu un violent combat, mais c'est bien loin. La mer est toujours

assez calme mais le bateau presque vide, ayant débarqué à peu près toute sa cargaison à Dalny, continue à rouler sans pour cela nous inquiéter.

Hier matin quand nous nous sommes levés vers 7 heures il pleuvait à torrents et la mer commençait à s'agiter. Enfin vers dix heures nous apercevons au loin les silhouettes de quelques steamers à l'ancre et toute une flottille de jonques également amarrées. C'est Takou ou du moins c'est l'endroit où tous les bateaux de Takou sont obligés de mouiller. On se croirait absolument en pleine mer, pas la moindre côte en vue. Et cependant le " Santo Maru " stoppe et jette l'ancre, il n'y a pas de doute. Nous sommes à 9 milles du rivage et il faut pour débarquer attendre le petit bateau à vapeur qui seul peut, à cause de sa forme, passer la barre. Tous les bagages sont prêts sur le pont mais le steam-launch ne se décide pas à venir, il paraît que la mer est trop agitée pour permettre l'accostage et qu'il n'y a pas assez de fond pour passer la barre. Le fait est que notre bateau commence à bien rouler et tanguer. Je vais me réfugier sur la passerelle où l'on est un peu moins secoué, et là après quelques instants d'hésitation je m'endors assis par terre, et quand je me réveille une demi-heure après je vais très bien !

Voici une barque à voile avec le pavillon chinois, c'est la douane. On n'examine que les caisses donc nous ne serons pas dérangés. Midi et demi nous allons déjeuner. Serons-nous encore là ce soir pour le dîner. Personne ne peut nous donner de renseignement précis. Ce qui est sûr c'est que nous ne pourrons aller coucher à Pékin, le dernier train partant de T'ang-Kou à 2h et il faut 2h 1/2 pour y aller. Vers une heure enfin arrive le steam-launch. Tout le monde croit que l'on va pouvoir partir et l'on se console à l'idée d'aller coucher à Tien-Tsin car il n'y a paraît-il rien du tout à T'ang-Kou. Erreur ! Le petit bateau s'approche et passe sans s'arrêter, il reviendra probablement vers 3 heures si la mer se calme. Et il va porter cette même nouvelle à un autre bateau ancré comme nous, qui arrive directement du Japon et attend depuis ce matin de pouvoir débarquer ses passagers et la poste. 3h ; 3h 1/2 rien !

À 4 heures et cette fois-ci pour de bon arrive le steam-launch. Le Santa Maru a l'air d'un transatlantique auprès de lui qui saute comme un bouchon et nous, nous ne bougeons plus. Le transbordement des bagages surtout des gros n'est pas commode tellement le petit bateau remue. Cependant tout se passe sans accroc et nous filons chercher les passagers de l'autre steamer.

Quelle nuée de paquets ! Tout le pont en est couvert, et pendant qu'on débarque tout cela nous dansons de plus belle. Il y a trois pauvres petites Japonaises qui viennent de monter dans le steam-launch et qui sont malades à vous fendre l'âme, et j'ai la cruauté de faire leur photo toutes trois accroupies par terre ou sur le banc, repliées sur elles-mêmes, la figure cachée dans les



*C3 : Transbordement à T'ang Kou*

mains pour ne pas donner aux autres le spectacle navrant de leurs pauvres petites figures convulsées de douleur ! Délicatesse bien japonaise.

Tout est à bord, cette fois, nous allons filer vers T'ang-Kou. Il faut faire demi-tour. Les lames prennent notre coquille de noix par le travers nous roulons d'une façon effrayante et je m'attends avec inquiétude à voir à chaque instant tous les paquets filer à l'eau. Non, nous nous redressons sans même avoir semé un chapeau ! Maintenant en route pour T'ang Kou. Nous croyions que cela allait marcher tout seul maintenant, mais nous comptons sans la barre, un grand banc de boue sur lequel il faut passer par un chemin compliqué et avec cette pluie diluvienne qui se remet à tomber on ne voit rien. La mer est jaune rouge, c'est réellement de la boue et non de l'eau. Nous avançons à peine bien que nous marchions full speed. Un

Chinois armé d'une perche sonde sans s'arrêter et crie les fonds au capitaine, un gros Chinois sans même une casquette ! Nous avançons de moins en moins. Le capitaine n'a pas l'air de s'inquiéter de tout mais cela ne nous porte pas en avant d'une semelle.

On arrête complètement, puis marche arrière, half et full. Il n'y a presque plus d'eau nous touchons plusieurs fois et de grosses flaques de boue remontent à la surface. Le capitaine fait enlever tous les bagages de l'arrière pour les porter à l'avant et dégager l'hélice. Va-t-il falloir jeter nos malles à l'eau pour délester le bateau ? Enfin après de nombreux arrêts, des allées et venues et en arrière, nous finissons par trouver du fond et nous quittons la barre. Voici l'embouchure du Pei ho et les forts de Takou. Nous remontons la rivière sur les bords de laquelle s'étale une ville faite de huttes en boue, c'est Takou la ville qui a été bombardée et prise deux ou trois fois par les troupes alliées. Nous passons devant d'anciens bassins aux murailles



*C8 : Le train pour Pékin*

de boue naturellement où pousse maintenant une luxuriante végétation de roseaux et c'est tout ce qui reste de l'ancienne marine chinoise.

Il faut remonter le Pei-Ho jusqu'à T'ang-Kou où se trouve la station du

chemin de fer de Tientsin et Pékin. Mais comment allons-nous dîner et passer la nuit ? Peu importe pour nous mais il y a 4 femmes, les deux anglaises qui étaient sur le bateau avec nous et deux autres. Un des passagers demande au capitaine de nous conduire à Tien-Tsin mais celui-ci ne veut pas. Nous débarquons donc à T'ang-Kou. Le bateau est littéralement envahi par une nuée de Chinois qui crient, courent, gesticulent et enlèvent tous les paquets qu'ils vont débarquer. Nous réunissons nos 9 colis que 3 coolies chargent sur une charrette et en route, dans la nuit noire et pataugeant dans la boue, pour la gare où nous espérons trouver quelque chose à manger et un coin pour dormir.

C'est beaucoup mieux que nous ne le pensions. Il y a des chambres et un buffet. Nous nous installons mais il nous faut déguerpir pour céder notre place aux dames. Nous coucherons dans la salle à manger et ce sera 2 dollars au lieu de 3. Nous nous retrouvons tous les passagers du " Santa Maru " dans cette station hôtel. Nous dînons par petites tables chacun de son côté. Un Américain qui doit être commis-voyageur en victuailles sort d'une valise du beurre d'Isigny conservé, des espèces de galettes de pain complet et un jus de raisin très quelconque qu'il nous fait généreusement goûter. Nous avons eu un dîner européen très convenable, je crois d'ailleurs que les cuisiniers chinois ont une certaine réputation. Ce matin à 5h 45 nous avons pris le train pour Pékin après une nuit assez médiocre sur des tables en compagnie de moustiques. De temps en temps il passe dans le train un grand diable de soldat chinois armé d'un fusil ou d'un bâton ! Je ne sais quelle est son utilité. Nous allons arriver à Pékin à midi pour déjeuner.

Je t'embrasse de tout cœur.

Jean

\* \* \* \* \*

Pékin 23 août 1908.

Ma chère Maman,

Nous voici arrivés à Pékin depuis avant hier. Notre premier soin aussitôt après nous être nettoyés et avoir déjeuné vendredi fut d'aller faire les quelques rares visites que nous avons à faire ici. Nous sommes passés à la banque où j'ai trouvé une longue lettre de Lucien m'apprenant que Bon Papa avait attrapé le 25 juillet une congestion pulmonaire. Je me figure maintenant que c'est cela qui aura dû l'emporter et je vois que dès ce jour il était bien malade. Pourquoi ne m'a-t-on rien laissé savoir et ne m'a-t-on prévenu que lorsque tout a été irrémédiablement fini ? Je m'étais imaginé qu'il avait

Pékin 23 août 1908

Ma chère Maman,

Nous voici arrivés à Pékin depuis avant-hier. Notre premier soin aussitôt après nous être nettoyés et avoir déjeuné vendredi fut d'aller faire les quelques rares visites que nous avons à faire ici. Nous sommes passés à la banque où j'ai trouvé une longue lettre de Lucien m'apprenant que Bon Papa avait attrapé le 25 juillet une congestion pulmonaire. Je me figure maintenant que c'est cela qui aura dû l'emporter et je vois que dès ce jour il était bien malade. Pourquoi ne m'a-t-on rien laissé savoir et ne m'a-t-on prévenu que lorsque tout a été irrémédiablement fini ? Je m'étais imaginé qu'il avait



CII : Arrivée aux portes de Pékin

dû être atteint d'une congestion et qu'il était passé subitement. Mais si pendant près de deux semaines vous avez entrevu sa fin prochaine pourquoi n'avez vous pas voulu que je partage vos craintes et votre peine. Songe que je ne vais plus pouvoir être tranquille un seul instant maintenant si je n'ai pas la certitude d'être prévenu quand quelqu'un de ceux que j'aime est dangereusement malade. Je ne puis croire que Lucien ait pris au pied de la lettre ce que je lui disais en lui écrivant combien j'avais trouvé extraordinaire

de n'avoir pas reçu de réponse à la dépêche où je demandais des nouvelles de Bon Papa lorsque je suis arrivé à Tokyo, dépêche qui ne m'est jamais parvenue.

Avez-vous espéré réellement que Bon Papa se remettrait de cette nouvelle atteinte, et pourtant si le médecin avait déclaré qu'il ne pourrait plus désormais aller à Blésimare, c'est qu'il était bien malade. Je t'assure que toutes ces pensées m'inquiètent et je voudrais que tu me promettes de ne pas me laisser dans l'ignorance de tout ce qui se passe. Un seul mot par dépêche en dit long quand on est si loin. Point n'est besoin d'inventer un code compliqué, les mots bien, mieux, mal, rétabli, et mille autres ont un sens qui ne peut laisser aucune ambiguïté dans l'esprit. Ceci dit, je vais te raconter ce que nous avons fait depuis notre arrivée, car le courrier part demain matin de bonne heure et je crains de ne pouvoir trouver dans la journée le temps de t'écrire comme je le voudrais.



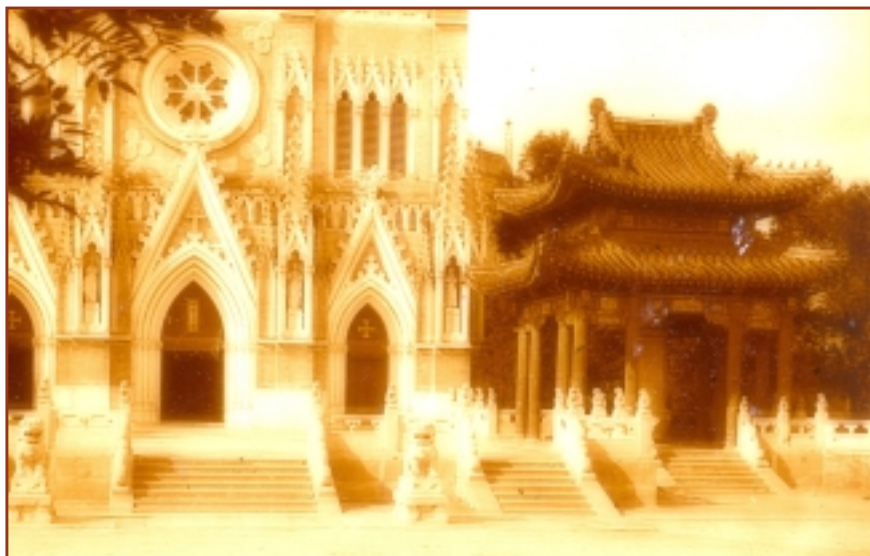
*C16 : Les murailles de Pékin*

Donc vendredi après être passé à la Banque Russo-Chinoise nous avons été à la Légation de France où nous comptons trouver Mr Boissonas auquel PP avait écrit depuis une quinzaine pour lui annoncer notre arrivée.

Nous avons appris qu'il n'avait pas encore quitté la France et qu'il ne serait pas à Pékin avant octobre ou novembre. Nous nous sommes donc présentés au ministre Mr Bapot qui nous reçut aimablement mais Dieu que ces diplomates sont avarés de leurs paroles ! Nous lui avons demandé s'il fallait des autorisations spéciales pour visiter Pékin. Il nous déclara que sauf pour le palais d'hiver rien n'était nécessaire et pour ce dernier il nous donna rendez-vous pour le lendemain une heure ; le garde de la légation nous conduirait. Avant de prendre congé de Mr Bapot je lui réclamai ma caisse de plaques qui devait être là depuis longtemps et qui attendait à l'abri de la chaleur, de la lumière et de l'humidité dans une des caves de la Légation. Je ne l'ai pas encore ouverte ayant encore près de 20 douzaines dans ma malle.

La Légation de France est un grand bâtiment nouveau fort bien à l'intérieur, au milieu d'un énorme jardin planté d'arbustes, et où se trouvent différents pavillons pour les officiers et le personnel de la Légation. Comme toutes les Légations celle de France est entourée d'un mur solide sans la moindre ouverture, et un poste de soldats d'infanterie de marine monte la garde à la porte. Après la Légation nous avons été à l'administration du chemin de fer Pékin-Han-Kéou (franco-belge) où nous avons vu le directeur, un ancien centralien fort aimable, et des ingénieurs du Chan-Si (région minière sur la ligne de Pékin à Han-Kéou). Nous retournerons voir ces messieurs.

Pour terminer nous avons été au Peï-tang, à la mission lazarisite, qui fut si violemment attaquée en 1900 et où périt l'enseigne Henry. C'est une véritable oasis de verdure, de fraîcheur, de calme et de solitude au milieu de ce Pékin gris, sale, chaud, bruyant et animé. Une belle église avec des dimensions presque européennes se présente dès l'entrée et sur le porche l'on voit une inscription en chinois qui mentionne qu'elle fut construite sur l'ordre de l'empereur. Celui-ci avait en effet repris aux Missionnaires l'ancien Peïtang qui se trouve maintenant dans l'enceinte du palais impérial et comme compensation avait donné le terrain du nouveau Peïtang et probablement une subvention pour la construction de la nouvelle église. Nous ne faisons qu'un tour rapide car il est tard, nous promettant de revenir.



*C97 : La " belle église " de Peï-Tang*

Le soir après dîner nous avons longuement causé avec Mr Yvonne administrateur délégué du Chan-si (Ingr des Ponts et Chaussées) et Millorat ingr du Chan-Si qui nous a donné un programme pour notre séjour ici. C'est toujours dans ses grandes lignes : une dizaine de jours à Pékin puis de Pékin à Shanghai par Han Keou en nous arrêtant en route pour voir des mines. Mais notre séjour ici n'est pas fixé à quelques jours près et il se peut que nous restions plus longtemps dans la capitale. Hier matin nous avons été voir Mr Johnston, un Français qui s'occupe de la question des chemins de fer en Chine (à la banque de l'Indo-Chine) et pour lequel Schlumberger nous avait donné un mot. C'est un homme qui paraît très jeune et est en tous cas des plus aimables, causant, distingué. Nous avons passé près d'une heure avec lui fort agréablement. Il nous a donné des renseignements et des documents sur les chemins de fer. M.D. va se mettre à étudier la question. Nous retournerons voir Mr Johnston. Si cela va bien, cette raison nous allongera peut-être un peu notre séjour à Pékin en raccourcissant notre tour au Chan-Si, MD pensant peut-être traiter la question des chemins de fer qui semble présenter de l'intérêt et être en tous cas moins connue que celle des mines.

Hier après-midi nous avons été comme c'était convenu visiter le palais d'hiver. A la Légation nous attendaient 2 Chinois à cheval, sous-officiers, officiers ou autres, je ne sais. L'un devant, l'autre derrière nous partons à bonne allure dans nos pousse-pousse trainés par de vigoureux Chinois, de grands diables à la peau bronzée. Avant d'arriver à la porte même du palais d'hiver on fait un assez long trajet le long de la ville rouge interdite aux portes de laquelle se trouvent des gardes d'une trentaine de Chinois. De loin nous voyons tous ces soldats se ranger en file officier en tête. Un petit poste nous avait déjà salués mais nous pensions que c'était tout et nous croyons assister maintenant à la relève de la garde.



*C78 : Escortés sur la route du Palais d'Hiver*

Pas du tout, sur notre passage les Chinois nous présentent les armes et l'officier au centre salue du sabre. Nous avons peine à tenir notre sérieux cependant nous répondant d'un salut plein de dignité et cette cérémonie se répète deux fois. Les agents de police de loin en loin font la haie. Enfin à la porte de palais de chaque côté de l'avenue deux compagnies nous présentent les armes, et un mandarin entouré d'une suite nombreuse vient au devant de nous et se met à nous causer dans le plus pur français !



*C80 : Présentez armes*

Nous allons d'étonnement en étonnement, mais ce n'était pas fini. Le mandarin qui nous sert de guide est un ancien secrétaire de la Légation de Chine à Paris. Il connaissait justement Fleury, un camarade de promotion de PP et MD, dont le frère était étudiant à l'école des langues orientales. A notre arrivée il nous demande où sont les 2 autres personnes qui doivent venir au palais. Il paraît que nous devons être cinq. C'est la première nouvelle, personne ne nous en avait parlé à la Légation. Nous attendons quelques instants puis nous nous décidons à commencer notre visite. Nous étions partis de la Légation à l'heure fixée après avoir vu un des secrétaires, personne ne nous a soufflé mot des 2 autres visiteurs, tant pis !

Aussitôt la porte franchie nous nous trouvons devant un énorme lac dont l'eau est presque entièrement cachée par les milliers de lotus qui dressent encore leurs dernières magnifiques fleurs roses. Au loin trois gondoles apparaissent, le 1ère a une espèce de petite cabine avec tapis et coussins, c'est encore pour nous. Nous nous embarquons et à notre suite dans les autres gondoles notre escorte de Chinois à chapeau pointu sur lequel retombe un panache rouge et surmonté du bouton qui marque le grade de celui qui le porte. Nous naviguons ainsi à la perche au milieu d'un immense champ de

lotus, nous passons sous un énorme pont de marbre blanc qu'on répare et nous abordons enfin au pied d'une petite colline où l'on nous montre un temple renfermant une énorme statue de jade et une vasque énorme aussi toute en jade.



*C87 : Embarquement sur la gondole au Palais d'Hiver*

Puis nous repartons dans nos gondoles pour gagner le palais de l'impératrice. Là un fonctionnaire entouré de plusieurs autres nous attend. Il nous salue et nous dirige dans les pavillons qui constituent le palais accompagné de sa suite qui vient grossir la nôtre. Ensuite ce sont les salles de réception et les appartements de l'empereur, mais on ne peut pénétrer. Il faut se contenter de regarder de l'extérieur ces petits pavillons aux poutres apparentes, aux toits tourmentés entièrement bariolés de rouge, de vert et de bleu, et ces couleurs qui devraient sembler crues et jurer ensemble s'harmonisent bien dans ce cadre.

Après une promenade dans un véritable dédale de petits palais et de couloirs nous revenons au bord du lac où dans un pavillon nous attend un goûter, thé, fruits, gâteaux, vins etc. Seuls nous y goûtons avec notre guide et tous les autres sont là debout autour de nous à nous regarder. Notre guide

nous demande nos noms et qualités pour faire son rapport à l'empereur (!) et nous repartons en gondole. A la porte les soldats nous rendent encore les honneurs et tout le long du chemin comme en venant les sergents de ville nous saluent et les postes en armes sortent pour nous saluer. Nous retransversons Pékin escortés de nos deux Chinois qui nous ont repris à la porte du palais et nous rentrons triomphalement à l'hôtel.

Pour finir cette belle journée nous retournons au Peï-tang voir Monseigneur Jarlins. Nous y sommes reçus fort aimablement. Il nous fait visiter l'immense mission avec ses bâtiments disséminés au milieu de délicieux jardins verdoyants. Dans la bibliothèque il nous montre un ouvrage hollandais de 1613 qui renferme une carte d'Afrique presque aussi complète que celles d'aujourd'hui ou du moins où sont marqués tous les lacs et rivières qui furent redécouverts si longtemps après. Le tracé est évidemment fort imparfait, mais le fait matériel est là et il est impossible d'admettre que ce soit là l'œuvre d'imagination du géographe. Il paraît que lorsqu'en 1900 Marchand vint à Pékin et vit cette carte il n'en put croire ses yeux. Nous nous sommes promené quelque temps dans le Peïtang écoutant le récit héroïque de la défense de ce coin de terre où 3000 chrétiens étaient



C98 : Les orphelins de Peï Tang

assiégés par une multitude innombrable de barbares en furie. Et c'est miracle qu'ils aient pu et résister contre ces sauvages et se nourrir pendant si longtemps. Les jours où les troupes européennes entrèrent dans le Peïtang, il ne restait plus qu'un jour de vivres !

Puis nous avons fait un tour rapide à l'orphelinat où la sœur nous a montré les ouvrages des petites Chinoises, merveilles de propreté et faites par des gens bien peu propres ! Elle nous a montré aussi l'endroit où fut tué l'enseigne Henry et où fit explosion une mine terrible qui fit d'énormes ravages et tua près de 100 personnes. Nous revenons de faire un petit tour sur la muraille auprès des légations. Nous sommes passés à la légation de France pour notre visite au palais et savoir s'il n'y avait pas eu d'erreur. Je ne le pense pas d'après ce que l'on nous y a dit. C'est donc que les Chinois nous considèrent comme des types épatants.

Je te quitte ma chère maman en t'embrassant bien tendrement et te chargeant de milles choses pour toute la famille. Dis à Lucien que je le remercie de sa lettre et lui réponds par le prochain courrier. Je n'ai pas encore reçu la copie qu'il a envoyée à Yokohama et où j'espère pouvoir déchiffrer ce que je n'ai pu lire sur l'original à cause de la transparence du papier et de la superposition trop rigoureuse des lignes

Jean

\* \* \* \* \*

Pékin 25 août 1908

Ma chère Maman,

Notre séjour à Pékin se passe tout tranquillement et agréablement. Après notre visite au palais impérial que je t'ai racontée dans ma dernière lettre, nous avons commencé à visiter sérieusement Pékin. Dans la matinée nous allons un peu chacun de notre côté. PP et MD travaillent pour leur journal de voyage et je vais de mon bord faire quelques photos. Nous avons été visiter dimanche la ville chinoise c'est à dire la partie sud de ce que nous appelons Pékin. Nous avons passé un bon moment au temple du ciel qui est certainement une des plus belles choses et des plus imposantes que nous ayons vues depuis notre départ. Il y a d'immenses autels circulaires à plusieurs étages tout en marbre blanc et ornés de jujubiers sauvages qui sont

du plus bel effet qu'on puisse imaginer. Je ne puis t'énumérer tous les temples que nous avons vus et dont je ne me rappelle pas les noms, mais j'espère pouvoir t'en donner à ma rentrée une petite idée par mes photos ou même avant si Lucien a le temps de développer mes plaques quand je les lui enverrai.

Hier MD et PP ont travaillé pendant toute leur journée car nous devions aller dîner le soir même chez Mr Johnston, de la banque de l'Indo-Chine, qui s'occupe particulièrement des chemins de fer en Chine. Il avait prêté sur cette question quelques documents à Dubois et M.D s'est donc mis au travail pour être au courant de cette question qui semble l'intéresser. PP de son côté en a profité pour continuer son étude sur les pétroles du Japon et moi j'ai été me promener.



*C27 : Cavaliers dans la ville tartare*

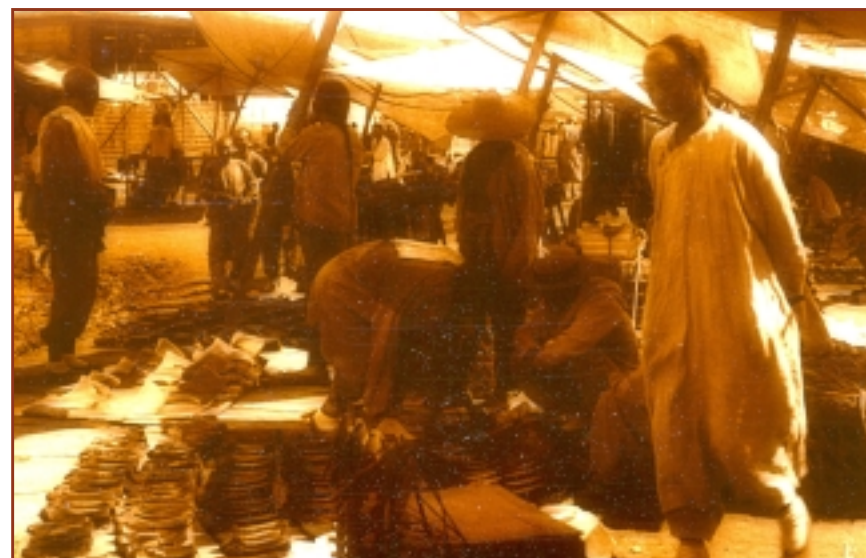
Après un petit tour à pied au cours duquel j'ai fait travailler mon fidèle Spido, j'ai pris une ricksha pour aller au Peï-tang voir les petites filles des sœurs travailler car samedi nous étions arrivés trop tard. J'ai fait une bonne et longue visite admirant les ouvrages si propres et si bien faits de ces petites filles de 7 à 18 ans. La sœur m'a tout fait visiter, l'école, la Ste Enfance et

j'étais heureux de voir ce dont j'avais si souvent entendu parler autrefois. Mais il n'y a que des petites filles. Les Chinois gardent leurs garçons qu'ils considèrent comme utiles. Il n'y a que les plus malheureux des pauvres qui viennent apporter leurs petits garçons quand ils sont mourants pour ne pas avoir le chagrin de les voir périr et n'avoir pas les frais de sépulture ! Ceux que les sœurs peuvent élever sont aussitôt adoptés par des Chinois chrétiens qui sont trop heureux de l'aubaine d'un garçon. J'ai vu également les poupées que les petites filles des sœurs habillent et j'en rapporte quelques-unes. Cela fera toujours plaisir, je l'espère, et je trouverai facilement à les placer à mon retour.

En quittant l'orphelinat du Jeun-Tse-Tang, je passai à l'église du Peï-tang pour voir les trous qu'avaient faits en 1900 les balles des boxeurs dans le chemin de croix qui en est littéralement criblé. En sortant je rencontrai les 2 Anglaises et l'Anglais qui voyagent dans nos parages depuis quelque temps. Je leur ai fait faire le tour du Peïtang et sur leur demande indiqué l'orphelinat qu'elles désiraient voir et où elles voulaient prendre des poupées.

Le soir nous avons dîné chez Mr Johnston à la Banque d'Indochine.

*C62 : Marché forain en ville chinoise*



Nous avons passé une agréable soirée avec ce jeune homme qui est fort gentil et des plus aimables. Nous avons appris au cours de la conversation le fin mot de l'histoire de notre visite au palais impérial. L'autorisation de visite est paraît-il toujours difficile et longue à obtenir. Or Mr Johnston attendant des amis avait demandé à la Légation il y a une huitaine de jours une autorisation, qui lui fut accordée pour samedi dernier, c'est à dire bien avant que ses amis ne fussent arrivés ; ils prévint donc le ministre de France qu'il ne pourrait en profiter. Sur ces entrefaites nous étions arrivés à Pékin et avons demandé s'il fallait des autorisations spéciales pour certaines visites et Mr Bapot en profita aussitôt pour nous envoyer au palais d'hiver que nous n'aurions peut-être pas vu sans cette coïncidence.

Cet après-midi nous avons été visiter la ville Mandchoue, le temple de Confucius, une lamaserie, le temple de la Terre, la porte de Mongolie c'est à dire la partie nord de Pékin. A chaque visite il faut payer, une faible rétribution il est vrai, pour chaque porte que l'on franchit et dont on n'ouvre le cadenas qu'argent en poche. Nous avons acheté à la lamaserie de petits bibelots sans aucune valeur uniquement pour le plaisir de voir la façon

*C70 : Restauration rapide en ville tartare*



dont trafiquent ces lamas qui essayent d'avoir l'air de vous vendre leurs objets dans le plus grand secret. On peine à penser que l'on se trouve dans un monastère.

Nous partons probablement demain pour faire l'excursion de la Grande Muraille et des tombeaux des Ming. Samedi nous allons visiter les ateliers du Pékin-Hankéou avec Mr Hirribarru avec lequel nous commencerons par déjeuner.

J'ai reçu cet après-midi une lettre de Gaston me donnant des renseignements sur les Indes. Je lui avais précisément écrit à ce sujet avant-hier. Ma lettre lui arrivera peut-être un peu tard car je vois qu'il a organisé presque tout déjà. Néanmoins elle pourra peut-être lui servir.

J'ai trouvé en même temps ta lettre du 1er août qui m'est arrivée avec pas mal de retard probablement à cause des inondations qui interrompent actuellement le ligne de Tien-tsin à Moukden et rendent les communications postales plus difficiles. Je vois d'après cette lettre que dès le 1<sup>er</sup> août vous étiez déjà fort inquiets sur la santé de Bon Papa. Pourquoi ne m'en a-t-on rien dit ? Je croyais être assez grand pour être tenu au courant même des choses les plus pénibles et avoir assez d'affection pour les miens pour avoir le droit de partager leurs peines et leurs craintes en même temps qu'eux. M'étais-je donc trompé ?

Tu peux être absolument tranquille sur le compte de ma santé qui n'a jamais été ébranlée et qui semble faite à merveille pour ce climat. Quant aux imprudences, je n'ai même pas l'occasion d'en faire, tu peux donc être parfaitement rassurée. Je t'embrasse de tout cœur ainsi que toute la famille.

Jean

\* \* \* \* \*

Sur la Grande Muraille 26 août 1908

Ma chère Maman,

Tu ne te doutes certainement pas à cette heure de l'endroit où je suis assis ou plutôt perché pour t'écrire. Nous sommes à la Grande Muraille. Partis ce matin de Pékin par chemin de fer jusqu'à Nan Kou où nous avons déjeuné, nous nous sommes ensuite dirigés par la route de Mongolie vers la Grande Muraille et Tcha-tao que j'aperçois à mes pieds et où nous coucherons ce soir. Nous avons fait pour venir jusqu'ici quatre heures à âne

en plein soleil sur la route des caravanes, poussiéreuse et semée de grosses pierres. Nos montures sont de tout petits ânes sur le dos desquels on a placé force couvertures qui font un épais matelas et remplacent la selle ; on peut se tenir à cheval ou assis de côté à volonté. Les ânes sont très sages, ne bougent pas, vont tranquillement à leur petit pas, marchant avec une adresse étonnante au milieu des pierres du chemin et croisent les nombreuses caravanes qui ne cessent de défiler sans jamais se heurter les uns les autres. Mais nous n'avons pas vu le moindre chameau. Des ânes, toujours des ânes, quelques chevaux et mulets, mais de chameau pas la moindre bosse. Tout le long de la route on construit un chemin de fer et d'ici quelques années on pourra aller jusqu'à Kalyan en wagon.

La route de Mongolie traverse la Grande Muraille à un col où nous avons quitté nos montures pour venir sur la gauche au point le plus élevé pour admirer le superbe panorama. Pendant une demi-heure nous avons monté, on dirait presque grimpé, cette antique muraille crénelée et flanquée de fortins à laquelle tant de millions d'hommes ont travaillé sans qu'elle ait jamais arrêté la moindre invasion. Et je suis perché sur le plus haut des

*C136 : Scène de rue à Nan Kou*



*C 142 : Sortie de Nan Kou vers la Grande Muraille*

forts, assis sur la crête du mur et ayant pour table une vieille brique que j'ai placée devant moi. A quelques centaines de mètres en dessous j'aperçois nos 4 ânes et leurs conducteurs qui s'en vont devant jusqu'à Tcha-tao pour nous retenir de quoi loger. Il a fallu que nous emportions de quoi coucher, boire et manger de Nan Kou car nous ne trouverons rien d'autre ici qu'un abri pour ne pas passer la nuit à la belle étoile.

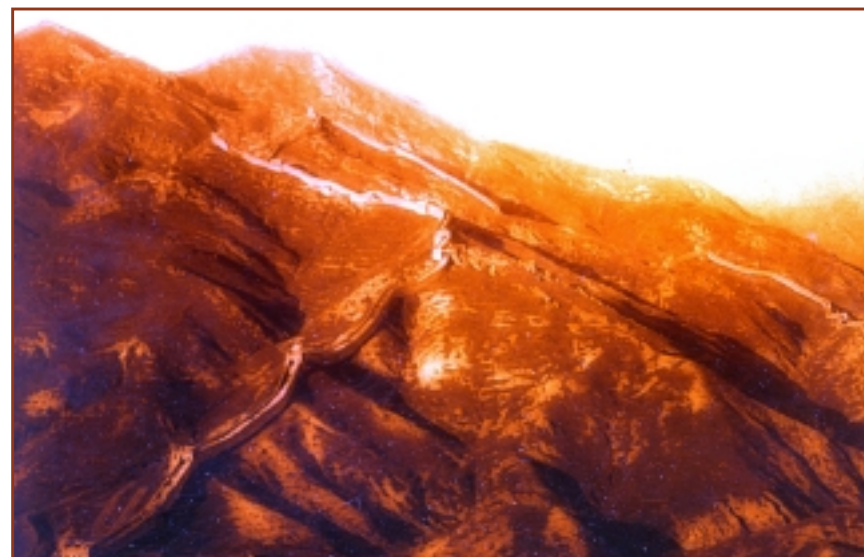
Le temps est superbe et nous allons avoir un coucher de soleil splendide. Ce qui est merveilleux c'est cet entassement de montagnes sur lesquelles court la muraille puis à droite au loin, à l'extrémité de la passe de Nankou par laquelle nous sommes venus, la plaine immense et sans fin du Pe-tchi-li où l'horizon se perd ; à gauche quelques mamelons verts, quelques

maisons entourées d'une muraille, c'est Tcha tao et au-delà une grande vallée toute plate et large sans rivière et bordée de l'autre côté par de hautes montagnes qui dressent à pic leur silhouette tourmentée. C'est le calme presque absolu, on n'entend que le sifflement du vent dans les vieux murs et que le roulement d'un chariot qui s'éloigne vers Pékin. Et, dans quelques années tout cela aura disparu, les échos retentiront du sifflement des locomotives, le roulement des trains ébranlera ces pierres séculaires et au lieu de cette file de petits ânes qui ont encore l'air plus microscopiques vus de si haut ce sera la fumée d'un train qu'on verra serpenter au milieu de ces belles montagnes vertes.

Nan Kou à Pékin 28 août

Nous sommes retournés après le dîner sur la muraille. Nous avons eu avant de descendre un coucher de soleil réellement admirable avec une richesse et une douceur de tons étonnantes. La nuit était malheureusement noire et le clair de lune trop faible pour nous permettre de distinguer ce long serpent de pierre que certains prétendent avoir été construit comme pour donner la réplique à la voie lactée. Mais par contre l'obscurité rend plus vives et plus saisissantes ces mouches lumineuses qui semblent autant d'étoiles filantes, et dont l'éclat est suffisant pour projeter sur la poussière blanche une lueur bleuâtre.

Mais il faut s'arracher à tout cela pour retourner à Tcha-tao et dormir dans la pièce qu'on a bien voulu nous donner. Le long du chemin nous voyons un puits de mine et au moment où nous passons le grondement sourd des explosions qui retentissent au fond, et les mineurs, leur lampe à huile à la main se rendant à leur travail, nous rappellent que tout ne dort pas encore. Un peu plus loin nous croisons deux ombres de Chinois un fusil en bandoulière qui se promènent tranquillement ! Sont-ce des soldats réguliers ou d'autres, peu importe, ils ont l'air bien calmes, et puis les Chinois, s'ils méprisent la mort sans souffrance, sont par contre très froussards. Il suffit de ne pas avoir peur et nous avons entendu dire qu'en 1900 un secrétaire de la légation de France était sorti seul, avait appréhendé 3 boxeurs par leur natte, les avait nouées ensemble et avait ramené triomphalement ses prisonniers sans avoir reçu une égratignure.



*C146 : La Grande Muraille*

L'hôtel est plein, notre chambre est un carré de 4 mètres environ, une porte dans un coin donne sur la cour des écuries, un massif de briques recouvert d'une natte mince (où sont les nattes du Japon !) occupe presque toute la pièce ne laissant qu'une espèce de petit couloir près de la porte. Une misérable lucarne qui donne un peu de jour, et pas d'air. Les murs ont été blanchis autrefois, une pauvre petite mèche à huile fumeuse éclaire notre petite salle où sont rangées nos trois assiettes, les boîtes de sardines et de corned beef qui ont contenu notre dîner. Nous étendons sur la natte nos couvertures et nos draps, et nous nous couchons côte à côte sur ce lit moelleux, ayant pourtant un petit oreiller pour nous soutenir la tête. Et nous ne faisons qu'un somme jusqu'au matin, tout étonnés de nous réveiller sans avoir été dévorés par les moustiques ou les puces.

Il est 5h 1/2 et depuis longtemps, bien des voyageurs se sont remis en route, cependant il reste encore des voitures chinoises et des chaises à mules ce qui nous donne l'occasion d'assister à des départs et à des embarquements pittoresques. Nous mangeons avant de partir un peu de pain, quelques sardines et nous buvons le dernier verre d'Apollinaris que nous ayons ! Puis nous nous remettons en route ; 4 heures 1/2 en plein soleil, et il est

chaud, sur nos petits ânes avant d'arriver à Nan Kou. La monture de PP s'arrête brusquement baisse la tête et son cavalier continue la route sur ses deux pieds. Il y a moins de caravanes qu'hier soir, toujours pas le moindre chameau, quelques cortèges pittoresques de chaises à mules, de chariots et de mandarins que je ne puis malheureusement photographier. Arrivé à l'hôtel de Nan Kou nous faisons une toilette rapide et nous déjeunons pour repartir vers midi toujours au grand soleil, et sur les mêmes ânes pour les tombeaux des Ming.

J'ai pris la bête de PP qui me joue le même tour et peu après MD roule par terre à la suite d'une ruade. Je tiens toujours précieusement mon Spido d'une main pour lui éviter les moindres secousses. Arrivés à la porte de l'immense enceinte qui renferme le mausolée de Yong-Lo (1426) nous restons en panne pendant près de 1/2 d'heure ; personne ne vient ouvrir, nos âniers appellent de toutes leurs forces à travers l'entrebâillement d'une des grosses portes et nous attendons patiemment assis à l'ombre sur le marbre chaud de la porte voisine. Enfin le gardien arrive, nous entendons un bruit de ferraille, la porte s'ouvre et nous pouvons entrer. Des pins, des cyprès, des temples à balustrades et à escaliers de marbre blanc sculptés, une grosse tour carrée et un petit parc sombre derrière, le tout entouré de murs, voilà un tombeau. Et il y en a treize analogues disséminés dans la plaine sur un cercle énorme de plusieurs kilomètres de diamètre.

Dans le prolongement de l'axe de l'un d'eux, se trouve la célèbre avenue aux statues de pierre, mandarins civils et militaires, éléphants, chevaux, chameaux, lions, animaux fantastiques qui font la haie de chaque côté de l'allée aux dalles de pierre où vient paître maintenant un troupeau de moutons. Nous nous sommes attardés à cette visite. Il est 6 heures et nous sommes loin de Nan Kou. Vivement nous rejoignons nos ânes et nous repartons le plus vite possible à travers les champs de maïs, de millet et de sorgho hauts de plusieurs mètres. Quand nous avons franchi la porte de l'hôtel la nuit était complètement tombée. Nous avons eu pendant notre retour encore un coucher de soleil magnifique dans la plaine de Petchi li, au pied des grandes montagnes qui la bordent à l'ouest. Nous avons fait près de 60 kil dans notre journée sur nos petits ânes et les âniers suivaient à pied derrière sans paraître fatigués malgré le soleil !



*C167 : Les tombeaux des Mings*

Nous sommes rentrés à Pékin ce matin pour déjeuner. Demain nous devons aller déjeuner avec Mr Hirribarru, ingr en chef du Pékin-Hankou et visiter ensemble les ateliers du chemin de fer. Dimanche et lundi nous irons probablement aux tombeaux des Sieling qui sont paraît-il mieux que les Ming, mais il n'y a pas la Grande Muraille.

J'ai trouvé en rentrant le télégramme de Bonne Maman. Je lui écris à l'instant. Une lettre d'Albert du 29 juillet ne m'a été remise qu'aujourd'hui. Je crois que j'ai de la guigne avec ma correspondance, enfin si les lettres finissent par me rejoindre il n'y aura que demi-mal.

Je t'embrasse de tout cœur et te charge de bien des choses pour tous.

Jean

\* \* \* \* \*

Pékin 29 août 1908

Ma chère Maman,

J'ai enfin reçu ce matin la lettre que j'attendais depuis plusieurs jours déjà, et je commençais à penser qu'il était malheureux quand on a deux sœurs et un frère que pas un n'ait eu le temps de me mettre un mot. Si c'est

toi comme tu me le dis qui n'a pas voulu les laisser m'écrire, te réservant la pénible mission de m'envoyer ces tristes détails je n'ose plus rien dire. C'était donc là la longue lettre que tu me promettais 15 jours avant lorsque tu m'écrivais en attendant le train qui devait te ramener à Ablon. J'aurais mille fois préféré ne plus jamais en recevoir si j'avais su ce qu'elle devait contenir, et ta lettre augmente encore mes regrets et ravive ma peine.

Bon Papa est mort une seconde fois pour moi aujourd'hui et je dirais presque que j'ai eu plus de peine en lisant ta lettre qu'en recevant le coup brutal de la dépêche. Et il a fallu qu'ayant à peine eu le temps de la parcourir au galop je parte déjeuner chez l'ingénieur en chef du Pékin-Hankou pour aller ensuite visiter ses ateliers. Il a fallu que je prenne sur moi pour refouler mes larmes et n'avoir l'air de rien, mais ma pauvre tête bourdonnait terriblement. Ah, s'il a été pénible pour toi que je ne sois pas là pendant des tristes journées, songe combien il est dur pour moi d'avoir vécu les heures que j'ai vécues. Et toujours je me demande comment on ne m'a rien télégraphié avant la fin. Cela me désespère.

N'avais-je pas le droit de pleurer et de prier avec vous du lundi soir au mercredi matin. Et puisque tu n'as pas voulu que notre cher Grand Père quitte ce monde sans avoir avant son dernier soupir une pensée pour son petit fils qui voyage, et sans déposer sur ton front pour moi son dernier baiser, ne devais-je pas de mon côté à ce moment être tout à lui. Et je pense avec rage et désespoir que je ne me doutais de rien, que les lettres que j'avais reçues me donnaient au contraire beaucoup d'espoir et commençaient à chasser les tristes pressentiments qui me hantaient, et je parcourais gaiement le Japon quand vous étiez dans le deuil et l'affliction. Il a fallu de plus que le diable s'en mêle et que ta dépêche m'ayant manqué par deux fois par des maladresses d'hôtel et de Banque mette huit jours à me parvenir, et moi je n'ai même pas pu te répondre aussitôt et il a fallu que j'attende une longue nuit en mer avant de t'envoyer un témoignage bien faible et bien succinct de mon affection et de ma tristesse.

Et tu ne me dis pas dans ta lettre que l'abbé Quignard est revenu. C'est quand on est éloigné de tout secours comme souvent dans ces pays que l'on songe souvent au bonheur de ceux qui n'ont qu'à tendre la main pour recevoir les consolations les seules réelles, et qui peuvent quand ils le veulent trouver la force suprême qui vous rend invincible. Bon Papa a-t-il

eu ces consolations que j'appelle de toute mon âme chaque soir et chaque matin en pensant combien notre existence est fragile et que l'heure commencée s'achèvera peut-être dans l'éternité.

J'ai été malheureux aujourd'hui mais la perspective d'aller seul demain matin au point du jour entendre la messe dans l'église du Peï Tang là-bas au centre de Pékin, où je pourrai me recueillir et prier dans le silence me ravit et me transporte d'une douce joie, et ma seule crainte est de ne pas me réveiller assez tôt. Mais je veux avant de m'endormir te redire encore combien mon cœur est près du tien et combien je regrette de n'avoir pu être près de toi en ces jours de peine et de deuil.

Je t'embrasse de tout cœur.

Jean

\* \* \* \* \*

Tombeaux des Si-Ling 31 août 1908

Ma chère Maman,

Depuis hier soir nous sommes les hôtes d'un mandarin à bouton de corail (2ème classe) qui nous offre gracieusement l'hospitalité pendant notre séjour ici. Nous sommes partis de Pékin hier vers midi 1/2 par le chemin de fer de Pékin-Hankow que nous avons ensuite quitté pour prendre un petit embranchement qui nous a conduits jusqu'à 5 kil d'ici environ. Ce 2<sup>e</sup> chemin de fer réunit tout le confort moderne, 1 locomotive et 3 wagons dont un truc pour les bestiaux et les ânes, une caisse en fer pour les 3<sup>èmes</sup> et une 2<sup>e</sup> caisse pareille séparée seulement en 2 parties pour les 1<sup>ères</sup> et les 2<sup>es</sup>. Ce sont à vrai dire de misérables fourgons et comme ils sont tout en métal et qu'ils n'ont pour s'aérer que 2 portes et 4 petites fenêtres il y fait une bonne température. Par bonheur le temps s'est considérablement rafraîchi ; il a bien plu samedi et depuis le ciel est resté couvert. Nous n'avons que de 20 à 25° et les nuits commencent à être un peu fraîches. Mais je ne crois pas que cela doive durer bien longtemps. Dès que le soleil va réparaître la poussière et la grosse chaleur reviendront.

Pour venir de la gare jusqu'au camp tartare où nous sommes nous avons pris deux charrettes chinoises à mules. On y est cahoté mais réellement pas trop mal. Nous avons avec nous un interprète chinois qui est très bien et qui nous facilite bien les choses ayant une grande habitude de toutes les excursions aux environs de Pékin. Avant de monter en charrette nous



*C180 : Vers les Si-Ling*

avons fait remettre nos cartes au général commandant les camps tartares des Si-Ling et en arrivant ici, au mandarin à qui appartient cette maison. Nous avons trouvé la place en partie occupée par deux officiers anglais fort aimables qui nous offrent le traditionnel whisky and soda et avec lesquels nous avons causé quelques instants. Je prends ainsi le temps et quelques renseignements sur les Indes. Nous nous sommes installés provisoirement pour la nuit dans une pièce voisine où un gros bloc de maçonnerie constitue le lit (comme à Tcha-tao). Puis nous avons été faire un tour en attendant que le cuisinier du mandarin nous prépare notre dîner, omelette et poulets.

Le site est fort joli, on dirait un immense parc français avec de grands arbres. De belles et larges avenues dallées de marbre et bordées à leur extrémité de statues de mandarins et d'animaux comme aux Ming mais en plus petit conduisent à des ponts de marbre à l'entrée des tombeaux. A la tombée de la nuit avec les mouches lumineuses le spectacle ne manque pas de grandeur. Quand nous sommes rentrés nous avons trouvé dans notre chambre sur une table six assiettes de fruits et de gâteaux (poires, pêches plates, raisin, petites pommes etc.) offertes par notre hôte, ainsi que sa

carte de visite (un grand morceau de papier rouge avec 2 caractères chinois, et au dos le nom de sa famille) et celle du général. Quelques instants après le mandarin lui-même arrivait pour nous rendre visite. La conversation s'engagea et se poursuivit tant bien que mal par l'intermédiaire de notre interprète.

Une fois le mandarin parti, nous avons été surveiller la confection de l'omelette que le cuisinier tournait et retournait avec la plus grande dextérité, puis nous avons dîné et ensuite nous nous sommes couchés sur notre lit de pierre, sans draps ni couvertures, en pyjama, avec pour oreiller notre petit ballot et nous avons ainsi fort bien dormi jusqu'au matin. Quand nous nous sommes levés, les Anglais étaient déjà partis et nous pûmes nous installer plus grandement pour déjeuner dans les appartements qu'ils occupaient. Vers huit heures arriva un employé du mandarin, pour nous piloter dans les temples et les tombeaux et nous faire ouvrir toutes les portes. Nous avons passé ainsi toute notre journée à nous promener dans ce parc immense, parsemé de pagodes aux tuiles jaunes ou vertes et entouré de belles montagnes vertes. Le temps couvert était fort agréable mais peu propice pour la photo et j'ai bien des doutes sur les souvenirs photographiques que je rapporterai des Si-Ling.

Ce matin (1<sup>er</sup> septembre) nous sommes partis dès 7h 1/2 pour rentrer à Pékin. Le général tartare nous avait envoyé deux cavaliers pour nous escorter jusqu'à la gare. La route ou plus exactement le chemin était détrem-pé par la pluie qui n'avait cessé de tomber toute la nuit aussi notre trajet de retour en charrette fut-il des plus cahoteux. En traversant un gué nous avons aperçu à une centaine de mètres un superbe héron qui se pavanait. MD essaya de s'en approcher pour le fusiller avec son Browning mais l'animal au long bec, bien qu'assez peu farouche, s'enfuit cependant avant qu'il n'ait eu le temps de s'en rapprocher suffisamment.

Nous avons retrouvé à la gare notre train de luxe de l'avant veille, et nous avons voyagé avec une duchesse tartare ! qui rentrait des Si-Ling à Pékin. Nous avons déjeuné à Kao-Pei-Tien, (l'embranchement où nous avions une heure d'arrêt entre les deux trains. Nous nous étions installés à la devanture d'une auberge chinoise où nous avons mangé le reste de nos provisions.

Et maintenant nous roulons vers Pékin comme tu as pu t'en apercevoir



*C176 : L'auberge à Kao Peï Tien*

par le changement d'écriture. Nous allons encore rester quelques jours dans la capitale pour finir de la visiter, faire une ou deux excursions, puis vers dimanche nous ferons nos malles pour aller passer une huitaine au Chan-Si et descendre ensuite sur Hankou et Shang-hai où je compte arriver au moins un ou deux jours avant de m'embarquer pour Colombo.

Je te quitte ma chère Maman et te chargeant de mille choses pour tous à Blési.

Je t'embrasse de tout cœur.

Jean

Pourrais-tu m'envoyer l'adresse de J. Tassart et celle des Corpet rue de Dunkerque pour que je puisse leur envoyer quelques cartes des Indes. De même pour les Bénard.

Tu auras trouvé au dos de l'enveloppe une belle collection de timbres chinois qui pourront peut-être faire la joie de quelques-uns.

\* \* \* \* \*

Pékin 4 septembre 1908

Ma chère Maman,

J'ai été fort surpris en recevant ta lettre du 18 de voir que tu ne savais rien de mon voyage aux Indes car j'ai reçu l'autre jour une lettre de Gaston datée du 31 juillet d'après laquelle il semble avoir tout organisé. Il a déjà entre autres retenu un boy qui doit nous attendre à Colombo, Je pense qu'avant de partir il t'aura laissé l'itinéraire que nous devons suivre ou du moins qu'il aura donné les indications nécessaires pour faire suivre la correspondance. J'avais d'ailleurs écrit de Tokyo à Lucien qu'au cas où Gaston n'aurait rien décidé on pourrait toujours m'adresser lettres ou dépêches à Colombo à la National Bank of India d'où je ferai suivre mes lettres comme nous l'avons fait jusqu'ici soit au Japon, soit en Chine, et il n'y a pas d'autre moyen possible quand on n'a pas un itinéraire absolument fixé d'avance ce qui est fort rare et fort assujettissant.



*C52 : Enterrement à Pékin*

On peut changer d'avis au cours du voyage ou même être obligé de modifier son plan primitif, on ne sait d'ailleurs quelquefois que lorsqu'on est sur les lieux même ce qu'il faut voir. Peut-être que les Indes sont-elles mieux connues et y a-t-il moins d'imprévus, je n'en sais rien. Je te le répète que je pense que Gaston a du s'occuper de cette question correspondance. S'il n'a rien fait je prends donc comme adresse centrale National Bank of India à Colombo où j'arriverai le 10 octobre. Pour la traversée en bateau, si tu ne t'es pas procuré le petit livre des Messageries Maritimes où tu trouveras tous les renseignements possibles, voici mon itinéraire :

Shanghai (Woosung) c'est le nom du petit port où s'arrêtent les bateaux qui ne peuvent remonter jusqu'à Shanghai le 25 septembre (date de départ)

Hong Kong	29 septembre
Saïgon	2 octobre
Singapore	5 octobre
Colombo	10 octobre

Le nom de mon bateau est l'"Ernest Simons".

De Bombay à Marseille :

Bombay	26 novembre
Aden	1 décembre
Suez	5 décembre
Port Saïd	6 décembre
Marseille	11 décembre

Je ne sais pas le nom du bateau qui m'amènera à Marseille mais tu pourras te le procurer facilement soit à Paris, soit au Havre.

L'adresse pour les lettres est la suivante :

M J. Corpet. à bord de l'Ernest Simons ou du ... (pour le retour de Bombay à Marseille)  
c/o Messageries Maritimes  
à Shanghai ou Hong Kong ou etc....

Pour les dépêches c'est :

Messageries/ ou Messageries Maritimes pour les ports turcs  
Corpet  
Nom du bateau  
Nom du port

J'ai pris ces renseignements dans le petit guide des Messageries, tu pourras voir à l'agence de Paris ou du Havre si c'est bien exact ou s'il n'est pas possible de réduire l'adresse télégraphique en supprimant le mot Messageries. Pour les Indes si je te télégraphie ou si tu sais d'une manière quelconque que je suis à un des endroits suivants tu pourras m'y télégraphier aux banques :

Bénarès - Bank of Bengal  
Bombay - Comptoir National d'Escompte de Paris  
Calcutta - Deutch-Asiatische Bank  
Colombo )  
Delhi - (National Bank of India, Madras)  
Luknow- Bank of Bengal  
Pondichéry - Banque de l'Indo-Chine

Il doit y voir naturellement des adresses télégraphiques mais je ne les connais pas.

Je passerai à ces banques si je m'arrête dans les villes correspondantes. Il ne faudra pas oublier pour mes lettres (si Gaston n'a pas adopté d'autre système que celui que je t'indique) qu'elles courront après moi à partir de Colombo ce qui leur causera du retard ; il est en particulier évident qu'il faudra envoyer les dernières à Bombay où je les prendrai en passant soit à la Banque soit à bord. Pour les dépêches il faut songer à la différence d'heure (6 en moyenne) qui allonge d'autant le temps qu'elles mettent pour me parvenir.

Voilà donc les combinaisons que je te propose. Si tu en adoptes une autre ou si tu y fais des modifications je te demanderai simplement de m'en informer pour que je sache où chercher ma correspondance. Je ne peux rien te dire de plus précis n'ayant fixé aucun itinéraire puisque j'en ai laissé le soin à Gaston qui n'aura d'ailleurs peut-être pas pu le faire plus que nous pour le Japon et la Chine quand nous sommes partis.

Je pense que ce brave Albert exagère en parlant de Gaston qui m'a toujours semblé bien décidé, a fait écrire au capitaine de l'Ernest Simons un mot de recommandation pour moi dès qu'il a eu reçu la lettre où je le lui demandais, s'est muni lui-même de nombreuses lettres pour les Indes, a retenu sa place sur le bateau, un boy à Colombo, etc. etc. ce qui ne peut laisser le moindre doute sur la sincérité de son intention de venir boire une

tasse de thé à la terrasse du Galle face Hôtel à Colombo, où nous descendrons probablement car il m'a été conseillé de divers côtés et je vois encore dans le guide qu'on le cote comme étant mieux situé que le Grand Oriental Hôtel.



*C30 : La boue dans une rue de Pékin*

Cette question liquidée, je te dirai que le temps ne s'est pas encore décidé à se mettre au beau pour de bon depuis trois jours. Il pleut pas mal, les rues de la ville chinoise sont devenues des marais de boue noire indescriptibles et il est fort difficile d'y circuler, en voiture ou en rickshaw naturellement, car on ne peut songer à mettre le pied par terre. Nous sommes donc assez peu sortis ; nous avons seulement été faire quelques tours dans les boutiques. Hier soir nous avons reçu à dîner Mr Johnston avec qui nous avons tranquillement passé la soirée. Nous avons dîné la veille chez le commandant Laribe.

Ce matin nous avons essayé de continuer notre visite dans Pékin le temps s'étant levé. Nous avons tout juste pu voir l'observatoire où il reste quelques instruments de bronze ornés de chimères mais il y en a eu plusieurs et des mieux enlevés par les Allemands en 1901 et les avons vus en passant

à Potsdam. Nous n'avons pu voir rien d'autre à cause de l'état des rues. Nous avons déjeuné chez Mr Bouillard, le gros lama du Pékin Hankou. Nous avons nos permis. Mr Bouillard est très aimable mais il fait un peu l'important, on voit que c'est Mr le directeur ou du moins l'ingénieur en chef principal. Il a une maison des plus confortables et l'on n'y mange pas mal du tout. Nous étions là avec le commandant Laribe, le major à 4 galons et Mr de la Bourdonnaye, un ami de Mr Bouillard qu'il a ramené de France pour passer un ou deux mois en Chine et qui a l'air d'un numéro.



*C31 : Travaux de voirie à Pékin*

Nous avons été après le déjeuner faire un petit tour dans Pékin et nous sommes allés ensuite au monastère des lamas où le commandant voulait faire quelques photos de lamas en grande tenue. Il avait 3 appareils, un 13x18, un 9x11 (tous deux avec pied) et un stéréoscope ! Nous avons assisté à une de ces séances de photographie que me rappelait de loin certaines séances où nous étions les sujets (aux environs de Paris, un peu plus loin qu'Ablon) et dont tu te rappelles certainement. J'aurais voulu que tu puisses voir le commandant Laribe dans son uniforme blanc, s'agitant entre son 13x18 et le groupe de lamas, tournant la tête de l'un, lui plaçant son chapeau, le

faisant avancer ou reculer, puis revenant à son appareil.

Au moment où il lâchait le déclic passe quelqu'un devant l'appareil, tout est à recommencer. Il s'embrouille dans ses châssis, s'aperçoit que le fond de son tableau est mauvais car un mur coupe l'horizon à la hauteur de la tête des lamas. Il faut alors aller chercher une natte. Thadée monte sur un escabeau derrière le groupe des lamas pour tenir la natte ; elle n'est pas assez large. Comment faire ? On la met dans l'autre sens. Nous sommes 4 à la tenir, Thadée au centre, PP, MD et moi sur les côtés. C'est à crever de rire dans cette petite cour de la maison du lama. Et pendant ce temps là Mr Bouillard blague le commandant. Nous prenons des photos de l'opérateur. La foule des spectateurs grossit. Enfin on finit tout de même par faire un premier groupe puis d'autres après avoir fait changer de costume aux lamas.

Le temps qui était à peu près beau commence à se gâter, on plie les appareils et nous faisons la tournée dans le temple. Le commandant qui ne peut pas faire de photo car le temps est réellement trop sombre et qui craint la pluie avec sa voiture découverte et son bel uniforme blanc veut se presser. Finalement il part en avant avec le major et nous restons avec Mrs Bouillard et de la Bourdonnaye. Il se met à tomber une pluie diluvienne avec des grêlons énormes. Je suis trempé jusqu'aux os avec mon costume tout blanc, mais la pluie est tiède et l'on ne risque pas d'attraper froid. Nous remontons dans nos pousse-pousse sous la pluie battante et rentrons tout trempés à l'hôtel. En somme bonne journée bien que nous n'ayons pas fait grand chose. Demain PP va à Tien-tsin pour chercher quelques bouquins, je reste avec MD et nous allons faire un bon tour dans les boutiques flanqués du fidèle et précieux Thadée. Nous irons dimanche s'il fait beau au palais d'été et à la fontaine de jade, c'est une excursion à cheval d'une journée. Nous quitterons Pékin mardi ou mercredi pour le Chan-Si.

Je te quitte ma chère Maman en te chargeant de mille choses pour tous.

Je t'embrasse de tout cœur.

Jean

\* \* \* \* \*

Pékin 6 septembre 1908

Ma chère Maman,

Nous n'avons pas été aujourd'hui comme nous l'aurions voulu au palais d'été et à la fontaine de jade. C'est une excursion assez longue pour une journée mais que nous étions enchantés de faire à la pensée de nous promener à cheval. Mais il n'y a dans Pékin que 2 chevaux de selle à louer ce qui est peu quand on est 3 et même 4 en comptant Thadée. La perspective d'une grande journée de 6h du matin à 8h du soir en pousse-pousse et sur des bourricots ne nous ayant séduit qu'à moitié nous avons pour aujourd'hui changé notre fusil d'épaule. Ce matin j'ai été refaire un tour avec PP au temple du ciel pour faire quelques photos les lères n'ayant pas été réussies comme tu peux en juger toi-même. J'ai eu plus de succès ce matin l'éclairage étant plus propice.

Cet après-midi nous avons commencé par aller corner des cartes chez le Commandant qui était couché sans doute pour faire la sieste, puis chez Mr Bouillard à qui nous avons fait une petite visite de digestion et de remerciement pour nos permis. Puis nous sommes allés au Peï tang retrouver Thadée. Nous sommes arrivés au moment de la sortie des vêpres et nous avons vu défiler toute une foule de Chinois et de Chinoises de tous âges. Il y avait réellement foule. Nous avons été passer quelques instants chez Thadée où nous avons pris le thé. J'ai fait la photo de sa famille, je saurai demain si elle est réussie. De chez lui nous avons été chez les Maristes pour chercher un travail que PP avait donné à faire, c'était une copie d'une étude de mines qu'il désirait avoir et que Thadée avait fait faire chez les Maristes. Nous avons rencontré le directeur qui nous a fait visiter ses bâtiments en voie de réparation ce qui empêche les élèves de rentrer bien que les vacances soient terminées.

Après le tour du propriétaire classique nous avons filé pour visiter le jardin d'une veuve de mandarin de 1ère classe (bouton de rubis), ancien trésorier payeur. La dame de céans étant malade s'est excusée de ne pouvoir nous recevoir mais nous avons pu néanmoins voir le jardin car Thadée est au mieux avec elle lui ayant évité en 1900 comme interprète du détachement bien des désagréments avec les histoires de logement de troupes. Nous avons donc pénétré dans ce jardin qui est paraît-il fort beau pour un jardin chinois. Après une première petite cour ornée de plantes vertes et de

grenadiers en pots, au milieu de laquelle trois petits singes enchaînés tournaient désespérément autour du bloc de pierre qui les retenait au sol, et entourée d'une galerie couverte nous avons pénétré dans le jardin. L'on y trouve à profusion des rochers artificiels, des allées dallées tortillées en tous sens, des bassins aux contours tourmentés dans lesquels il y a peu ou pas d'eau mais beaucoup de roseaux ou de lotus.



*C110 : Le jardin du Mandarin*

Puis à une extrémité dans une pointe de ce jardin qui semble fait de petits morceaux de terrain qui s'enchevêtrent à plaisir, autour d'une pièce d'eau plus grande que les autres, une galerie couverte avec des petits kiosques de place en place. De fleurs très peu, ce n'est d'ailleurs pas la saison, pas d'herbe, pas de pelouses, rien que de la rocaïlle artificielle et un peu de verdure et pas mal d'ombre donnée par quelques arbres et quelques bosquets qui ont poussé çà et là dans un peu de terre. En somme c'est très tourmenté, biscornu et artificiel et n'a rien de commun ni de près ni de loin avec nos jardins. C'est gentil ou plutôt curieux mais quant à moi je n'en voudrais pour rien au monde. Seulement quand on pense qu'on est au milieu de Pékin ce n'est pas mal tout de même.

Hier nous avons passé toute notre journée dans les boutiques. Nous avons vu entre autres des peaux de zibeline mais quoiqu'ayant bonne apparence il me semble qu'elles étaient bien bon marché et je crois bien qu'elles devaient être teintées. Je pense qu'en fourrures il faut être ou très connaisseur ou très méfiant quand on aborde les choses qui peuvent être bien. Ne connaissant pas les finesses du métier j'ai pensé après réflexion que l'abstention était le parti le plus sage pour ne pas s'exposer à rapporter une zibeline qui n'aurait passé sa vie que dans les gouttières pour la terminer dans une casserole en civet !

C'était aujourd'hui l'ouverture à Blési, j'ai pensé à 4h 1/2 qu'il était 8h 1/2 là-bas et que Lucien se préparait à partir en chasse. Peut-être un perdreau tombe-t-il sous un de ces coups dont il a le secret pendant que j'écris ces lignes loin de mon cher Holland qui doit trépigner dans sa boîte. Dors mon ami, tu te rattraperas l'année prochaine. Qu'est-ce qu'aura donné la chasse, y a-t-il du gibier ? Voilà encore une chose que je ne saurai qu'à Colombo. Et Bousca a-t-il gardé son flair d'artilleur, les blés lui ont-ils abîmé ses pauvres pattes, rapporte-t-il bien, et Alexandre est-il beau dans son beau costume. Que de choses intéressantes j'apprendrai après mes quinze premiers jours de bateau

Je t'embrasse de tout cœur.

Jean

\* \* \* \* \*

Chen-Kia-Tchouang (Chan-Si)

10 septembre 1908

Ma chère Maman,

Enfin nous nous sommes décidés à quitter Pékin. Nous avons encore eu depuis dimanche une bonne journée de pluie qui nous a bloqués à l'hôtel. Puis le temps s'étant remis au beau nous avons pu terminer ce qui nous restait à faire. Mardi matin j'ai fait avec PP un dernier tour dans la ville chinoise pendant que MD restait à l'hôtel pour avancer un peu son journal de voyage. L'après-midi, après avoir rapidement parcouru les différents documents qu'il fallait rendre à ceux qui nous les avaient prêtés nous avons été poser nos cartes P.P.C. J'ai couru ensuite chez le photographe pour chercher mes papiers mais cet animal ne m'en a tiré qu'une demi-douzaine. Je les ai

jointes à une lettre que j'envoie à Lucien et qui est toujours dans ma poche n'ayant pu jusqu'ici trouver de timbres. Je pense qu'elle pourra partir cependant aujourd'hui avec celle-ci. A 2h 1/2 du matin nous avons fini nos paquets et à 7 heures nous quittons la gare de Chien-Men pour Chen-Kia-Tchouang la tête de ligne du chemin de fer du Chan-Si. Naturellement pas le moindre enregistrement. On fait porter ses malles par des coolies dans le fourgon. Nos dix autres paquets, valises, caisses, sacs à linge gardaient notre compartiment.



*C 213 : Débarquement de chevaux à Chen Kia Tchouang*

A 1h 15 après avoir mangé dans le train un repas froid emporté de l'hôtel nous débarquons à Chen-Kia-Tchouang. Nous avons télégraphié l'avant-veille à Mr Millorat le directeur que nous avons eu la chance de voir à Pékin, pour lui annoncer notre arrivée. Sur le quai de la gare un employé du Chan-Si nous attendait pour nous conduire au logis qu'on nous avait préparé. En chemin nous passons devant le cercle des employés où l'on nous offre un excellent whisky & soda. Notre habitation se compose d'une gentille maison en pierre sans étage, dans un petit enclos où l'herbe pousse. C'est tout neuf, la peinture n'est même pas sèche. On y installe à la hâte trois

lits, des nattes, des fauteuils, toilettes, etc. dans de belles pièces aux murs blancs où il fait une température délicieuse. Dehors un puits pour l'eau ordinaire et à l'intérieur une cuve avec de l'eau distillée. Nous nous trouvons fort bien. Une armée de coolies apporte nos bagages. Nous nous passons un peu d'eau sur la figure et les mains et nous allons ensuite voir Mr Millorat après avoir soigneusement bouclé la maison et fait placer un gardien devant la porte. La confiance règne ! Mr Millorat nous accueille dans son bureau le plus aimablement du monde. Il nous trace notre programme et nous exprime ses regrets de ne pouvoir nous accompagner, mais...  
*Tsing-Hing-Huen à Iang Tsuenn (Chan-si)*

10 septembre 4h 30 du soir

(Je viens d'arriver à cheval à Tsing-Hing-Huen en même temps que notre train spécial et au moment de monter le chef de gare (chinois) me fait appeler au téléphone de la part de Mr Millorat (jusqu'au fond de la Chine le téléphone me trouve). Mr Millorat me communique de la part de Mr Wihlfahrt directeur de la Russo-Chinoise à Pékin le télégramme suivant : " sans itinéraire impossible écrire ". Je t'avoue que j'en ai été absolument pétrifié. Je n'avais arrêté ni de près ni de loin le moindre itinéraire avant de quitter Paris n'en ayant pas eu le temps matériel. J'ai écrit à Lucien d'autre part dès mon arrivée à Tokyo en lui donnant pour adresse la National Bank of India à Colombo comme adresse centrale au cas où Gaston n'aurait rien décidé ce qui voulait évidemment dire de s'informer auprès de lui au cas où il y aurait doute. J'admets que cette lettre ne soit pas arrivée, il me semble que cependant ce n'est pas à moi, qui suis en Chine et qui n'ai rien pu décider, qu'il convenait de demander des renseignements surtout quand il se trouve en France relativement tout près de toi quelqu'un qui doit venir faire ce voyage avec moi et qui est censé avoir été chargé de tout et qui en tout cas a eu une liberté entière. Que pourrais-je répondre à une pareille dépêche sinon : " itinéraire inconnu . Demander Gaston " dès que je trouverai un bureau et ce sera franchement une dépêche bien inutile. Il me semble évident que je ne puis et pour cause t'envoyer le moindre itinéraire ni par télégramme ni par lettre, mais n'as-tu donc pas songé à m'écrire à bord, tout simplement, c'est un renseignement qui pouvait être fourni indépendamment de Gaston ou de moi et d'une façon certaine au bureau des Messageries Maritimes au Havre.

J'en arrive à me demander si le climat de Chine ne m'a pas complètement abruti et si les choses les plus compliquées ne m'apparaissent aujourd'hui comme les plus simples qu'on puisse imaginer. D'ailleurs quand tu recevras cette lettre tu sauras probablement d'une façon ou d'une autre où je suis et tout ce que je viens d'écrire te semblera idiot, et pourtant je l'aurai réellement pensé. Je ferme la parenthèse et je vais regarder avant de continuer où j'en étais de ma lettre avant cette communication téléphonique. Mr Wihlfahrt et Mrs Casenave et Johnston de la Banque de l'Indo-Chine doivent arriver le 10 pour aller jusqu'à Ta-yuen-fou et Mr Millorat ne peut faire autrement que de les accompagner.

Comme nous étions à Pékin à l'hôtel des Wagons-Lits nous n'avons pas songé qu'il pourrait y avoir la moindre difficulté au Chan-Si et nous sommes arrivés les mains vides. Il a fallu qu'on nous trouve un interprète, un boy, un cuisinier, quatre chevaux, un matériel complet de cuisine et de couchage plus des wagons. Nous avons pour nous 1° un wagon AB avec 1 compartiment de 1<sup>er</sup> et 3 de 2<sup>e</sup>, 2° un wagon de 3<sup>e</sup> avec cuisine, 3° une écurie pour notre cavalerie. Nos 4 chevaux se font vis à vis 2 à 2 dans l'écurie. Les deux mafous (garde chevaux), notre personnel et nos bagages font cercle dans la voiture de 3<sup>e</sup> et nous trônons dans notre wagon confortablement installés dans un compartiment de 1<sup>er</sup> avec des photos de Thiers, du Mans et du Pouliquen qui illustrent les parois en me rappelant à la fois un coin de France où j'ai passé de bien bons moments et celui qui va me retrouver dans un mois et 3 jours. La Banque d'Indo-Chine ayant envoyé un télégramme nous disant qu'elle ne viendrait probablement pas, nous toucherons peut-être demain un luxueux wagon de service avec salle à manger faisant office d'observation-car, deux ou trois chambres et une cuisine qui remplacera notre wagon et nous abandonnerons alors notre wagon de 3<sup>e</sup>, ce sera des plus confortables et convenables.

Une fois nos dispositions de départ à peu près réglées nous avons été faire le tour classique du propriétaire dans les ateliers du Chan-Si où entre autres curiosités nous avons vu une cheminée en briques de 13 m de haut qui se dilate chaque jour pour se rétrécir le soir, sa circonférence variant de plus de 1,5 cm. Il paraît que la température au sommet de la cheminée atteint 700° bien qu'elle soit à 50 m du four dont elle est tributaire. Que de chaleur perdue ! Après cette visite nous avons été au general store de

Chen-Kia-Tchouang afin d'y prendre des boîtes de beurre, du sel, du poivre, du whisky et du pain, car nous ne trouverons rien de tout cela pendant huit jours.

Iang Tsunn 10h 30 du soir

Le soir dîner chez Mr Millorat avec table fleurie fort élégamment. Après une excellente nuit dans notre logis où nous ne recoucherons probablement pas avant huit jours, nous nous sommes levés sur le coup de 6h 1/2 heure après le boy et Mr Millorat suivi d'au moins une dizaine de coolies venaient pour chercher nos bagages, draps et couvertures et les embarquer dans nos voitures qu'un train spécial pour la mine de Cheng-Ching va venir amener devant notre habitation. Je vais jusqu'à la gare pour voir si l'embarquement de chevaux s'est bien passé et s'il ne manque ni selle ni bride. J'étais à peine arrivé qu'un coolie m'apporte un mot de PP me disant de revenir vite parce qu'on nous apporte à déjeuner. Je fais demi-tour et quand j'arrive j'aperçois la silhouette de Mr Millorat qui rentre chez elle et PP m'apporte un morceau de gâteau. Il y avait un excellent chocolat mais l'heure pressait et MD l'a pris à mon intention, c'est toujours mieux que de le perdre. Le train arrive et stoppe. La bande de coolies embarque le morceau de nos colis les plus divers et nous partons. Nous sommes réellement très bien dans notre train.



*C217 : Passage à gué sur la route de Yang Tsuen*

Au kilomètre 44 nous descendons avec notre interprète et nous mon-

tons à cheval pour aller visiter la mine de Hong-Tien. Nous suivons pendant à peu près deux heures une petite voie Decauville qui nous mène jusqu'à la mine. Nous croisons en route des wagonnets traînés par des mules qui nous obligent à sortir de la voie car il n'y a pas place pour deux.

A la mine nous trouvons Mr Pejzresky, un polonais comme son nom l'indique, pour lequel nous avons une lettre d'introduction. L'accueil le plus aimable nous est fait. Il débute naturellement par le whisky soda et un jambon fumé délicieux auquel nous avons fait honneur. Puis nous avons été voir quelques plans et coupes du sol, les ouvrages à la surface, les fours à coke chinois, et nous sommes rentrés à une heure pour déjeuner. Aussitôt après déjeuner nous sommes remontés sur nos petits chevaux pour aller à Tsing-Hing-Hien au kil 56 où nos wagons doivent nous retrouver et où notre interprète doit reprendre un train pour Chen-Kia-Tchouang car c'est aujourd'hui le 15<sup>e</sup> jour de la 8<sup>e</sup> lune, grande réjouissance chez les Célestes, et le pauvre a eu son jour de congé tout entier occupé avec nous, il faudra qu'il se rattrape ce soir. Le trajet s'est effectué sans incident sauf à la fin où au passage d'une rivière PP est entré dans l'eau avec son cheval jusqu'à la ceinture. Le cavalier et sa monture avaient d'ailleurs l'air fort à leur aise dans l'élément liquide.



*C226 : Arrivée à Yang Tsuen*

Au moment de partir j'ai reçu la communication téléphonique de ton télégramme. J'ai continué dans le train ma lettre commencée ce matin mais une irrésistible envie de dormir m'a arrêté en chemin. Lorsque je me suis réveillé la nuit était tombée, nous arrivions à Yang-Tsuenn et il était temps de dîner. Le chef de gare nous fournit des lampes qu'on avait omis de nous donner et une table pour notre dîner dans le compartiment de 1<sup>ère</sup>, plus deux bouteilles de vin rouge. Notre cuisinier qui ne paye pourtant pas de mine a bien réussi pour ses débuts. Consommé exquis au céleri avec des croûtons de pain, bœuf gros sel avec choux, carottes et céleri, poulet rôti, thé etc. le tout pour 70 cents et encore il doit faire un bon profit. La table était fort bien dressée avec une belle nappe ! Mais demain si nous avons le wagon de service ce sera beaucoup mieux, nous aurons une salle à manger luxueuse avec bois sculptés etc. Nous avons fait disposer nos matelas, draps et couvertures dans les divers compartiments et nous allons être comme des princes pour cette nuit. Quand je pense que cette petite existence va durer une semaine je suis ravi. C'est réellement une façon agréable de voyager que nous avons trouvée. Demain nous aurons notre courrier s'il y en a car Mr Wilfahrt venant jusqu'à Tai-yuen-fou nous l'apportera en passant, c'est charmant. Tout dort dans le wagon, au dehors les pétards et les feux d'artifice se sont éteints, seul un phonographe dans la gare jette encore quelques sons rauques. Je crois qu'il est temps de dormir. J'essaierai de faire partir cette lettre le plus tôt possible.

Je t'embrasse de tout cœur.

Jean

\* \* \* \* \*

Tai-Yuan-Fou à Chen-Kia-Tchouang

15 septembre 1908

Ma chère Maman,

Ce n'est pas sans regrets que je vois s'achever notre petit tour dans le Chan-Si, nous étions comme des princes et je m'habituais fort bien à cette vie. Je crois m'être arrêté dans ma dernière lettre à notre visite à la mine allemande de Ching-Ching où Mr Pejzresky nous avait donné un si excellent jambon fumé que le souvenir nous en restera longtemps. Je crois pour moi qu'il était encore meilleur que celui que nous mangeâmes à Prague. Donc

ayant rejoint à cheval notre train à la gare de Tsing-Hing-Kien nous avons gagné à petite vapeur la gare de Yang-Tsuenn où j'ai mis ta lettre à la poste. Le chef de gare de Yang-Tsuenn, Mr Ma, un Chinois fort aimable et parlant admirablement le français avec l'onction et la dignité d'un chef de gare aimable français, nous envoya pour notre dîner deux bouteilles de vin rouge. Comme nous n'avions pour toute boisson que de l'eau distillée et une bouteille de whisky, elles furent les bienvenues.



*C242 : A cheval vers les mines*

Le lendemain matin nous partions à cheval, accompagnés d'un interprète pour aller au nord de la ligne voir des mines et des fonderies chinoises. Comme nous ne devions rien trouver en route nous avons emporté du pain, des œufs durs et de l'eau dans un sac à linge fixé derrière une selle, et comme j'avais regretté la veille de n'avoir pas emporté mon appareil, je le pris en bandoulière. Au pas cela va très bien et au trot, il suffit de tenir ses rênes d'une main et de la porter de l'autre. Nous avons vu des mines de charbon ayant des couches de plusieurs mètres d'épaisseur, les unes sur le flanc des montagnes sont de simples galeries presque horizontales. Naturellement pas le moindre wagonnet. Il y a une quinzaine de coolies dans chaque

mine, ils abattent le charbon, des mulets et des ânes viennent le chercher au fond et le transportent jusqu'au chemin de fer à 15 ou 20 kil.

D'autres mines ont des puits verticaux. Le système de descente est des plus simples, un treuil en bois manœuvré par deux hommes autour duquel est enroulée une bonne corde avec un crochet au bout, une autre corde grosse comme le pouce et repliée trois ou quatre fois sur elle-même vous sert de support. On s'assied dessus, on accroche les 2 bouts au crochet, on attrape la corde avec une main de l'autre on tient une lampe à huile au bout d'une tige de fer, et l'on descend ainsi très confortablement pendant une vingtaine de mètres. On se sert du pied pour éviter de s'approcher trop près de la paroi. Après ces deux visites nous sommes repartis pour voir les fonderies de Ying-Ying.



*C221 : La fonderie de Ying Ying*

En cours de route ayant trouvé une source fraîche et un peu d'ombre nous en avons profité pour nous arrêter, mettre notre eau à rafraîchir et déjeuner frugalement. Les fonderies sont des plus primitives, le haut-fourneau est remplacé par de petits tubes en terre de 10 cm de diamètre et de 0,50 à 1m de haut. Malgré la simplicité de l'installation, les Chinois arrivent à fab-

riquer des marmites en fonte très convenables. Il y a plus de mille ans qu'ils opèrent de la même façon sans avoir jamais rien perfectionné, et les monceaux de culots de poteries qui ont servi à fondre le minerai, qui s'étendent tout du long du lit d'une rivière sans eau qui nous sert de chemin, les murs des maisons, les murs des champs, fabriqués eux aussi avec ces culots attestent l'ancienneté du procédé.

Vers 6 heures nous rentrions à Yang-Tsuen enchantés de notre promenade. Mon Spido n'avait pas souffert du tout, je ne craindrai donc plus de l'emporter même à cheval. Samedi matin à 6h 1/2 nous partîmes pour Ping-Ting-Tchou, une petite ville à une dizaine de kilomètres au sud de Yang-Tsuen. Nous nous arrêtons en route pour faire referrer mon cheval qui avait perdu un fer la veille et qu'on n'avait pu remettre faute de clous. Mr Ma nous en ayant fait fabriquer au dépôt la veille au soir, le premier maréchal venu put referrer ma monture.



*C227 : En route, ferrage du cheval*

La route de Ping-Ting-Tchou passe sur une montagne au sommet de laquelle se trouve une pagode avec deux belles portes appelées portes du ciel. On y accède par un sentier abrupt pavé de grosses dalles ce qui rendrait la



*C231 : Mandarin à Ping Ting Tchou*

pour voir des mines de fer sur le bord de la rivière. Malheureusement nous ne pûmes descendre car personne ne travaillait, tous les ouvriers étant occupés aux champs.

A midi nous faisons accrocher nos wagons au train allant à Tai-Yuan-Fou où nous devions aller passer le reste de notre temps. En cours de route, nous rencontrions Mr Millorat qui revenait de Tai-Yuan-Fou et qui

montée impossible pour des chevaux ordinaires qui n'auraient pas la sûreté étonnante de pied de nos petites montures pour lesquelles ce n'est qu'un jeu.

Ping-Ting-Tchou est une petite ville bien chinoise que le chemin de fer encore récent et suffisamment éloigné n'a pu influencer. J'espère que les photos que j'y ai faites pourront te donner une idée de toutes les portes que l'on traverse dans la grande rue, mais on n'est jamais bien sûr du résultat que l'on obtiendra. A 10h 1/2 nous étions de retour à Yang Tsuenn, et nous repartions à pied

nous présente à Mr de Kérenga inspecteur à Tai-Yuan-Fou et Mr Lee ingénieur des mines du Pékin Syndicate qui devait nous piloter. Il nous a offert l'hospitalité chez lui pendant notre séjour. Aussitôt arrivé, je vais avec lui pour voir le chemin qui conduit à son logis à l'intérieur de la ville et je reviens rapidement pour conduire PP, MD, nos bagages et nos lits, car les portes de la ville ferment à 7h15 et il serait ennuyeux de rester à la porte. Pendant ce temps mes deux compagnons se rafraîchissaient chez Mr de Kérenga. Nous faisons appeler une bande de coolies pour débarquer notre matériel de couchage et nos bagages et les charger sur des charrettes chinoises, mais l'heure s'avance et pour ne pas nous casser le nez sur une porte close MD s'en va en avant pour empêcher qu'on ne ferme. Il arrive juste à temps, l'une des portes était déjà fermée et la seconde allait l'être, il cria bien fort et fit tant et si bien que nous pûmes rentrer mais la nuit était venue tout à fait et je passai devant la maison de Mr Lee sans la reconnaître. Heureusement, voyant l'heure s'avancer et nous croyant perdus dans la ville, il était parti à notre recherche, nous rencontra et nous conduisit chez lui.

Il nous installa dans sa propre chambre nous abandonnant jusqu'à son



*C240 : Tai Yuan Fou, enfin des chameaux !*

lit et son cabinet de toilette. Nous fîmes dresser deux lits de camp et nous eûmes ainsi une superbe installation. Au dîner nous mangeâmes et bûmes les dernières provisions de notre hôte, car il n'y a rien à Tai-Yuan-Fou, et il n'était pas allé à Tien-Tsin, (le centre des approvisionnements) depuis 6 mois. On ne peut se faire envoyer que des paquets par la poste car il n'y a pas de service de messageries !

Tu vois que pour la capitale du Chan-Si c'est encore assez primitif. Après dîner il vint trois autres Anglais installés comme Mr Lee à Tai-Yuan-Fou pour s'occuper de mines dans la région ou comme professeurs à l'université de T.Y.F., et la soirée se prolongea jusqu'à minuit 1/2 par un bridge ! Dimanche matin nous partions à cheval avec Mr Lee et Mr Williams, professeur à l'université, voir une ancienne mine aux environs. Notre départ fut admirable. Le poney de Mr Lee ne semblait connaître qu'une allure, le galop de charge, ce fut une véritable poursuite à travers les rues de la ville dans un nuage de poussière. Plusieurs fois même Mr Lee était lancé si fort qu'il ne pouvait tourner et continuait tout droit même dans des cours de maisons ! Je galopais naturellement comme les autres avec mon Spido qui ne s'était jamais vu à pareille fête. Il ne me reste plus maintenant qu'à l'éprouver au saut d'obstacles. Faut-il que le soleil m'ait tapé sur la tête pour en être venu là !

Nous sommes rentrés assez tard pour déjeuner, couverts de poussière comme si nous avions fait de l'auto. Nous avons été prendre le thé chez Mr Williams confortablement logé avec son épouse à l'université et après le tour de propriétaire obligatoire nous avons été faire une petite promenade dans T.Y.F. Nous avons dîné extra-muros chez Mr de Kérenga avec qui nous avons passé la soirée. Il nous a fallu coucher dans notre train puisque nous n'aurions pas pu rentrer en ville après 7h15. Hier matin on avait mis un interprète à notre disposition et nous en avons profité pour faire un tour dans les boutiques où nous n'avons d'ailleurs rien trouvé. En nous promenant j'avais remarqué une grande abondance de fils télégraphiques ce qui me laisse supposer contrairement à ce que l'on m'avait dit qu'il devait être possible de télégraphier d'ici. Nous revînmes dîner chez nous, puis j'allai faire avec MD une petite promenade à cheval tandis que PP allait chez Mr Lee puiser quelques documents. Nous avons enfin vu au cours de notre promenade de réelles caravanes de chameaux mais par un fait exprès je n'avais pas mon appareil !

En rentrant à T.Y.F. je me mis à la recherche du télégraphe que je ne trouvais pas sans quelque difficulté. Les employés ne m'ayant pas semblé très au courant, j'ai jugé plus prudent d'adresser ma dépêche à Paris. En revenant au train, j'ai été surpris par une averse qui m'a légèrement trempé bien que mon poney ait galopé ventre à terre. Ce matin à 5h 40 pendant que nous dormions nous avons quitté T.Y.F pour retourner à Chen-Kia-Tchouang. En t'écrivant je jette un dernier coup d'œil aux montagnes toutes rayées horizontalement par les murs des champs, au filet d'eau jaunâtre qui coule misérablement dans le lit desséché de la rivière, aux champs de sorgho, de maïs, de millet, aux ricins dont l'huile sert ici pour faire une excellente cuisine, en pensant que vous êtes en ce moment dans ce cher Blési que toutes les distractions de mon voyage ne peuvent me faire oublier et je dirais même presque aussi quelques fois regretter. Nos lettres maintenant vont mettre plus de temps à te parvenir et il y aura près de 3 semaines d'arrêt du jour où je m'embarquerai.

Je t'embrasse de tout cœur.

Jean

\* \* \* \* \*

Kao-Y-Sien à Hankow

18 septembre 1908

Ma chère Maman,

Nous avons appris à Tai-Yuan-Fou que la ligne de Moukden à Pékin avait été coupée par les inondations et que les lettres étaient obligées de faire le grand tour par Vladivostok pour arriver à Pékin. J'avais donc fait mon deuil des lettres qui auraient pu m'être adressées et je n'espérais rien avant mon arrivée à Colombo. Comme par suite de l'interruption de la ligne aucun courrier n'était arrivé depuis le 4 j'avais la perspective de rester quarante jours sans nouvelles écrites. Aussi ai-je été agréablement surpris en recevant avant-hier matin à Chen-Kia-Tchouang ta lettre du 23 août. Le même courrier m'apportait une lettre de H. Louvet de St Pair ! Je suis réellement touché de voir que chaque fois que je voyage, pour quelques malheureuses cartes postales que je lui envoie, il prend la peine de m'écrire car je sais qu'il n'aime pas beaucoup cela. J'ai reçu également un vrai volume de Jean, j'en suis tout honnête, et je vais me dépêcher de lui répondre pour le remercier.



*C237 : La boue à Tai Yuan Fou*

Comme nous étions les seuls attendus à Chen-Kia-Tchouang Mr Millorat nous a logés dans de somptueux appartements munis de tout le confort moderne ; nous avons dîné chez lui avec deux des gros bonnets chinois du chemin de fer du Chan-Si, parlant naturellement fort bien le français. A midi 1/2 avant-hier nous quittons Chen-Kia-Tchouang pour aller visiter la mine de Lin-Tchen. Un trolley actionné par cinq coolies nous attendait à la gare de Yako-Y pour nous conduire jusqu'à la mine à 14 kil sur un embranchement du Pékin Hankou. Le directeur et les principaux employés étant absents, nous avons été reçus par un français ancien chasseur d'Afrique devenu garde magasin à la mine de Lin-Tchen après avoir passé plusieurs années à la construction du Pe han ! Il ne faut s'étonner de rien dans ce pays-ci. Ce brave chasseur était ravi d'hospitaliser trois compatriotes, ce qui ne lui arrive pas souvent ! et pour nous bien recevoir il nous fit absorber le plus de vins, de bières, d'alcools et apéritifs qu'il put, si bien que j'en avais hier un bon mal de tête vite passé d'ailleurs avec un peu d'aspirine et une bonne nuit en chemin de fer.

Nous sommes descendus dans la mine qui n'est encore qu'en construction. C'est toujours à peu près la même chose, un grand trou noir où

il pleut et où il fait chaud, des galeries où travaillent de pauvres diables dans un simple appareil n'ayant pour s'éclairer qu'une misérable lampe à huile à feu nu. Il a été comme partout impossible de les habituer aux lampes de sûreté. Ils se sont mis en grève pour cela, et on a été obligé de les laisser reprendre leurs lampes dans les endroits où cela ne présente pas de danger. On ne travaille pas dans les autres à cause de la grève ! Par le peu que j'ai vu dans le cours de mon voyage le métier de mineur ne me séduit qu'à moitié et je préfère de beaucoup passer ma vie à construire des locos plutôt que de faire un métier de taupe à plusieurs centaines de mètres sous terre.

Notre hôte n'a pas voulu nous laisser partir sans nous donner comme souvenir des bouddas en bronze. Nous emportons aussi autre chose qui pour être de moindre valeur n'est pas cependant sans intérêt, ce sont des souliers de Chinoise à petits pieds. Pour tenir la maison, notre compatriote a acheté une Chinoise, car ici cela se vend et se revend ou même s'échange comme un meuble ou un cheval ; il nous a fait voir les petits pieds nus de sa "bourgeoise" comme il l'appelle, or voir les pieds nus d'une Chinoise est excessivement rare. C'est curieux mais pas joli. Tous les doigts sauf le pouce qui reste droit ont



*C236 : Un prisonnier en liberté à Tai Yuan Fou*

été brisés et repliés sous le pied qui prend ainsi la forme d'un petit cône dont la pointe serait le pouce et la base le bas de la jambe, le pouce étant juste dans le prolongement de celle-ci au lieu de lui être perpendiculaire. La petite Chinoise nous a alors donné à chacun une paire de ses petits souliers.

Depuis hier après-midi 4h 1/2 nous roulons à toute vapeur vers Hankou dans le train de luxe du Pehan. On y est fort bien. C'est tout à fait un de nos grands trains rapides avec de longues voitures à couloir, un restaurant, des lits etc. A minuit nous avons traversé le Fleuve Jaune sur un énorme pont de 3 kilomètres de long et éclairé d'un bout à l'autre à l'électricité. On a été obligé de faire une digue de 10 kil pour essayer de maintenir ce fleuve vagabond, qui promène son lit de côtés et d'autres, dans une région relativement déterminée. Nous arriverons à Hankou ce soir à trois heures. Nous serons à 1 200 kil au sud de Pékin ! Il me semble dès aujourd'hui que notre voyage en Chine est terminé.

Le temps s'est mis à la pluie depuis ce matin et donne à notre parcours l'air d'un retour définitif, d'autant plus que les régions que nous traversons ont presque des airs de notre pays, de grandes plaines cultivées comme en Beauce, ou des montagnes comme dans les régions accidentées d'Europe avec une végétation qui n'a rien d'oriental. Seuls les rares Chinois qui n'ont pas craint de se mouiller et travaillent aux champs, et les bœufs gris aux cornes plates et en forme de croissant vous rappellent qu'on est dans l'empire du milieu. J'ai calculé avant-hier la moyenne de ma dépense depuis mon départ de la gare du Nord. J'en suis à 40,827 F par jour, je ne trouve pas que ce soit exagéré. Il est vrai que tous nos parcours en chemin de fer sont à l'œil depuis le Japon et que par exemple notre semaine au Chan-Si nous a coûté à chacun 25f par tête ce qui est vraiment peu quand on a un vrai Vatel comme cuisinier, un boy qui est un maître d'hôtel consommé parlant même anglais, des tziganes figurés par le cuisinier qui jouait de la guitare chinoise pendant que la soupe chantait sur le feu, et encore quatre autres individus à notre service, autant de chevaux et qu'il faut nourrir et payer tout ce monde.

C'est vrai qu'un poulet par exemple coûte la somme énorme de 200 sapèques, c'est à dire 8 sous en comptant encore que le cuisinier fait un profit d'au moins 50% ! Nous nous nourrissons tous et très bien pour à peine un dollar par jour, et il y a des gens qui prétendent que la vie est chère !



*C262 : Le Yang Tse Kiang à Han Kow*

Tu auras peut-être eu ces jours-ci une grande irrégularité dans mes lettres ce qui tiendra à ce que j'ai eu bien peu de temps à moi et de plus la coupure de la ligne Pékin Moukden aura causé probablement pas mal de retard. Quand j'aurai quitté Shanghai mes lettres mettront encore plus longtemps à te parvenir. Peut-être pourrai-je à Hong-Kong t'écrire via Sibéria ce qui raccourcira le trajet en admettant qu'il se trouve un bateau pour prendre ma lettre. Mais après cela il faudra compter près d'un mois, tu auras donc une interruption d'au moins une semaine. Je pense que tu le savais mais je préfère t'en prévenir pour que tu ne t'inquiètes pas.

Je te quitte ma chère Maman et t'embrasse de tout cœur.

Jean

Mille choses à toute la famille.

Si tu es à Ablon dis à mon brave Wenky que je ne l'oublie pas et que j'avais bien envie de lui ramener un petit compagnon chinois, mais qu'en aurais-je fait aux Indes ?

Si je n'envoie pas de cartes postales, c'est qu'il n'y en a pas la moindre dans ce pays.

\* \* \* \* \*

Sur le Yang-Tse-Kiang  
de Hankou à Shanghai 20/9/08  
Ma chère Maman,

C'est le dernier trajet que nous faisons tous les trois ensemble. Pour finir nous avons deux jours et demi de navigation sur le Fleuve Bleu, descendant ainsi 1200 kil de rivière comme nous venons de franchir 1200 kil en chemin de fer de Pékin à Hankou. Nous sommes arrivés à Hankou vendredi après-midi par une pluie battante. A la gare nous avons trouvé Mr de Rotrou ingénieur de Pehan qui avait été prévenu de votre passage. Nous avons eu



*C267 : Le port d'Han Kow*

recours à son obligeance pour changer les 200 dollars en argent que nous avons emportés pour le Chan-Si en papier monnaie de Hankou, trouvant inutile de perdre 40 francs de change quand il était possible de faire autrement. En cours de route notre train a écrasé un Chinois lui mettant une jambe en bouillie, mais un Chinois ne compte pas ici, on l'a tranquillement mis dans le fourgon où il est resté sans bouger ni crier n'ayant même pas l'air de souffrir.

A l'arrivée à Hankou les coolies, qui venaient prendre les bagages lui auraient marché dessus sans quelques bons coups de poing ou de canne appliqués par un Européen qui se trouvait là. On tape au hasard n'importe

où et il n'y en a pas un qui bronche. La première fois cela vous étonne mais l'on s'y fait peu à peu ; les uns n'y font même pas attention, d'autres comme nous de passage le remarquent, et l'on voit des scènes risibles comme à Pékin cet agent de police chinois attrapant par leur natte deux ou trois coolies qui se disputaient l'honneur de vouloir nous véhiculer dans leurs pousse-pousse, et leur assénant à tour de bras une volée de coups de bâton, sur le dos, les épaules, les bras et la tête au petit bonheur.

Nous avons vu les trois ponts du chemin de fer qui ont été démolis par les eaux pendant la saison des pluies et qui ont interrompu le service pendant deux mois. Actuellement on ne voit qu'un petit filet d'eau dans la campagne et quand on le compare aux énormes culées maintenant renversées on a peine à se figurer une chose pareille. MD qui était un peu fatigué est resté à l'hôtel pendant que PP et moi partions sous la pluie en pousse-pousse pour passer à la Russo-Chinoise. Nos Chinois stupides nous débarquent devant le consulat de France sans que nous nous en doutions et tandis que nous demandions au boy où nous étions le consul sortit de son bureau. Nous saisîmes l'occasion pour lui faire notre visite et lui demander de nous introduire à l'usine d'Hanyang, une grosse boîte chinoise quelque chose dans le genre de Wakanatsu au Japon.

Du consulat après être passé à la banque je vais à l'agence des Messageries pour avoir mon billet, car nous comptions d'abord rester deux jours à Han Kou et ç'aurait été autant de moins à faire à Shanghai. Il faut te dire que pour ce malheureux billet de Shanghai à Marseille avec arrêt à Colombo et continuation par Bombay je n'ai pu avoir deux renseignements concordants jusqu'ici. A Paris chez Cook on m'avait dit qu'il y avait 150 à 200 francs de supplément à payer sur le prix du billet direct Shanghai Marseille. A Yokohama où j'étais passé aux Messageries pour savoir le prix exact du billet et me faire retenir une place on m'assura qu'il n'y avait aucun supplément à payer, à Pékin où l'agent avait demandé des instructions à Tientsin on me répondit qu'il était impossible de prendre un billet dans de telles conditions, et enfin à Hankou l'on me répond qu'on ne sait pas ! Il m'a été aussi absolument impossible de me procurer la petite brochure des Messageries en français ! Si je rapproche cela d'autres petits faits comme du manque de timbres de 10c à la poste de Pékin et de Tientsin pendant plus de quinze jours, de 25c à celle de Hankou, je pense à part moi que les

administrations françaises sont les premières du monde et font tout leur possible pour dégoûter tous ceux qui ont la prétention ridicule de venir leur demander quelque chose. Enfin j'espère que j'aurai le fin tuyau à Shanghai.

Avant le dîner nous sommes allés tous trois avec Mr de Rotrou faire un tour au cercle, où le consul nous avait donné rendez-vous. Nous désirions également voir Mr de Hesse pour avoir des renseignements sur des maisons qu'on avait prié PP et MD de voir. Le consul nous emmène chez lui où se trouvait Mr de Hesse, nous offre l'apéritif, servi par une personne du beau sexe si petite que je la salue d'un Mademoiselle et j'apprends ensuite que c'est Mme la Consule !

Samedi matin la voiture consulaire nous conduisait jusqu'au bords du Han, affluent du Yang Tsé, d'où nous gagnions avec un sampan l'usine d'Hanyang. En passant dans la ville chinoise, nous apercevons dans les terrains vagues au bord des sentiers, un peu n'importe où, épars, des cercueils de Chinois simplement posés à terre ; sur une petite île, il y en avait une dizaine qui de loin avaient l'air de barques qu'on aurait hissées sur la grève ! Et tout autour, barbotent des canards, se promènent des buffles, des cochons et des Chinois, et les chiens galeux rôdent autour, on ne se doute que trop de leur nourriture. C'est ici que se trouve la célèbre montagne aux cercueils dont tu te rappelles peut-être avoir vu une belle gravure cette année dans l'Illustration, mais il paraît que cet été ce fut un vrai charnier, songe que plus de 30 000 Chinois ont péri du choléra ! La température a été exceptionnellement élevée aussi tous les Européens qui ont pu quitter Hankou à ce moment là ont-ils été faire un petit tour dans les montagnes. Maintenant tout est à peu près terminé, mais je me demande comment il reste encore un chinois vivant, il faudrait croire qu'ils ont la peau dure !

En revenant de l'usine d'Hanyang nous sommes rentrés à Hankou par le Han et le Yang-Tsé. Tu ne peux t'imaginer les milliers de jonques qui sont amarrées tout le long du rivage, l'animation et le véritable grouillement sur les bords de la ville chinoise. C'est tout à fait la Chine telle qu'on se la figure d'après les récits de Jules Verne et absolument différent des villes de l'intérieur loin de la mer ou d'un grand fleuve navigable comme le Fleuve Bleu qui a déjà deux milles de large à Hankou à 1200 kil de son embouchure ! Quand on aborde sur le quai des concessions on est réellement étonné. C'est toute une ville européenne avec de belles maisons

entourées de jardins, une superbe avenue bordée de chaque côté d'une double rangée d'arbres, et qui fait le contraste le plus singulier avec cette saleté et ce tassement chinois qu'on vient d'apercevoir de loin.

J'étais déjà pourvu du titre d'ingénieur des chemins de fer français sur mon permis du Pékin Hankou bien que celui qui me l'avait fait obtenir fut parfaitement qui j'étais, mais aujourd'hui je suis chargé d'une mission officielle (!!!) sur un papier consulaire avec timbre et signature, toute la lyre ! C'est un papier que j'avais demandé ainsi que PP et MD attestant que nous ne rapportons que quelques objets n'ayant aucun caractère commercial de façon à éviter de payer aux douanes, mais je n'espérais nullement faire consacrer officiellement le rôle que j'ai joué de temps en temps depuis trois mois. Vais-je être étonné le jour prochain maintenant où je serai redevenu le simple voyageur ordinaire ?

A 9 heures du soir le Li-Mao levait l'ancre à Hankou emportant une foule de passagers sans billets. En effet le consul et Mr de Hesse qui étaient venus nous dire adieu, et toute une bande d'Européens qui venaient accompagner un Français qui rentre à Marseille étaient tranquillement sur le bateau lorsqu'un des officiers du bord vint les avertir que le Li-Mao allait partir. C'était déjà fait, d'où cris, (il y avait une dame en cheveux avec ses deux chiens) et il fallut refaire une manœuvre pour redébarquer tout ce monde qui ne tenait aucunement à devenir passager malgré lui. Ce matin nous nous sommes arrêtés à la petite ville de Kin Kiang, nous avons été y faire un tour, pour passer le temps, et depuis nous naviguons tout tranquillement.

On est fort bien sur ce bateau. Nous avons chacun une grande cabine avec des lits et non pas des couchettes. Il ne fait pas trop chaud, c'est un véritable temps d'automne. Le paysage ne présente pas un intérêt pittoresque énorme ; le Yang-Tsé est malgré son nom de Fleuve Bleu couleur café au lait, ce n'est pas de l'eau qu'il roule mais de la boue, absolument comme à l'embouchure du Peiho et il paraît qu'il faut aller loin en mer lorsqu'on quitte Shanghai avant de retrouver l'eau claire. Je ne souhaite qu'une chose c'est d'avoir jusqu'à Colombo une traversée aussi agréable que cette descente du Yang-Tsé, cependant je serais bien content de rencontrer en cours de route un bon petit typhon pour voir ce que c'est à condition que le mal de mer ne me cloue pas juste à ce moment au fond de ma

cabine, mais je crains bien de ne pas voir ce souhait réalisé car ce n'est plus la saison. Je puis te dire tout cela parce que lorsque tu recevras cette lettre tu me sauras déjà depuis quelques jours arrivé en sûreté à Colombo.

C'est un des avantages de la correspondance à longue échéance que de pouvoir écrire bien des choses qu'en d'autres circonstances on ne pourrait dire que longtemps après. Je me dépêche de clore cette lettre avant que nous n'arrivions à Shanghai car si par hasard il partait aujourd'hui un bateau pour Dalny elle t'arriverait plus vite mais je crains bien qu'elle ne puisse pas s'en aller autrement que vendredi par le même bateau que PP et MD.

Je t'embrasse de tout cœur.

Jean

\* \* \* \* \*

Shanghai 24 septembre 1908

Ma chère Maman,

Il est tout de même arrivé ce dernier jour de notre voyage. Cela me semblait si loin que je n'y pensais guère ou plutôt je ne me figurais pas combien cela me semblerait bizarre d'être arrivé au moment de notre séparation. Je ne puis me faire à l'idée que dans une vingtaine de jours PP et MD seront à Paris et que moi je continuerai mon voyage ou plutôt je commencerai un nouveau tour. C'est bien ennuyeux de se séparer, surtout de séparer ses bagages. Nous avons mis dans la malle de PP qui est énorme tout ce que nous avons pu, surtout les choses lourdes comme les livres, et nous n'avons gardé avec nous que le nécessaire. Depuis hier soir nous avons travaillé à ce rangement et ce matin nous avons fait l'expédition.

Nous avons eu un tas de complications à cause de la douane chinoise qui fonctionne aussi bien à la sortie qu'à l'entrée, si bien que nous venons tout juste de finir et il est 6 heures du soir. Pour comble de guigne nous avons trois courriers qui nous attendent à la poste chinoise. Les récépissés sont arrivés trop tard pour que nous puissions avoir nos lettres ce soir et comme la poste ouvre juste une heure après le départ de mon bateau, si j'ai de la correspondance elle aura encore un bon bout de chemin à faire avant de me rattraper, et qui sait depuis où elle court après moi. Il faut être philosophe quand on voyage. Quand on ne peut rien faire aux événements le mieux est encore de les voir venir tranquillement sans se presser ni s'af-

foler, ni se faire de bile, tout à fait à la chinoise. Dans un an tout cela sera de l'histoire ancienne, et puis même avant cela je serai bien plus content à Colombo de recevoir un peu plus de lettres si elles arrivent jusque là.

Nous n'avons pas vu grand chose à Shanghai. D'ailleurs cette ville n'offre pas moitié autant d'attrait pour nous qui arrivons de Pékin et de l'intérieur que pour ceux qui font simplement escale ici et s'empressent de courir à la ville chinoise. Pour moi je ne suis pas sorti des concessions. Shanghai est une véritable grande ville et même belle ville avec des quais superbes sur le Wangpoo (car Shanghai est sur un affluent du Yang Tse Kiang, le Wangpoo à 16 milles du confluent) plantés d'arbres, avec des pelouses de gazon anglais, un jardin etc. Dans la rivière il y a une grande animation, beaucoup de gros bateaux peuvent remonter jusqu'ici, il y a en rade le Bruix.

Dans un ou deux ans tous les bateaux pourront arriver à Shanghai et l'on ne sera plus obligé d'aller s'embarquer à Woosung comme je vais le faire demain matin. Nous avons déjeuné hier chez Mr Henriot directeur de la Banque de l'Indo-Chine et aujourd'hui chez Mr Caissial, un ingénieur ancien élève de Centrale pour lesquels PP avait des lettres d'introduction. Toujours le charmant accueil traditionnel. Nous aurons toujours et partout été fort bien reçus. Avant hier nous avons été visiter l'observatoire de Zi-Ka-Wei où nous avons vu le Père Froc pour lequel mon oncle Sola m'avait donné une lettre. Il m'a chargé de le rappeler au bon souvenir du Père Auriol (qui avait écrit la lettre). Pourras-tu faire la commission car je crains de n'avoir pas le temps d'écrire à mon oncle.

Je vais m'habiller pour le dîner puis après je bouclerai mes valises et dormirai ma dernière nuit tranquille peut-être d'ici quinze jours.

Je t'embrasse de tout cœur

Jean

Ma lettre de l'autre jour est partie par Vladivostok le jour de notre arrivée ici (le 29)

\* \* \* \* \*

Hong-Kong, 27 septembre 08

Ma chère Maman,

Me voici arrivé à ma première escale et je m'empresse de te mettre un petit mot ce soir qui pourra partir demain matin pour l'Europe via Sibéria.

Ces trois premiers jours de traversée se sont fort bien passés la mer était houleuse mais le bateau ne remuait pas par trop et j'ai été fort peu malade, tout juste le temps de regarder la couleur de l'eau le 1er soir et depuis je n'ai pas manqué un repas. Deviendrais-je un vieux loup de mer ?



Y6 : L'Ernest Simons

Je suis très bien installé dans une cabine de pont. Je crois que la lettre que Gaston a fait écrire pour moi a produit de l'effet car j'ai l'air de jouir d'une certaine considération. Les passagers sont assez peu nombreux jusqu'ici. Il y a toute une bande d'aspirants et d'enseignes qui rentrent en France et qui forment à eux douze le gros de l'ères. En outre il y a le Colonel Corvisart avec sa famille. C'est l'ancien attaché militaire à Tokio, je lui avais été présenté au 14 juillet, c'est un homme fort agréable ainsi que sa femme et sa fille. Je passe mon temps à me promener de long en large sur le pont ou à lire et les heures finissent par s'écouler assez vite.

Nous sommes arrivés ici d'assez bonne heure (4 heures du soir) pour nous permettre d'aller passer la journée de demain à Canton ce qui est une réelle chance. J'aurai ainsi vu toutes les villes principales de la Chine ou du moins une grande partie. Canton surtout est parait-il une des plus curieuses. Je prends le bateau ce soir à 9h 1/2 et j'y arriverai demain matin à 6 heures. Je serai de retour à Hong-Kong mardi matin ou lundi dans la nuit et j'aurai le temps de monter au pic et de courir un peu dans la ville avant le départ pour Saïgon. Je pense que tout doit être fermé à Hong-Kong aujourd'hui d'après la mode anglaise. Je t'enverrai donc de Canton une dépêche pour te dire que je vais bien, cela t'apprendra en même temps plus vite que cette lettre où je suis.



*C278 : Le port de Canton*

J'oubliais de te dire que comme autres compagnons de voyage j'avais à ma table et assise près de moi une des plus brillantes 1/2 mondaines de Shanghai qui s'arrête d'ailleurs ici. J'avais envie de prier le commissaire de bord de lui prescrire des parfums moins violents car elle emplissait l'air de senteurs variées et peu discrètes. Enfin j'en suis débarrassé maintenant et je ne pense pas retomber sur une autre. La température commence à monter

à mesure que nous descendons. Nous allons être bientôt à 30° bien que le temps soit couvert. Il fait lourd et il n'y a pas d'air même en pleine mer car le peu de vent qu'il y a marche avec nous.

Suivant la guigne qui m'a poursuivi depuis mon départ j'ai encore raté le typhon. Cet animal est mort ou s'est sauvé, et je crois que c'est le dernier de la saison. Il faudra que je revienne pour en voir un.

Je te quitte ma chère maman pour descendre à terre, nous sommes en rade et il faut prendre un sampan pour aller jusqu'au quai. Je pense avoir le temps de t'envoyer avant mon départ quelques lignes sur ma visite à Canton, mais ce n'est pas sûr. Je ferai en tous cas mon possible.

Je t'embrasse de tout cœur ainsi que toute la famille

Jean

\* \* \* \* \*

Canton, 28 septembre 1908

Ma chère Maman,

J'ai eu le temps hier entre mon débarquement de l'Ernest Simons et mon réembarquement sur le Paul Beau qui m'a amené ici de faire un petit tour dans Hong-Kong. Le peu que j'en ai vu m'a beaucoup plus. Tout le monde s'accorde pour dire que le mieux à Hong-Kong c'est la vue que l'on a en arrivant et réellement c'est fort bien. Demain matin je monterai sur le pic qui domine la ville et que je n'ai pas eu le temps d'ascensionner hier. La ville est bâtie sur le flanc de la montagne ce qui donne à toutes les rues qui n'ont pas une direction absolument parallèle au rivage une pente invraisemblable ; les voitures ne pourraient pas en parcourir les trois quarts aussi le mode de locomotion adopté semble-t-il être la chaise. Les deux porteurs se placent aux extrémités des longs bambous qui forment les brancards flexibles et vous promènent sans secousse d'un pas rythmé et bien assuré, pour la somme modique de 10 cents de l'heure.

Je n'avais pas voulu en arrivant m'installer de suite dans ces confortables fauteuils et d'un pas dégagé, portant d'un côté mon Spido et de l'autre mon imperméable, je partis au hasard droit devant moi. Le résultat ne se fit pas attendre, je commençai d'abord par monter, puis comme le temps était lourd et humide ce qui n'a rien d'étonnant sous les tropiques, je me

mis à fondre, pas assez cependant pour m'alléger assez et ne plus transpirer. Je parcourus ainsi une rue bordée de marchands ambulants qui vendaient des fleurs qui embaumaient littéralement l'atmosphère, puis toujours en montant, je me trouvai dans une espèce de jardin verdoyant à flore tropicale qui ne devait probablement sa beauté et son exubérance qu'à cette chaleur humide que je ne bénissais qu'à moitié.

J'étais sur le point de rendre l'âme ou plutôt de me décider à me faire véhiculer autrement que par le moyen de mes deux jambes lorsque des chants célestes frappèrent mon oreille. Je levai la tête et j'aperçut perchée à une vingtaine de mètres au-dessus de moi une chapelle ou plutôt une vraie et vieille cathédrale. Ce fut ma planche de salut ; après un dernier effort j'y accédai. Les vêpres finissaient, et les voix que j'avais entendues n'étaient autres que celle des enfants qui chantaient le Salut, accompagnés par l'orgue et en sourdine par le bruissement continu des éventails car tout le monde, même les sœurs parmi les Européens, s'éventait. J'imitai le mouvement général, en ayant recours à mon panama faute d'éventail. Le Salut terminé, je restai quelques instants sur la terrasse de la cathédrale pour admirer à la tombée du jour le panorama de Hong-Kong. Puis, en chaise cette fois, je fis un tour sur l'espèce de corniche qui surplombe la ville ; j'allai m'enquérir de l'heure de départ de mon bateau puis j'allai dîner. A 9 heures je venais tranquillement me coucher dans ma cabine pour ne me réveiller qu'ici ce matin à 6h 1/2.

A peine étions-nous arrivés qu'un guide vient se jeter dans mes bras en m'offrant ses services que j'acceptai aussitôt, et après m'être habillé et avoir pris mon petit déjeuner je descendis à terre. Je passai d'abord à l'hôtel pour prendre un repas froid et en attendant qu'on me le prépare, je suis allé te télégraphier. J'ai encore des histoires avec cette satanée monnaie chinoise, ils n'ont d'abord pas voulu des billets de Shang haï, puis ne voulaient me prendre la monnaie que j'avais été changer qu'au taux de 70 cents pour 1 dollar. Il m'a fallu changer une seconde fois et je songe que la Chine deviendra un pays étonnant le jour où il n'y aura plus autant de monnaies différentes qu'il y a de provinces ou même de villes dans l'Empire du Milieu !

Quand je revins à l'hôtel, mon déjeuner était prêt, je partis aussitôt avec mon guide, dans une chaise confortable à trois porteurs. Je quittai aus-

sitôt les concessions avec leur beau Bund et leurs belles avenues plantées d'arbres pour m'enfoncer dans la ville chinoise. C'est un vrai dédale de rues minuscules où deux chaises ne peuvent souvent se croiser que parce que l'une d'elles entre dans une boutique. Il y a une animation extraordinaire dans ces petites rues sombres, marchands de toutes espèces promenant au bout d'un bâton posé sur l'épaule en équilibre de malheureux canards attachés par les pattes qui tendent désespérément le cou, ou bien vendant des poissons, des poulets à moitié cuits et dégouttants de graisse, les légumes les plus invraisemblables et, au milieu de tous ces gens qui vendent et achètent, se promènent un tas de chinois qui ne font rien, et de pauvres coolies à moitié nus qui transportent en chantant à la cadence de leur pas de lourds fardeaux. Nos porteurs ne cessent de crier pour faire garer les Chinois qui sans cela reçoivent dans la tête ou dans l'épaule la pointe du brancard qui les chasse aussitôt. L'on ne va pas très vite avec ce système de locomotion, et les distances sont grandes à Canton.

Je m'arrête pour visiter quelques temples sans grand intérêt et sur les onze heures j'arrive à l'extrémité de la ville à la pagode de cinq étages, une



*C283 : Canal à Canton*

porte sur la muraille qui entoure Canton. Je fais halte et je déjeune installé sur le balcon du cinquième étage d'où je jouis d'une vue superbe. Après déjeuner, je m'en vais voir le bourreau qui me montre son grand sabre avec lequel il opère fort souvent. Malheureusement il ne pourra me montrer ses talents aujourd'hui. Il exécute en un tour de main et les crânes de ses victimes parent le sol de l'endroit où on les exécute. Je ne sais si c'est



*C285 : Le prisonnier en cage*

le climat ou le pays mais cela ne me produit aucun effet.

Ensuite je vais voir les prisonniers. Il y en a un à la cangue, enchaîné et en cage par-dessus le marché exposé en pleine rue. Les autres sont enfermés dans une cour et ont simplement les pieds enchaînés ce qui ne les empêche pas d'arriver au trot dès qu'ils m'aperçoivent pour me tendre la main à travers les barreaux de leur prison, en demandant l'aumône. Ils ont des figures réjouies, sont gros et gras et grands et forts et n'ont l'air ni terribles, ni de s'ennuyer.

La rivière de Canton n'est pas non plus ce qu'il y a de moins curieux ici avec ses milliers de sampans conduits uniquement par des Chinoises, ses grandes jonques remorquées par de petits vapeurs ou même avançant grâce

à une grande roue mise en mouvement par 30 ou 40 coolies qui font là un vrai travail de galérien.

Hong-Kong 29/9/08

Je suis arrivé ce matin tout tranquillement à Hong-Kong. Le temps n'est pas superbe cependant il ne pleut pas. Je viens de monter au Pic en funiculaire. On a là-haut une vue superbe sur la rade. Je t'écris à la Banque Russo-Chinoise en attendant de la galette. Nous partons à une heure pour arriver probablement vendredi à Saïgon où nous cuirons. C'est la dernière lettre qui t'arrivera via Sibéria. Il y aura donc après elle un temps d'arrêt la prochaine ne pouvant arriver que par mon bateau.

Je t'embrasse de tout cœur.

Jean

\* \* \* \* \*

**CHAPITRE V**  
**EN ROUTE POUR LES INDES**  
**PAR CEYLAN ET LA BIRMANIE**  
**26 SEPTEMBRE-2 NOVEMBRE 1908**

De Saïgon à Singapour  
5 octobre 1908  
Ma chère Maman,

Depuis notre départ de Hong-Kong la mer est devenue absolument calme ; de temps en temps le bateau se met à rouler un peu, il roule pour un rien, mais si doucement que personne n'y fait attention et pas une seule fois je n'ai remarqué une place vide à table. C'est une véritable navigation de rivière. Cela tient m'a-t-on dit à ce que nous sommes juste entre les deux moussons. Avant de changer de côté le vent, et par contrecoup la mer, se reposent. Comme nous avons évité le typhon qui était notre seul moyen d'avoir mauvais temps et de faire naufrage, puisque ce bateau a mauvaise réputation, il faut nous résigner à faire une traversée plus que banale.

Après être restés un peu dans l'expectative chacun de son côté, la famille Corvisart, les aspirants et moi, nous avons fini peu à peu, après trois jours de vie commune, par faire connaissance les uns avec les autres et maintenant nous passons toutes nos journées ensemble et nous tenant les coudes, encore plus depuis notre départ de Saïgon où nous avons touché toute une bande de compatriotes. Tous les aspirants, qui d'ailleurs sont depuis ce matin enseignes, sont absolument charmants, le colonel Corvisart est très aimable, bon et intéressant causeur comme peut l'être quelqu'un qui a passé 9 années consécutives au Japon comme attaché milliaire, surtout avec la guerre. Madame Corvisart est aussi une dame très distinguée mais non pas montée sur un piédestal d'où elle ne daigne descendre, elle cause au contraire volontiers et le plus simplement de monde avec nous.

Mademoiselle Corvisart enfin, Solange si son prénom peut t'intéresser, est une jeune fille de 19 ans pas précisément jolie mais cependant très gentille, fort gaie, élevée à l'américaine, c'est à dire qu'elle va et vient sans avoir derrière elle un chaperon ce qui ne l'empêche pas d'être parfaitement

élevée, un peu dans le genre des Chapman si tu veux, parlant couramment le japonais, l'anglais, l'allemand et aussi le français mais avec un léger accent et des tournures de phrases étrangères, ce qui n'a rien d'étonnant pour quelqu'un qui parlait les trois quarts du temps une langue différente du français et qui est au Japon depuis 9 ans ! Donc nous passons nos journées à nous promener tous ensemble ou du moins une partie, car il y en a toujours qui dorment ou qui lisent ou qui écrivent, en causant sur le pont, ou bien nous jouons aux palets, et le soir après dîner, jusqu'à onze heures, nous jouons aux portraits, proverbes, etc. tous les petits jeux de société, et le temps passe le plus agréablement du monde.

En dehors de notre groupe, il y a trois pères Jésuites portugais qui se sont embarqués à Hong-Kong et toute une bande de fonctionnaires qui quittent Saïgon. Je ne sais si c'est le climat de la Cochinchine mais ils ont tous de sales mines. Comme ils doivent se connaître puisqu'ils ont passé à



*11 : Mademoiselle Corvisart*

peu près deux ans ensemble à Saïgon, et que d'autre part les fonctionnaires c'est toujours plutôt ennuyeux, nous ne faisons rien pour lier conversation ensemble. Dans le lot des Saïgonnais se trouve une belle dame de joie et naturellement on a encore fourré ce vieux chameau auprès de moi juste à la place où était le premier qui nous avait quittés à Hong-Kong. Je crois que c'est une spécialité, j'avais d'ailleurs parié avec un des aspi-

rants que s'il revenait une personne de ce genre, ce serait encore moi qui la toucherais et ça n'a pas raté.

Pendant les repas Mademoiselle Corvisart qui ne comprend qu'à moitié qui c'est me regarde en souriant, une envie de rire nous prend tous les deux, elle se retranche derrière le colonel, et moi je tourne la tête en me versant du thé pour ne pas éclater et c'est à peine si je puis tenir mon sérieux quand je verse à boire à ma voisine parfumée. Heureusement que le vent chasse les parfums d'un autre côté que le mien. J'oubliais de te citer parmi les passagers, les 5 chiens de la famille Corvisart, un rapporté de la guerre, un japonais, un chinois ou plutôt une chinoise qui a mis au monde trois petits il y a quelques jours. On en a sacrifié un si bien qu'il n'en reste plus que cinq.

L'autre jour avant d'arriver à Saïgon nous avons fait un rallye-paper dans le bateau. Cela nous a occupé une partie de la journée.

Notre séjour à Saïgon a été allongé de 24 heures à cause de la correspondance avec le courrier du Tonkin qui avait été pris ou avait eu peur du typhon que nous avons évité, et ayant relâché plusieurs jours dans un port, est arrivé à Saïgon avec trois jours de retard ! Nous sommes donc restés deux jours et une nuit dans cette bonne ville de Saïgon. Il y fait, non pas une température exagérément tropicale puisque le thermomètre n'est guère monté à plus de 34°, mais ce qui est désagréable et rend pour beaucoup cette température plus pénible qu'une chaleur plus grande, c'est l'humidité invraisemblable de l'atmosphère et la réverbération qui vous éblouit. De 11 heures à 4 heures personne ne sort. A partir de 10 heures chacun rentre précipitamment chez soi pour se dépêcher de déjeuner et ensuite faire la sieste. Le matin on peut faire un tour dans les belles rues plantées d'arbres, et le jardin botanique qui est réellement très bien. On y admire absolument comme des enfants les fauves, tigres et panthères, qui n'ont pas l'air languissant de nos bêtes de jardin d'acclimatation mais sont en pleine vigueur, rugissent en vous apercevant, bondissent vers vous et on a l'impression très nette que si les barreaux des cages cédaient, le roi de la création passerait un sale quart d'heure.

Le soir vers 5h ou 5h 1/2 on fait l'Inspection, c'est si tu veux comme à Paris l'avenue des Acacias. On frète pour 1 dollar une victoria attelée de deux chevaux grands comme de petits ânes et l'on parcourt pendant env-

iron une heure 1/2 un circuit où tout Saïgon se promène soit en voiture soit en auto. Car il y a des tas d'autos ici, les routes sont superbes et pour en favoriser le développement et l'entretien, on a eu l'idée ingénieuse de doter tous les fonctionnaires tant soit peu importants d'un de ces véhicules. L'effet est épatant. Tous les jours à Saïgon il y a un orage, c'est réglé comme du papier à musique et pendant 1/2 heure, une ou deux heures il tombe des trombes d'eau ce qui amène un peu de fraîcheur. En somme j'ai passé deux journées agréables à Saïgon, dormir de 11h à 4 h, l'inspection le soir, une petite promenade à pied le matin. Nous étions contents avec cela, mais nous avons cependant respiré le dimanche matin quand nous avons appareillé, le courrier du Tonkin étant enfin arrivé. Je t'avais envoyé aussitôt une dépêche et deux heures après en rentrant à bord j'avais la réponse. Pour une fois la communication aura été admirable.

Singapore à Colombo 8/10/08

La traversée de Saïgon à Singapore, 2j 1/2 a été aussi calme que celle de Hong-Kong à Saïgon, pas une vague. Des bandes de poissons volants s'enfuient à notre approche comme des volées de moineaux pour retomber à l'eau après une centaine de mètres de vol. Nous avons passé une journée à Singapour et comme la ville ne présente pas en elle-même un intérêt énorme j'ai été faire une excursion avec les Corvisart jusqu'à Johore. C'est à une heure de chemin de fer environ de Singapore. Le trajet est la partie la plus intéressante de la promenade. On passe dans toute une région à végétation tropicale bien qu'on soit presque à l'équateur pour arriver après une heure à l'extrémité de l'île sur laquelle se trouve Singapore. Un petit vapeur vous fait traverser en quelques minutes le petit bras de mer qui vous sépare de Johore, gentille petite ville où réside le Sultan, qui tire le plus clair de ses revenus d'une maison de jeu, d'un hôtel et de nombreuses émissions de timbres-poste pour les collectionneurs. Nous avons passé là environ deux heures entre deux trains par une douce chaleur en plein midi. De retour à Singapore dans l'après-midi, je n'ai malheureusement pas eu le temps d'aller visiter son jardin botanique qui est paraît-il fort bien, mais un peu trop loin de l'endroit où était arrêté notre bateau.

10/10/08

J'aurai bien du mal à finir cette lettre. Chaque fois que je commence à écrire au bout de quelques lignes je m'arrête pour causer et de fil en aiguille le temps se passe et ma lettre n'avance pas. J'aurai passé quinze jours délicieux sur ce bateau. D'abord c'est à peine si j'ai été un peu malade le premier soir et depuis, le temps est tellement beau que tu n'aurais toi-même pas été indisposée. J'étais donc fort bien portant et de plus j'ai eu la chance de me trouver au milieu de personnes des plus aimables. Je croyais en quittant PP et MD à Shang hai au moment où je me suis embarqué sur le Wangpoo que j'allais être seul pendant quinze jours et cela me semblait tout drôle. Jusqu'à Hong-Kong environ j'ai eu un peu cette impression. Mais depuis que la glace est rompue avec mes premiers compagnons j'ai au contraire l'impression d'avoir été tout seul jusqu'ici et de me trouver en famille maintenant et je doute fort de faire une traversée aussi agréable et en aussi bonne compagnie quand je reviendrai de Bombay. Je devrais être à l'heure où je t'écris déjà à Colombo mais, à cause de notre retard de Saïgon, nous n'arriverons que demain matin. Je pourrai passer encore toute cette journée à me promener avec des personnes du bateau et peut-être l'un des aspirants, le plus gentil de tous, restera-t-il à Colombo car il est un peu souffrant. Je serais enchanté de l'avoir un peu plus longtemps comme compagnon, malheureusement je crains qu'il ne se décide pas, le climat de Colombo n'étant pas le rêve pour les malades.

Je te quitte, ma chère Maman, et confie au bateau qui m'a si bien piloté jusqu'ici le soin de transporter le plus vite possible ces quelques lignes jusqu'à Marseille

Je t'embrasse de tout cœur

Jean

\* \* \* \* \*

Colombo, 14 octobre 1908

Ma chère Maman,

Je suis arrivé depuis dimanche matin à Colombo et j'ai passé ma première journée à Ceylan avec les excellents compagnons de voyage que j'avais rencontrés sur le bateau. J'ai été déjeuner à Mount Lavinia à 8 miles de Colombo avec un des enseignes, Mr Le Terrier, qui ne s'est pas décidé à rester à Colombo. Nous avons fait une excellente promenade en voiture et nous avons retrouvé au déjeuner le reste de la bande. Toute la journée s'est fort bien passée. A 5 heures, j'ai été dire adieu à tous à bord et prendre mon dernier thé sur l'Ernest Simons. Tu trouveras peut-être cela ridicule mais j'avais réellement un petit peu le cœur gros de voir partir tout ce monde avec qui j'avais passé de si bonnes journées. Cela m'a fait assurément plus que lorsque je suis parti de Shanghai. J'avais trouvé pendant ces quinze jours presque une vraie vie de famille.



Υ19 : Scène de rue à Colombo

Pour me consoler j'ai été faire un petit tour dans la ville indigène. Je suis passé devant la cathédrale juste au moment du Salut. C'est une église coloniale et réellement pas mal. Il y avait un monde fou et le Salut était très bien.

Je n'ai pour ainsi dire rien fait en attendant Gaston que de me promener un petit peu, me lever, faire la sieste et prendre des bains de mer fort agréables dans la piscine de l'hôtel à l'abri des rayons du soleil et de la dent des requins. J'étais passé à tout hasard à la poste restante où j'ai trouvé une lettre de Marguerite et une d'Yvonne. Quelle drôle d'idée de vouloir m'écrire poste restante quand j'avais indiqué depuis Tokyo la National Bank of India ? Enfin ! ... J'ai reçu ton télégramme le lundi matin à la première heure. Cela marche bien dans ce pays ci.

Hier soir à 7h 1/2 j'ai été chercher Gaston à bord du "Tourane". Je l'ai trouvé en parfaite santé et en excellente disposition pour notre petit tour. Il m'a remis tout un paquet de lettres que j'ai aussitôt lu avec empressement. J'ai été surpris que tu n'aies pas songé plus tôt à t'informer aux Messageries Maritimes pour mon voyage. Cela me semblait si naturel. En attendant, les lettres qui me suivent depuis Pékin vont encore courir après moi puisqu'elles arriveront ce soir vers 7 heures par la malle anglaise et que je pars demain matin pour Anuradjapura et que je ne repasserai que lundi à Colombo. Nous avons dès ce matin, après que Gaston eut fait ses adieux aux passagers du Tourane, immédiatement arrangé notre itinéraire. Nous avons été chez Cook où nous avons décidé ce qui suit :

Anuradjapura	15 octobre	Calcutta	5 novembre
Dambulla	16	Darjeeling	7
Kandy	17	Calcutta	9
Colombo	19	Bénarès	10-11
Tuticorin	20	Agra	12-14
Madura	21	Delhi	15-17
Madras	22	Jaïpur	18-19
Rangoon	26	Abu	20-22
Mandalay	27	Bombay	24-26
Rangoon	1 <sup>er</sup> novembre		

Nous arriverons le 6 à Port Saïd par le S/S Océanien. Il va de soi que nous ferons l'impossible pour ne pas manquer ce bateau car si quelques jours de plus ne seraient pas de trop, un mois serait exagéré. Nous n'arriverons pas cependant à Marseille le 12 mais un peu plus tard car nous nous

arrêterons 5 ou 6 jours en Egypte pour voir le Caire et les environs. C'est le complément indispensable de ce voyage d'après ce que tout le monde nous a dit, et ce serait vraiment dommage, passant si près des pyramides, de ne pas aller voir si les 40 siècles sont encore à nous contempler assis sur la pointe de ces monuments. On n'a pas tous les jours l'occasion d'aller en Egypte et il y a lieu de saisir aux cheveux celle qui se présente. Comme adresse en Egypte, agence Cook au Caire où nous serons le 6 ou le 7 décembre. Quant aux escales de Bombay à Port Saïd, ce sont bien celles que je t'ai données et non pas Djibouti comme l'a fait Gaston par erreur. C'est Aden le 1<sup>er</sup> Xbre, Suez le 5 et Port Saïd le 6. Mais je crois que le bateau n'arrête pas en général à Suez ; il serait donc scabreux d'y envoyer de la correspondance.



Y17 : Temple indou à Colombo

Quant aux services postaux entre les Indes et la France, je me demande qui a bien pu te dire qu'il n'y en avait que deux par mois. Il part tout le temps des bateaux-postes pour l'Europe et je crois qu'il y a courrier au moins tous les 4 ou 5 jours au moins par Colombo. D'ailleurs je ne m'occupe guère de cela, j'écris des lettres et j'espère qu'elles arriveront. Il est arrivé

ici des courriers de France le 11, le 12, le 13, trois jours de suite et il n'y a pas de raison pour qu'il n'en soit pas de même en sens inverse.

Notre première journée avec Gaston s'est donc fort bien passée ; nous avons trouvé notre Boy qui s'appelle David, est aussi noir que la bordure de ce papier et a l'air convenable. Nous avons fait un tour photographique dans Colombo et été ce soir à Mount Lavinia pour le coucher du soleil. Bonne promenade.

Je me suis dépêché pour t'écrire ces quelques lignes avant de partir car il y a un bateau demain pour l'Europe. Je vais aller me coucher et faire d'abord ma valise car nous partons pour 4 jours. Je suis un peu fatigué car je me suis couché tard hier soir. Heureusement qu'il y a 6 heures de chemin de fer demain matin. Je les mettrai à profit pour t'écrire un peu plus longuement et mettre au courant ma correspondance que les quinze jours de bateau m'ont déshabitué de faire. Ce que l'on reprend vite l'habitude de ne plus écrire.

Albert est-il persuadé maintenant que Gaston viendrait faire un voyage aux Indes ? Ne lui dis pas, il prendrait peut être mal la plaisanterie.

Je t'embrasse de tout cœur

Jean

\* \* \* \* \*

(Ceylan) Dambool 16 octobre 1908

Ma chère maman,

Je devais être bien fatigué avant-hier soir en t'écrivant car j'ai oublié de te dire la principale chose pour laquelle je t'adressais cette lettre. Je voulais t'envoyer par lettre tous mes vœux pour ta fête. J'avais calculé que la malle anglaise arriverait juste à temps à Marseille mais je ne sais comment l'idée m'en est sortie en t'écrivant. Tu auras reçu une dépêche pour ta fête mais j'aurais voulu que tu saches que j'y avais songé bien avant. Je suis puni de mon étourderie, mais il m'est impossible d'y remédier. C'est terrible quand il faut si longtemps pour que les lettres vous parviennent. Je t'adresse donc mes vœux les plus sincères pour que la nouvelle année qui va s'ouvrir pour toi soit une année de bonheur ; tu auras eu tant de peine cette année,

depuis la maladie d'Yvonne jusqu'à la mort de ce pauvre Bon Papa, qu'il est permis d'espérer que ce malheur aura maintenant cessé de t'accabler et qu'il fera place à un peu de calme, de bonheur et de joie. Il y a dans la vie des choses inévitables, chacun doit supporter sa part de douleur, mais l'on peut souhaiter que la mesure ne soit pas trop grande ou tout au moins qu'entre deux épreuves puisse trouver place un temps de repos le plus long possible. Tu sais que nul plus que moi ne souhaite de te voir heureuse, je fais donc des vœux pour que ces désirs soient exaucés.

Depuis jeudi nous avons réellement commencé notre voyage. Tout ayant été réglé mercredi après-midi chez Cook, nous avons pris le 15 dès l'aurore le train pour Anuradhapura, la célèbre ville ensevelie chantée par Loti. A deux heures, ayant déjeuné dans le train, nous arrivâmes à la Rest-House d'Anuradhapura. C'est un délicieux bungalow avec un gentil jardin, une verandah couverte et que l'on prendrait fort bien comme maison de



*Υ28 : Moulin à Anuradhapura*

campagne. Le temps de fréter une voiture et nous partons en excursion. On est en pleine jungle et de tous côtés l'on aperçoit des pierres, des colonnes, des morceaux d'escalier, des stèles sculptées qui s'étendent sur une énorme étendue, attestant l'importance de la ville puissante qui s'élevait autrefois en cet endroit et que la jungle a peu à peu envahi.

Et dans cette plaine immense surgissent des masses imposantes. Ce sont les dayobas, constructions en briques ayant la forme d'une cloche colossale ayant plus de 100 mètres de diamètre et autant de hauteur. A l'intérieur se trouve ou se trouvait une relique de Bouddha ou d'un de ses disciples. Tous ces monuments ont en moyenne la bagatelle de 2000 années d'existence aussi tu peux imaginer qu'ils ne sont plus dans leur neuf. Et malgré tout il subsiste encore un reste de culte, sur chaque autel sont déposés des monceaux de fleurs odoriférantes blanches et rouges et toujours fraîches, sur le sable au pied des autels des mains pieuses ont tracé des dessins simples et réguliers effacés par le mois, voire simplement par les pas des passants. La jungle a tout envahi, les arbres poussent au milieu des anciennes maisons et des palais ruinés, et les singes viennent gambader dans la vieille ville, l'ancienne capitale de Ceylan ! Avec son petit Browning, Gaston essaye d'en tuer mais les quadrumanes sont lestes, le feuillage est touffu et ce serait un joli hasard si la balle atteignait son but. Plusieurs fois nous en avons rencontrés mais jamais aucun ne fut même blessé. Si nous avions eu une carabine ou même un simple fusil de chasse, nous aurions pu aisément en démolir quelques-uns.

Après une excellente nuit passée à la Rest-House, nous sommes gaiement partis vendredi matin dans une petite de Dion pour Dambool et Kandy. Je n'avais pas fait d'auto depuis le 6 juin et j'étais enchanté de me promener pendant deux jours en motorcar. Nous ne faisons pas du 60 à l'heure mais il y a si longtemps que je n'ai été vite que 25 de moyenne me semblait fort convenable, d'autant plus que le peu d'air créé par cette vitesse modérée suffisait à rendre possible la température tropicale que nous subissons. Les routes ne sont pas mauvaises du tout, certaines portions sont même excellentes, et cela vous change un peu de la route de Versailles de rouler dans la jungle où l'on rencontre des singes, des chacals qui s'arrêtent en traversant et vous jettent de loin un coup d'œil curieux, des buffles énormes aux cornes plates en demi-cercle, et un tas d'oiseaux bizarres de toutes tailles et de toutes couleurs, de grands échassiers blancs comme la neige, des pigeons, des oiseaux bleus, des petites perruches et par-dessus tout l'atmosphère est saturé du parfum des fleurs et des arbres d'essences variées qui peuplent cet océan de verdure. Car il n'y a pas une place qui ne soit couverte par la jungle.



*Y56 : Mihintale*

En quittant Anuradhapura nous nous sommes arrêtés à Mihintali où nous avons escaladé en plein midi une dayoba placée sur un tertre où l'on accède par quatre grands escaliers successifs de plusieurs centaines de marches, peu élevées il est vrai, mais qui ont depuis longtemps perdu leur aplomb primitif. Là-haut se trouvent comme dans toute cette région des vestiges d'anciens palais, des bassins creusés dans le roc, que le temps n'a pu détruire. Nous avons vu là des ... que des prêtres bouddhiques avaient mis sur un petit autel toujours orné de fleurs fraîches et, dans ce pays de serpents, cette petite mangouste qui nous rappelle l'histoire de Riki-tiki-tavi dans le Livre de la Jungle.

A quatre heures nous arrivons à Dambool sans le moindre accroc, nous étant seulement arrêtés pour essayer mais en vain de dessiner des singes. Après avoir étanché avec du whisky and soda la soif qui nous dévorait, nous avons été voir les "Cave Temples" de Dambool. Ce sont des temples bouddhiques creusés dans un énorme rocher et perchés au moins une centaine de mètres au-dessus de la route. L'intérieur de ces temples est couvert de fresques datant de 1500 ou 2000 ans mais restaurées il y a 8 ou 900 ans ! ... et cela a l'air d'avoir été peint hier. Une série de bouddhas de diverses tailles, assis ou couchés, sont alignés dans ces temples et l'ensemble ne manque pas d'une certaine grandeur dans le demi-jour qui l'éclaire par la

porte taillée dans le roc. Pendant que nous visitons ce temple, l'averse quotidienne est arrivée et nous avons attendu à l'abri qu'elle passe car ces averses sont de vrais déluges.

Hier matin nous sommes partis de Dambool pour aller voir Sigiria qui est une des choses les plus curieuses de Ceylan. C'est un énorme rocher, comme un gros bouchon, qui s'élève en plein milieu de la jungle et sur lequel un maharadjah avait construit son palais. Pour arriver au sommet de ce caillou, il faut monter pendant une grande 1/2 heure par des chemins impossibles ou plutôt par des échelles en fer presque à pic accrochées au flanc du rocher. Et quand

une fois arrivé en haut on aperçoit les traces et les ruines des constructions qui s'élevaient là autrefois, on reste confondu devant l'audace de gens ayant su entreprendre un tel travail. Actuellement ce ne sont que des ruines ; on voit assez nettement dessinés les emplacements des diverses pièces par les murs de briques qui n'ont pas encore disparu. Mais le trône du rajah, un superbe bloc de pierre, a l'air de dater de la veille, et assis dessus, à la place où les princes d'autrefois avaient l'habitude de siéger sous le soleil de plomb qui nous darde ses



Y57 : Dans la plaine cinghalaise

rayons presque verticalement, je ne puis me lasser de contempler le superbe panorama de la jungle touffue qui ondule à plus de 100 mètres au-dessous, bordé à l'horizon par les belles montagnes des environs de Kandy.

Après cette petite excursion et avant de remonter dans notre de Dion, nous allons réparer nos forces dans la Rest-House de Sigiria. Nous ne voulons prendre qu'un peu de liquide mais ayant aperçu sur la table servie un superbe gâteau de miel, Gaston ne put s'empêcher d'y goûter ! Je suivis son exemple et le plat y passa, ainsi qu'un pot de confitures voisin et des toasts exquis sortant du four, quel délicieux pays ! ... L'heure passait et il fallait nous presser pour arriver à Kandy le soir. Bien repus, nous nous sommes arrachés aux délices du miel et des exquis bananes, et en route. A 2h, halte à Matala pour déjeuner et à 5 heures nous arrivons à Kandy.

A Matala, la jungle cesse pour faire place aux plantations et c'est alors une délicieuse promenade pendant deux heures au milieu de cacaoyers, de palmiers, de thé, de caoutchoucs, de cocotiers, de palmiers et d'arbres à pain, que sais-je ? Et lorsqu'on passe auprès d'une factorerie où l'on travaille le thé, il n'y a pas besoin de regarder ce qui vous entoure et l'odeur seule suffirait à vous apprendre que ces petits arbrisseaux sont les dispensateurs de cette excellente boisson que nous sommes venus déguster ici. Kandy est une gentille petite ville indigène avec un bel hôtel sur le bord d'un petit lac au milieu des montagnes. Il fait un peu moins chaud qu'à Colombo et en été les Anglais y viennent en foule. Cela se voit car c'est fort bien arrangé. Il faut aller dans les colonies anglaises pour voir comment nos voisins d'outre-Manche savent s'arranger dans tous les climats.

La célébrité de Kandy est le temple de la Dent. On y vénère la Dent ou plutôt une fausse dent de Bouddha, la vraie ayant été après diverses pérégrinations prise par les Portugais et brûlée à Goa devant les autorités. Mais malgré cela, la fausse n'en est pas moins vénérée et enchâssée dans des gaines aussi nombreuses que riches et ouvragées. Et naturellement dans le Saint des Saints où se trouve cette simili relique et où nous avons pénétré avec les prêtres au moment de l'office le soir, se trouvent des monceaux de fleurs les plus odoriférantes d'une fraîcheur inouïe. Il ne faudrait pas avoir la tête trop sensible pour y pénétrer sans quoi l'on risquerait d'en rapporter un violent mal de tête. Mais nous sommes des hommes forts.

Ce matin nous avons été visiter les jardins de Peradenya aux environs de

Kandy qui sont paraît-il le 2<sup>e</sup> jardin du monde, le 1<sup>er</sup> étant à Java. Le fait est que Peradenya est plutôt coquet et on y est ravi par l'exubérance de la végétation qu'on y trouve. Toutes les plantes et arbres tropicaux y sont représentés, la cannelle, le piment, le poivrier, le cacao, le thé, tous les palmiers, le caoutchouc, les arbres à pain, des bambous géants, les plus grands qu'on connaisse etc.... Malheureusement ce n'est pas la saison des fleurs et je n'ai vu que



*Y67 : Le temple de la Dent à Kandy*

deux pauvres orchidées qui n'avaient rien de remarquable. Et pendant que nous visitons le jardin, une nuée de vampires tournoyait au-dessus de Peradenya comme des corbeaux dans nos contrées. Ces sales bêtes abîment tous les arbres aussi se met-on à les chasser et les premiers coups de fusil les ayant mis en fuite, ils se sauvaient à tire d'ailes. Au cours de notre promenade, le cocher de notre voiture en ayant aperçu un blessé accroché dans un arbre, alla le décrocher pour l'emporter et le manger. Je voudrais y goûter pour le croire, mais je crains que beaucoup seraient un peu dégoutés à l'idée de manger de cette énorme espèce de chauve-souris !

Nous sommes rentrés ce soir à Colombo pour en repartir demain après-midi pour Madras via Tuticorum et Madura. J'ai enfin trouvé les pauvres lettres qui couraient après moi depuis si longtemps et qui, après m'avoir manqué à Shanghai, m'avaient encore manqué l'autre jour à Colombo.

Enfin tout finit par arriver. J'avais entre autres une lettre de Lucien du 20 août et une d'Yvonne du 28. Cela fait à peu près deux mois, c'est un joli voyage !

Malgré tout j'ai lu ces lettres avec plaisir bien que ce fût un peu de l'histoire rétrospective même pour moi ! Ce qui m'a amusé, c'est qu'Yvonne me disait précisément dans cette lettre qu'elle espérait que cette missive m'arriverait mieux que les autres. Pour une fois, elle a vraiment bien deviné. Tu pourras lui dire qu'elle ne s'inquiète pas, je crois avoir reçu toutes ses lettres ainsi d'ailleurs que toutes celles qui m'ont été envoyées ; seulement la régularité des services postaux est sujette à d'assez grandes fluctuations quand il s'agit d'atteindre un voyageur à une aussi grande distance.

J'ai reçu ces temps-ci un tas de lettres de tous côtés et je crains bien qu'il ne me soit pas possible de répondre à toutes instantanément. Je te demande donc de m'excuser auprès de tous, mon oncle Sola, Marguerite, Bonne Maman, Lucien, Yvonne, de les remercier beaucoup et leur dire que je compte leur envoyer quelques lignes dès que j'aurai un moment. Peut-être sera-ce dans l'océan Indien entre Madras et Rangoon quand je voguerai pour la Birmanie. J'espère qu'on ne me tiendra pas compte de ce que j'ai écrit avant pour m'accorder un peu de temps pour la réponse. Je te dis dans ma dernière lettre qu'il y avait de nombreux courriers de Ceylan en Europe mais, malgré cela, il y aura probablement des trous et des irrégularités dans ma correspondance à cause du tour que nous allons faire en Birmanie. Il y a déjà quatre jours de Madras à Rangoon, ce qui fait 8 allers et retour plus ou moins de Madras à Colombo, ce qui peut faire rater un bateau. Ne t'inquiète donc pas si tu restes quelque temps sans lettre. Pense que j'aurai été dans le même cas et probablement beaucoup plus que toi. Il n'y a qu'à attendre tout simplement, les lettres finissent toujours par arriver tôt ou tard, j'en ai fait moi-même il n'y a pas longtemps l'expérience.

Que te dirais-je encore, que nous allons fort bien tous les deux et faisons excellent ménage, cela va de soi. Je trouve que le temps passe bien vite ici, voici huit jours que j'ai quitté l' " Ernest Simons " et je me trouvais bien seul dimanche dernier à pareille heure. Mes deux compagnons du Japon et de la Chine doivent aujourd'hui être dans vos murs ou pas loin. Fais les causer tant et plus, qu'ils vous racontent les histoires les plus invraisemblables sur nos promenades de façon que lorsque je rentrerai je n'aie

à vous faire part que des trois derniers mois, sinon je risquerai 1° de devenir fou et 2° d'attraper une extinction de voix à trop parler sans compter que je raserai bien des gens à commencer par moi-même.

Je suis heureux de penser que Lucien va retrouver son vieux PP ; je ne sais pas lequel des deux sera le plus content de revoir l'autre, mais j'ai bien peur que les deux amis ne fassent des dépenses folles chez le cordonnier tant ils vont user de semelles dans leurs promenades nocturnes quand ils se mettront à se reconduire indéfiniment l'un l'autre jusqu'à ce que le jour les rappelle à leurs occupations ou qu'un agent trop zélé et intrigué ne veuille les appréhender pour leur demander ce qu'ils ont. Et ils n'auront même pas la satisfaction de pouvoir rosser le commissaire. On ne tape pas sur des blancs comme sur des jaunes ou des noirs.

Je te quitte, ma chère maman, en te chargeant encore de mille choses pour tous et en les priant de patienter un peu. Je t'embrasse de tout cœur

Jean

N'oublie pas mon gros toutou si tu vas à Ablon. Dis-lui bonjour de ma part. Et le cheval surprise, je n'en entends pas parler, serait-il malade, ou mort, ou imaginaire ? Pauvre de lui, pauvre de moi !

Colombo 18/11/08 JC

\* \* \* \* \*

Madras, 22 octobre 1908

Ma chère Maman,

Je t'écris ces quelques lignes avant de m'embarquer pour Rangoon où nous arriverons dans 4 jours. Je t'ai envoyé ce matin une dépêche avec Rangoon convenu. D'après ta lettre cela veut dire que nous attendons une dépêche poste restante à Rangoon. Notre petit tour dans le sud de l'Inde s'est fort bien passé. Il fait naturellement toujours aussi chaud et bien que depuis hier le temps soit couvert et qu'il tombe des averses la température n'a pas du baisser sensiblement.



*I3 : Sur les docks à Tuticorin*

Nous avons visité Madura, Trichinopoly et Tanjore qui nous ont semblé d'autant plus curieux, jolis et intéressants que c'étaient les premières villes hindoues que nous visitions. A Madras nous avons visité un superbe et énorme temple hindou fort bien conservé. Ce ne sont partout que piliers de pierre sculptés et quelques-uns ont pris une patine noire étonnante à cause de l'huile de cocotier dont on les recouvre chaque matin en même temps qu'on dépose devant eux des fleurs fraîches. Chaque porte d'entrée du temple est une grande construction qui se détache du reste de l'édifice et qui vous frappe immédiatement par le fouillis de sculptures qui la couvre. A l'intérieur du temple et dans les corridors vont et viennent des masses d'hindous aux costumes éclatants blancs ou rouges ou simplement habillés d'un pagne, les enfants n'ayant même le plus souvent qu'une ficelle ou une chaînette autour des reins. Les trois quarts des hindous sectateurs de Vishnou ont sur le front peint en blanc et en rouge une sorte de trident, d'autres ont le corps bariolé de signes plus ou moins bizarres.

Les éléphants sacrés eux aussi portent ces signes peints sur leur énorme tête. Ils se promènent silencieusement dans le temple, viennent poser pour qu'on les photographie, faisant des genuflexions pour extorquer des visiteurs une toute petite pièce de deux annas qu'ils ramassent avec leur trompe pour la donner à leur cornac perché sur



*III : Temple à Madura*

leur tête ou debout auprès d'eux. Dans les bassins sacrés, les hindous se baignent et lavent leur linge, comme dans les fleuves, pour se purifier avant d'aller faire leurs dévotions. Et il faut voir avec quel soin ils s'écartent devant nous pour éviter le contact impur de ces impies ! De notre côté nous ne sommes pas fâchés de ne pas prendre contact avec tous ces noirs dont la propreté malgré leur bain est souvent sujette à caution. Dans les galeries du temple les parois sont couvertes de vieilles fresques représentant les différentes histoires des dieux hindous. Tout cela est bien vieux et les pauvres fresques tombent en ruines mais on place par-dessus des panneaux de bois sur lesquels de modernes artistes hindous repeignent consciencieusement les anciennes histoires sacrées.

Le palais de Madura qui a été transformé par les Anglais depuis que les anciens rajahs ont disparu en palais de justice est une fort belle construction du XVII<sup>ème</sup> siècle en style mauresque qui fait penser à quelque Alhambra. Ayant raté notre train pour Trichinopoly par suite d'un changement récent



*II2 : Détail de pilier à Madura*

d'horaire nous avons été obligés d'attendre jusqu'à 10h du soir et ne sommes arrivés à Trichinopoly qu'à 3h5 du matin. Nous avons pris un acompte de sommeil dans le train utilisant notre couverture et oreiller, complément indispensable de tout voyageur dans l'Inde pour dormir dans les trains. C'est l'habitude. Ce qui est épatant ce sont les gares. Les buffets y sont excellents et de plus chaque salle d'attente comporte une salle de bains cabinet de toilette et WC à la disposition des voyageurs. Des chambres claires, propres, avec salle de bain et WC sont aussi dans la gare qui sert ainsi d'hôtel. Nous avons télégraphié de Madura pour retenir 2 lits à Trichi et nous avons pu sauter de notre wagon dans notre lit presque sans ouvrir l'œil.

A Trichi nous avons été visiter deux temples hindous dont un à peu près en ruines mais que l'on est en train de rebâtir. Ce qu'il y a de curieux à Trichi c'est un roc planté au milieu de la ville et sur lequel est perché un temple et un fort. Il y a bien 300 hautes marches à gravir pour arriver en haut mais l'on a une belle vue. Nous avons fait cela un peu en courant parce que nous étions pressés par l'heure du train voulant finir notre après-midi à Tanjore

où nous avons encore vu un temple et un palais mais beaucoup moins bien que celui de Madura. Par contre le temple était un peu différent de ceux que nous avons vus jusqu'ici et renfermait d'assez fines sculptures. Une nuit de chemin de fer et nous arrivions ce matin à Madras d'où je t'écris. Cela a l'air d'un sale grand trou peu intéressant. Nous avons fait quelques courses ce matin sous la pluie qui tombait par bonnes averses.

Notre boy nous quitte à Rangoon quand nous partirons pour Calcutta.



116 : La lessive à Trichinopoly

Il est obligé d'accompagner un touriste qui lui est recommandé par son ancien patron. C'est malheureux car ce garçon bien que tout noir avait l'air pas mal. Enfin Cook doit nous en chercher un à Calcutta et je pense que cela ira tout de même, nous le dresserons au besoin. Gaston écrit à Mme Mortureux pour la prier de demander à ce Mr Terninck des raffineries d'Egypte un programme de voyage de 6 à 10 jours environ en Egypte et au besoin des lettres de recommandation. Nous pourrons ainsi finir triomphalement notre voyage qui commence déjà fort bien. Ce que j'ai vu jusqu'ici ne me fait nullement regretter la Chine ou le Japon, au contraire cela se complète fort bien, et je crois que la clôture par l'Egypte sera la fin

naturelle, car bien des choses ici vous font penser à la civilisation et à l'architecture Egyptienne.

Je te quitte ma chère maman en t'embrassant de tout mon cœur

Jean

S'il arrive pour moi un paquet du Japon, probablement au commencement de décembre, qu'on le laisse en douane jusqu'à mon arrivée car j'ai des conditions spéciales pour la casse et je désirerais vérifier le contenu. Il m'arrivera aussi peut-être des lettres de Chine et du Japon recommandées, il n'y aura qu'à les garder, je sais ce qu'il y a dedans.

\* \* \* \* \*

Madras à Rangoon 25 oct. 08

Ma chère Maman,

Je viens d'apprendre qu'il part demain de Rangoon un courrier pour l'Europe aussi je m'empresse de t'écrire ces quelques lignes. Rien de bien nouveau naturellement depuis notre départ de Madras qui fut assez précipité. En effet nous comptions en quittant l'hôtel infect où nous étions (bien que ce fut le 1er de Madras) aller tranquillement faire un petit tour au musée avant de nous embarquer, mais au moment de partir notre boy arrive avec une lettre lui annonçant qu'il pouvait terminer le voyage avec nous, la personne qu'il doit piloter ayant retardé son voyage. Il nous fallut donc repasser à l'agence de navigation de la B.I.S.N.Cy pour faire changer son billet car nous avions pris pour lui un aller et retour Madras-Rangoon de façon à le rapatrier après notre tour en Birmanie (il faut te dire que notre boy est de Madras). Tout cela nous avait mis un peu en retard et nous sommes arrivés au galop de notre haridelle par une pluie battante sur le quai où nous attendait David (le boy) avec les bagages. Ce fut une bousculade homérique avec la bande d'hindous et nos bagages qu'il fallut d'abord descendre dans une barque puis remonter à bord. Cela me rappelait un peu notre départ de Chemulpo mais il était 5 heures du soir tandis que nous avions quitté la Corée sur le coup de minuit. Inutile de te dire que je n'ai pas été malade, le golfe du Bengale étant aussi calme qu'il y a une dizaine de jours lorsque je le traversai pour la première fois, et il en sera encore de même jusqu'à Port

Saïd. C'est une saison délicieuse pour la navigation.

Nous avons recueilli en cours de route quelques renseignements sur la



*B2 : Scène de rue à Rangoon*

Birmanie et nous allons avoir des permis pour aller voir travailler les éléphants à Rangoon et une lettre d'introduction pour un Anglais à Mandalay qui nous passera un canot à vapeur pour faire une excursion sur l'Iraouaddy au nord de Mandalay. Le temps semble s'être remis au beau. Les pluies sont paraît-il finies mais nous allons peut-être avoir encore quelques bonnes chaleurs. Ce n'est rien et cela vaut mieux que de la pluie surtout au point de vue photographique que j'oublie moins que jamais. Nous allons fort bien tous deux et l'entrain est parfait.

Je t'embrasse de tout cœur

J. Corpet

Annie est-elle rentrée à la maison. Je n'en ai pas entendu parler ?

\* \* \* \* \*

Mandalay à Prome,

1<sup>er</sup> novembre 1908

Ma chère Maman,

J'en prends à témoin tous les Saints du Paradis dont c'est aujourd'hui la fête, pour un type qui a de la veine je n'ai pas de veine comme on dirait en Normandie. Crois-tu que j'avais fini enfin hier de mettre au courant ma correspondance, ce qui faisait l'admiration de mon aimable compagnon de voyage, je poussai un ouf de satisfaction, et je commençai bravement une lettre à ton intention spéciale ; ce matin, nonchalamment et confortablement étendu sur le pont dans un bon fauteuil avec des appuis pour les bras et les jambes, je continuais ce chef d'œuvre épistolaire dont la quatrième page bleuissait aux trois quarts, les premières étant déjà noires, car l'encre avait séché depuis la veille, lorsqu'il me vint l'idée saugrenue de vouloir me moucher. Je posai ma lettre sur ma boîte de papier, mon stylo par-dessus, et je tirai prosaïquement mon mouchoir de ma poche lorsqu'un souffle de vent balayant le pont vint cueillir la lettre sur mes genoux, un instant je la vis voltiger en l'air au-dessus du boueux Irrawady et j'eus pendant quelques secondes l'espoir de la voir venir s'abattre sur un renflement du bateau, au-dessus des roues. Hélas, la fugitive vit le coup et le para d'un saut de côté, ses deux feuilles battant gauchement l'air comme un papillon ivre, puis elle disparut, et maintenant ce n'est plus qu'un chiffon de papier dans l'eau sale ; toutes les bêtises que j'avais écrites sont délayées dans le fleuve, et voilà tout mon travail perdu. Songe que j'ai déjà écrit plusieurs lettres, et qu'il me faut une fois de plus recommencer les mêmes histoires. Ah, pauvre de moi, je n'ai finalement pas de veine.

Donc il y aura demain huit jours que nous sommes en Birmanie et cette semaine ne comptera assurément pas parmi les moins agréables de notre voyage. Arrivés à Rangoon dans la matinée après avoir été faire différentes courses de 1<sup>ère</sup> nécessité comme l'hôtel pour laisser notre linge, la poste pour y prendre nos dépêches, Cook pour nos billets et la banque pour la galette, nous avons été visiter ce qu'il y a de plus beau à Rangoon et qui jouit d'une grande réputation, non seulement chez tous les Orientaux qui la considèrent comme une de leurs pagodes les plus sacrées, mais encore chez tous les Européens qui l'ont vue à cause de son cachet propre, la Shive Dagon Pagoda. Ce nom bizarre que tu ne sais même pas peut-être au juste comment prononcer, ne te dit probablement pas grand chose, et je regrette

fort que ma plume soit également impuissante à te décrire cette merveille.  
Mes photos elles-mêmes, en admettant, ce qui n'est pas impossible,



*B12 : Shive Dagon Pagoda*

qu'elles soient réussies, ne pourront t'en donner qu'une idée fort incomplète. Ah ! c'est ici que triompherait la photo en couleurs. Peut-être arriverait-elle à rendre l'étincellement de cette sorte d'énorme cloche pointue, toute dorée, entourée de mille autres, blanches, grises ou noires suivant que le temps, l'huile ou la fumée des cierges qui brûlent incessamment ont plus ou moins atténué l'éclat de leur blanc neuf, et ces colonnes et ces portiques entièrement incrustés de verroterie qui miroite sous le soleil de plomb, le bleu du ciel, le vert des palmiers et toute cette gaieté rose, mauve, blanche, jaune et verte, toute cette soie qui miroite, enroulée en turban autour de la tête des hommes, jetée en écharpe sur les épaules des femmes, et enveloppant en une sorte de jupe la ceinture et les jambes de toute la Birmanie.

Tu verras peut-être des livres où l'on parle du " Silk East ", l'est de la soie, je t'assure que lorsqu'on est venu en Birmanie on comprend ce que cela veut dire. C'est complètement différent de l'impression de soie que l'on

peut avoir du Japon et de la Chine, où ces tons n'existent pas, qui hurleraient peut-être d'être assemblés sous d'autres cieux mais qui s'harmonisent à merveille sous le ciel des Tropiques, au grand soleil de midi, des milles clartés diverses du couchant ou à la lumière bleue de la lune.

Je referais volontiers le voyage uniquement pour voir les Birmans chez



*B12 : Shive Dagon Pagoda*

eux. Mais combien de temps y resteront-ils. Déjà à Rangoon, l'élément étranger, Hindous, Chinois, Européens, les a repoussés, en partie chassés de leurs bazars, et ils sont venus se réfugier dans les environs de leur grande pagode. Toutes les marches du grand escalier qui y conduit en sont couvertes ; ce sont des marchands qui vendent aux pèlerins les choses les plus hétéroclites, encens, fleurs, jouets, parfums, soieries, quincaillerie, que sais-je, des fruits, des victuailles, tout ce que tu voudras. Actuellement tous les pèlerins sont Birmans, mais à certaines époques il en vient de partout, de Chine, d'Indo-Chine, du Japon et même de Corée. C'est peut-être plus curieux mais pour nous qui venons en Birmanie, il vaut presque mieux ne pas être tombés à ce moment-là.

Après notre journée passée à Rangoon, à peu près entièrement à la

Shive Dagon Pagoda, nous avons pris le train pour Mandalay. Il n'y a pas loin de 24 heures de chemin de fer bien que ce soit moins loin que Paris de Bordeaux, seulement les trains ne font pas du 80 à l'heure ici. Nous avons passé deux jours, et deux fort agréables, dans l'ancienne capitale de la Birmanie que ses habitants appellent modestement le centre du monde. Au fond comme la terre est à peu de chose près une sphère, chacun sait, sans même être un ancien élève de la Grande Ecole, qu'un point arbitraire de sa surface peut être pris pour centre, et puis, même sans invoquer d'aussi subtiles raisons, il suffit de regarder un peu autour de soi et de prêter l'oreille pendant quelques instants pour s'apercevoir que ce titre convient assez bien à cette bonne ville de Mandalay.

Tous les pays de la terre semblent en effet s'y être donné rendez-vous.



*B49 : Mandalay, Queen's Golden Monastery*

Dominant les autres, naturellement, l'Amérique vient en tête avec ses machines à coudre Singer dont le bruit imite à s'y méprendre pour nos oreilles d'automobilistes le ronronnement familier de la moto, et plusieurs fois ici, comme en Chine, où ces machines à coudre sont légion, je me suis retourné, surpris, croyant voir une moto, et plus encore en apercevant la face

jaune d'un chinois ou d'un Birman lorsque je pensais me trouver face à face avec mon brave vieux Lucien, tout poussiéreux et haut en couleurs d'une si longue trotte et dans un tel climat, je me figurais sa mine réjouie, ses moustaches fièrement retroussées pour lutter contre les miennes, tout content de me faire cette bonne surprise. Et qui sait maintenant que sa moto marche pour de bon peut-être bien qu'un jour il partira de l'avenue Philippe-Auguste pour aller voir Bouza et Kate à Ablon, et que ses deux chevaux 1/2 l'amèneront d'un bond de mon côté, sous les tropiques. Je n'ai plus que 42 douzaines de plaques, mais en bouchant un œil à mon Spido cela en ferait 84 et je pense qu'il y aurait ainsi de quoi calmer pour un temps son ardeur de photographe. Que deviendrait-il en effet sous ce climat où je suis moi-même arrivé à faire 78 douzaines, sans désespérer de brûler jusqu'à la 1440<sup>ème</sup> plaque que j'aurai trimballée à ma suite.

Après les Américains que cette histoire t'a peut-être fait oublier, les Chinois arrivent dead-head avec les Anglais, puis c'est le Japon avec ses étoffes et ses allumettes et enfin toute l'Europe, Allemagne, Autriche, Belgique, France, Italie etc... dont les divers produits portant la marque d'origine peuplent les bazars. Mais l'élément qui domine ici est le Birman, et c'est heureux. On passerait des heures dans ces bazars où l'on vend de tout, depuis les cahiers d'écolier à 1/2 anna, jusqu'aux bracelets d'argent et d'or, jusqu'aux rubis dont c'est ici la patrie. Fort peu d'hommes, ils sont trop paresseux paraît-il pour s'occuper de commerce, mais beaucoup de femmes en revanche et bien que ce ne soit pas des beautés, il y en a qui n'ont pas de vilaines figures, et puis elles ont toutes l'air heureux, dans leur soie rutilante, les bras cerclés d'anneaux d'or, des bagues de rubis aux mains et d'argent aux pieds, et immanquablement un énorme cigare, plus long que cette lettre, à la bouche.

Mais il n'y a pas que cela à Mandalay, et l'on occupe facilement ses deux journées 1/2 à visiter le palais du roi Thibaw, aujourd'hui en ruines, car depuis la domination anglaise, c'est à dire depuis vingt-cinq ans environ, il n'est plus entretenu, et des vandales l'ont visité, aussi ses dentelles de bois sculpté, ses incrustations de verre, ses colonnes dorées ou peintes en vermillon n'ont pas tardé à ne devenir que l'ombre terne de leur brillante splendeur. Ce qui est resté intact, c'est la grande enceinte qui renferme le palais, une muraille percée de quatre portes, flanquée de petits bastions sur-

montés comme les portes d'un gentil petit toit birman tout en pointes et qui a l'air de vouloir danser, entoure et garde un grand carré de deux kilomètres de côté, défendu encore par de larges douves couvertes de lotus, maintenant fanés, et au centre duquel, au fond de son palais, régnait le roi cruel d'un peuple si paisible. Ces longs canaux bordés d'un côté par ce mur de défense et de l'autre par une belle avenue d'arbres font un effet splendide le soir au coucher du soleil.

Avec le palais, les nombreuses pagodes, et le monastère doré de la reine



*B47 : Mandalay : Aindowa Pagoda*

retiennent l'attention des visiteurs. Quoique moins belles et moins riches que la Shive Dagon Pagoda de Rangoon, les pagodes de Mandalay n'en sont pas moins intéressantes et curieuses, et quant au monastère de la reine, c'est un grand bijou de bois sculpté et doré. On aurait fort envie en le visitant de détacher une petite statue de bois de la frise ou du panneau où elle grimace pour l'emporter mais un vieux fond d'honnêteté vous retient.

Jeudi soir nous avons été coucher à bord du Hava, un confortable et tout nouveau bateau de rivière qui devait nous conduire jusqu'à Prome en descendant l'Irrawady. Nous avons fait là trois jours de navigation déli-

cieuse bien que nous ayons eu jusqu'à 38° à l'ombre à 4 heures du soir et une autre fois quelques grains sérieux. Il n'y a pas un kilomètre en ligne droite et de plus le lit de la rivière est rempli de bancs de sable baladeurs, aussi toute la journée entend-on le chant monotone des sondeurs, à bâbord et à tribord, qui annoncent à chaque instant en chantant la profondeur de la rivière, et la nuit on stoppe prudemment ce qui, tout compte fait, vous prend trois jours et deux nuits pour descendre à Prome, et ne pas faire beaucoup plus de 200 km en tout !

Nous avons eu l'occasion, le 1<sup>er</sup> soir de profiter de notre arrêt noc-



*B76 : Foule au bord de l'Irrawady*

turne à Myingyan pour assister à des danses birmanes qui avaient lieu ce soir-là bien que ce ne fût pas pleine lune ni même le premier quartier. Il nous fallut faire trois longs quarts d'heures en bullock-cart, un véhicule dans le genre d'une charrette chinoise un peu plus grand, mais aussi dépourvu de toute espèce de ressorts, et traînée par deux vigoureux bullocks à petite bosse. Comme c'est une voiture à deux roues on est obligé d'occuper une place déterminée et de n'en pas trop bouger pour bien répartir la charge sur le timon. Mais nous avons bien été payés de nos secousses par la soirée que

nous avons passée au milieu de tous ces Birmans en fête. Dans la pagode sur des longues tables étaient placées les offrandes des fidèles, fruits de toutes sortes, gâteaux, biscuits, jusqu'à des " Carr ", et même des pompes à pneu qui servaient sans doute à comprimer l'air dans les lampes à incandescence qui éclairaient la fête nocturne et que des gens prudents avaient placé sous la bienveillante protection du bouddha tout doré et couvert de verroterie et de pierreries. Dehors, en plein air, deux théâtres avaient été installés, sur l'un dansaient des hommes et des femmes, des danses ayant un peu le caractère de celles que les danseuses de Wirsowath exhibèrent il y a quelques années à Paris, et sur l'autre s'agitaient des marionnettes fort habilement maniées par des Birmans juchés en l'air qui d'une main tenaient les ficelles de leurs poupées et de l'autre suivaient le fil des discours qu'ils débitaient à la foule plus ou moins attentive mais assez silencieuse. Nous sommes restés là deux bonnes heures et puis, remontant dans notre luxueux équipage nous sommes retournés au bateau.

Nous sommes arrivés à Prome hier soir juste à temps pour admirer avant la tombée du jour la belle pagode, et ce matin après une bonne nuit en chemin de fer nous débarquions à Rangoon. Nous y avons bien trouvé la réponse à notre dépêche de Mandalay, et nous avons occupé le temps qui restait avant le départ du steam-launch à visiter le beau parc des Dalhousie,



*B67 : Charrettes au bord de l'Irrawady*

retourner une dernière fois à la Shive Dagon Pagoda et faire quelques achats de cartes postales et autres. Maintenant nous voilà en bateau jusqu'à jeudi midi où nous arriverons à Calcutta. Depuis que nous avons quitté Colombo nous n'avons couché que deux nuits à l'hôtel, ce qui nous fera 11 jours de bateau et 4 de chemin de fer sur 17 journées de voyage, mais qu'est-ce que cela pour un vieux globe-trotter comme moi et Gaston lui aussi s'en accommode fort bien.

La navigation est toujours aussi calme bien que le vent se soit levé. Le beau ciel bleu et le soleil radieux de la Birmanie ne semblent pas vouloir éclairer le golfe du Bengale ; il fait un temps couvert avec de bonnes averses. Ce n'est au fond pas désagréable d'avoir un peu de fraîcheur. J'espère que nous retrouverons le beau temps à Calcutta, car l'excursion de Darjeeling dans les nuages serait analogue à notre fameuse ascension du Stelvio si nous y trouvons seulement la belle éclaircie qui récompensa ce jour-là de notre randonnée dans les lacets boueux du Tyrol. Tu trouveras peut-être que j'ai bien serré mes lignes, ce n'est pourtant pas ma dernière feuille de papier, seulement le poids de l'encre et des insanités dont ces pays sont couverts ont empêché cette feuille volante de faire un petit tour dans les airs, tu dois d'ailleurs être habituée à déchiffrer ma prose et je pense que tu pourras avec de la patience venir à bout de ces quatre pages.

Je te quitte, ma chère Maman, en te chargeant de mille choses pour toute la famille.

Je t'embrasse de tout cœur

J. Corpet

\* \* \* \* \*

**CHAPITRE VI**  
**TOURISME AUX INDES**  
**5 NOVEMBRE-25 NOVEMBRE 1908**

Bénarès à Agra, 11 novembre 1908

Ma chère Maman,

Le courrier pour l'Europe partant régulièrement de Bombay toutes les semaines, j'attends la veille du départ pour t'écrire. D'ailleurs depuis ma dernière lettre c'est aujourd'hui le seul instant de liberté dont je puis disposer pour faire ma correspondance. Car du moment où nous avons posé le pied dans le Bengale, c'est à peine si nous avons pu deux ou trois fois au galop écrire quelques cartes postales. Nous sommes arrivés à Calcutta jeudi dernier après une traversée aussi calme que les précédentes. Sur le bateau nous avons fait la connaissance de deux compatriotes : Jean de Broglie, un des cousins germains du trop célèbre Robert qui tout à tour se marie, divorce et monte sur les planches et se fait interviewer par " Le Matin ", et J. Trouard Riolle avec lequel Gaston avait fait son année de service à Rouen. Tu pourras en parler à Albert qui le connaît certainement et doit en avoir gardé le souvenir car il n'était pas très aimé là-bas. Mais ici il a été fort bien.

Calcutta, grand port à 100 milles de la mer mais où les navires peuvent néanmoins remonter après avoir serpenté pendant des heures sur l'Hougli. Au 1er hôtel où nous avons tenté de descendre, le Grand Eastern, on nous proposa comme chambre un vrai dortoir avec une douzaine de lits au moins, pas plus de succès au Grand Hôtel, enfin au Continental, nous finîmes par trouver deux chambres, dans lesquelles nous nous répartîmes deux par deux. La fin de la journée fut employée aux différentes courses indispensables, toujours les mêmes. Je trouvai chez Cook un volumineux courrier retour de Chine et même du Japon, via Ceylan, remontant pour la plupart à la fin d'août, et je pus m'amuser pendant un moment à faire de l'histoire rétrospective.

Le lendemain matin je pris à la Banque Allemande mon courrier d'Europe où je trouvai une lettre de Frédé pour Gaston, elle lui fut naturellement aussitôt remise. J'ai été content de voir que tu ne m'avais pas adressé



*I23 : Scène de rue à Calcutta*

de lettres au Comptoir d'Escompte suivant les indications de Gaston mais à l'adresse que je t'avais donnée, car il n'y a pas de Comptoir d'Escompte aux Indes sauf à Bombay et mes lettres auraient risqué fort de s'égarer. Nous avons dans la journée parcouru la ville qui est peu intéressante comme toutes les grandes villes modernes ; c'est néanmoins une capitale honorable de près d'un million d'habitants, avec d'immenses espaces libres, jardins, pelouses, champ de course, etc....Les curiosités sont horribles, notamment un certain Jaïn Temple dont tu vois la photo et qui est une chose hideuse avec ses statues en zinc peintes en blanc et son petit jardin, et cela fait de l'effet en photo ! ... Le Khali ghât que nous avons été visiter lorsque nous sommes revenus de Darjeeling n'a rien de remarquable ; c'est un temple ordinaire avec un ghât sur un bras de l'Hougli où les Hindous vont faire leurs ablutions.

Le jardin zoologique est très bien, vaste, bien disposé et avec des animaux superbes ce qui n'est pas le fait de tous les jardins zoologiques ; il faut dire que celui-ci n'est pas un jardin d'acclimatation, car tous les fauves, singes, oiseaux et reptiles qui le peuplent et l'ornent sont ici dans leur véri-

table climat ou à bien peu de choses près. Quant au musée qui est paraît-il merveilleux, nous n'en avons eu qu'une très vague idée car il n'ouvrira que le 13, étant fermé, sauf la Victoria Exhibition assez ordinaire, pour cause de réparations.

Vendredi après-midi, nous sommes partis pour Darjeeling tous les 4. C'est une assez longue expédition : chemin de fer ordinaire de 4h à 8h, bateau sur le Gange juste pendant le dîner, puis re-chemin de fer sur la rive gauche jusqu'à 6h 1/2 du matin à Siliguri. On s'installe ensuite dans un petit chemin de fer de montagne à voie de 0,60 qui escalade en lacets et rebroussements jusqu'à 1h de l'après-midi les deux mille et quelques mètres du haut desquels on regarde en levant un peu la tête l'Himalaya, et en la baissant après avoir fait un demi-tour, la plaine du Gange. On cuit en bas, mais là-haut il fait frais, 7 à 8° à midi par un soleil superbe. C'est réellement une belle chose et surtout un beau point de vue que Darjeeling. Seulement dans la journée l'Himalaya est couvert de nuages mais les montagnes non couvertes de neige qui entourent Darjeeling valent bien la peine qu'on les regarde, et l'on doit savoir gré au grand Himalaya de sa modestie. Il se voile le matin pour détourner l'attention et permettre à ses petites sœurs de



*134 : Thé au lever du soleil à Tiger Hill*

recevoir le tribut d'admiration qui leur est dû. A partir de 5h 1/2 il fait bien froid et plus très clair aussi avons nous été frileusement nous chauffer autour du feu en attendant le dîner, après lequel nous fûmes rapidement nous coucher, ayant jeté un petit coup d'œil et prêté une oreille distraite à la conférence avec projections sur un voyage au Thibet que faisait le manager de l'hôtel.

Le lendemain matin à 3h 1/2 lever. Brr ! Il faisait bien froid et la lune



*126 : Marché à Darjeeling*

brillait admirablement dans un ciel sans nuages. Une tasse de thé avant de partir et en route pour la montagne du Tigre d'où nous devons contempler le soleil levant. Outre l'attrait naturel de cette promenade, l'intérêt se doublait du fait qu'elle se faisait à cheval et que Gaston faisait ses débuts de cavalier. Il fut très crâne ; la première heure se passa au pas. Pour moi je fis une partie de la route à pied jugeant inutile de me geler à cheval. La dernière demi-heure se fit à une allure plus vive, un peu de trot et même de galop. Notre Gaston caracolait superbement, et nous arrivâmes ainsi triomphalement au sommet du Tigre à l'aurore. Nous fûmes bien récompensés de notre nuit écourtée par un lever de soleil magnifique, et n'eut-ce été un

Highlander à veste rouge qui jouait en sourdine de l'accordéon pour endormir sans doute la lune qui se courbait qu'il n'y aurait eu rien à redire.

Le retour s'opéra par le chemin inverse de l'aller comme il est assez naturel de le faire quand il n'y a qu'une route. Je m'arrêtai en chemin, après avoir pris un peu d'avance, pour fixer sur la gélatine la fine silhouette de Gaston pilant du poivre à 2000 mètres d'altitude... Catastrophe, quelques instants après nous dépassions un peloton de Highlanders en grande tenue, baïonnette au canon. Gaston s'arrête, descend de cheval pour prendre une photo, de Broglie lui tient son coursier ; la photo prise, Gaston remonte mais au moment où étant déjà à cheval, il se penche pour prendre des mains de Broglie ses rênes, son cheval tira au renard, lui se pencha plus fort et se sentant perdre l'équilibre, d'un geste superbe enlaça de Broglie dans ses bras, et le cheval, tirant toujours au renard, entraîna dans une chute superbe le prince qui vint rouler avec lui dans la poussière au milieu du chemin, les deux coursiers tranquillement arrêtés de part et d'autre, et, derrière, marquant le pas, l'arme sur l'épaule et le sourire aux lèvres, la garde contemplait ce spectacle superbe. Trouard Riolle et moi nous retournant au bruit vîmes ce tableau qui ne manquait pas de grandeur, couronné par le Kichinjanya que



149 : *Charmeur de serpents à Bénarès*

des petits nuages blancs commençaient déjà à assiéger. Pas le moindre mal naturellement et le retour s'acheva aussi bien qu'il avait commencé.

Après la messe, nous passons tout notre temps au marché, nous promenant au milieu des Thibétains endimanchés, achetant des turquoises à 3 pour 2 sous ! Et marchandant aux Thibétaines les bijoux qu'elles portaient sur le cou, dans le nez ou les oreilles ! A deux heures, nous reprenons notre petit train joujou et le lendemain matin à dix heures, nous rentrons à Calcutta. Sur le bord de la voie, sans que le train semble le moins du monde les effaroucher, autour du cadavre d'un cerf que se disputaient des chiens, une bande de vautours, en cercle, semblaient attendre patiemment, leurs cous dénudés à moitié rentrés dans les épaules, que leur tour fut venu de prendre part au festin.

Nous avons quitté Calcutta le soir même sur un excellent dîner ; il y avait longtemps que nous n'en avions eu ! Quatorze heures de chemin de fer avant d'arriver à Bénarès, la ville sainte. Nous avons commencé par aller visiter l'emplacement de l'ancienne Bénarès à Sarmath ; ce ne sont que des fouilles en cours, mais il y a d'assez jolies frises et de belles statues mises à jour ; puis nous avons pénétré dans Bénarès. Pour débiter le palais du Maharadjah, une vilaine maison de campagne mal meublée. Il faut dire que tous les Maharadjahs ne sont pas de Kapurthala. Au temple des Singes ensuite, nous avons été assaillis par une bande de ces animaux qui gambadent par toute la ville mais sont plus spécialement à cet endroit où on leur distribue en aumône des friandises. Ils sont très amusants. Par un dédale de petites rues où l'on ne circule qu'à pied, nous gagnons le Well of Knowledge et le Golden Temple. Cela n'a rien de très spécialement intéressant, car les rues sont à elles seules extrêmement curieuses et intéressantes. Nous nous y sommes promenés pendant des heures, entrant dans les bazars, regardant tout autour de nous cette ville qui semblait naître à mesure que le jour tombait, et lorsque l'obscurité fut tout à fait venue, l'animation devint très grande.

Affairés, silencieux et mystérieux, les Hindous passaient comme des ombres dans ces rues étroites pavées de grosses dalles, éclairées de loin en loin par un réverbère, mais bien plutôt par la petite lueur vacillante d'une mèche minuscule trempant dans l'huile, comme une lampe romaine, qui se reflétait sur tous les cuivres dont les trois quarts des étalages sont pourvus.



*I39 : Temple des singes à Bénarès*

Poursuivant notre promenade nous finîmes par arriver par des rues presque désertes jusqu'au bord du Gange au pied de la mosquée d'Aureng Zeb. Mais de la rue, dans la nuit, c'est à peine si l'on devine les deux fières tours qui s'élancent dans le ciel, et d'ailleurs toute notre attention était retenue par le merveilleux spectacle de la lune déjà levée perçant la brume qui montait du Gange, qui se reflétait dans les eaux calmes du fleuve sacré, détachait en ombres mystérieuses une barque attardée, des toits de pagodes ouvragés, des perches plantées sur les bords de l'eau, et éclairait d'une demi-lueur l'escalier étroit et long qui rejoignant le Ghât se prolongeait jusqu'au Gange. Alors que descendus jusqu'en bas nous nous sommes retournés, la lune éclairait les Hindous qui marchaient avec gravité et dignité les hauts degrés du Ghât, véritables ombres qui s'harmonisaient à merveille avec le silence et le mystère de ce lever de lune dans la ville sainte.

Ce matin à 6 h, nous partions pour faire la promenade classique sur le Gange et pendant près de trois heures nous avons navigué à la vitesse d'un escargot courbaturé, confortablement assis sur le bord d'une barque que remorquaient trois rameurs et un percheur. Pendant près de 3 kilomètres



*I56 : Les bords du Gange*

c'est à dire sur toute l'étendue de la ville qui borde le fleuve, ce ne sont que des Ghâts, ou pour parler un langage plus compréhensible, les hautes berges du Gange sont couvertes de gradins où viennent tous les pèlerins pour se laver dans l'eau sacrée, eux et leur linge qu'ils battent en le frappant à tour de bras sur des pierres. Ils font des plongeons, récitant des prières, se frottent tout le corps, s'aspergent, se rincent la bouche, et bravant cette eau dégoûtante, remplie d'ordures, où l'on vient baigner les cadavres avant de les consumer sur un bûcher qu'attise un paria. Et lorsque l'argent manque pour payer le bois du bûcher, le cadavre reste dans l'eau, et nous avons vu perché sur la moitié du corps d'un petit enfant qui flottait sur le Gange, un corbeau qui déchirait à grands coups de bec ce pauvre petit cadavre déjà à moitié dévoré qui semblerait horrible chez nous ne vous écœure pas ici, on passe, et l'attention est aussitôt retenue par l'animation des baigneurs, la majesté des Ghâts dominés par des palais de pierre de Maharadjahs. Le fleuve a miné une partie des berges, les Ghâts se sont affaissés et les palais se sont écroulés. Ce coin du rivage qui semble avoir été ruiné par un tremblement de terre ajoute encore au grandiose de l'ensemble.



*I64 : Crémation des morts*

Nous avons été ravis de notre visite à Bénarès, nous roulons maintenant vers Agra où d'autres merveilles nous attendent. Je joins à cette lettre quelques horribles tirages de photos que j'ai fait développer à Bénarès.

Je te quitte, ma chère Maman, en te chargeant de mille choses pour toute la famille.

Je t'embrasse tendrement

Jean

\* \* \* \* \*

Jaïpur, 17 novembre 1908

Ma chère Maman,

Hier avant de quitter Delhi, nous sommes passés à la banque et j'ai été agréablement surpris de toutes les lettres que j'y ai trouvées, car je ne comptais pas en avoir avant Bombay. J'ai également repêché à la poste restante une lettre de mon Oncle Sola adressée au Comptoir d'Escompte ; je n'aurais donc pas eu comme je le craignais de lettres égarées. Comme nous voyageons à grande allure, bien que voyant tout très complètement et convenablement partout où nous nous arrêtons, le temps nous est fort précieux

et les minutes sont rares où l'on peut poser sa plume sur le papier. Je ne parle pas de nos trajets en chemin de fer qui sont nocturnes et pour cette raison exclusivement consacrés à un sommeil réparateur, bien mérité je t'assure, car il y a des jours, et qui se reproduisent souvent, où nous montons plus de marches, qu'une Parisienne qui ferait des douzaines de visites dans des maisons à 6 étages sans ascenseur ! Tout cela pour te demander de m'excuser auprès de mes aimables correspondants si je ne réponds pas à leurs missives. Je ne pouvais d'ailleurs rien leur raconter de plus qu'à toi à moins de me tournebouler l'esprit ce qui risquerait de porter atteinte à ma santé si florissante, et me ferait rentrer à Paris un peu plus abruti qu'à l'ordinaire. Inutile n'est-ce-pas.



*I65 : Les murailles d'Agra*

Je passe donc à la suite de nos exploits dont tu as dû perdre subitement la trace dans le train qui nous emmenait de Bénarès à Agra. On se serait cru dans une de nos bonnes compagnies françaises, 1h 1/2 de retard, ce qui nous fit dîner à 9 heures du soir et arriver à Agra à midi ou à peu près. Agra est certainement le clou de ce que nous avons vu jusqu'ici comme monuments. Le fort renferme dans sa grande enceinte des merveilles comme la

“Pearl Mosque” dont le grand hall tout en marbre blanc vous impose dès l’abord une véritable admiration mêlée de respect pour l’art mauresque et les empereurs qui ont l’un aidant l’autre édifié de telles merveilles.

Toute la visite du fort ou plutôt du palais n’est qu’un renchérissement d’art, de finesse et d’élégance. Partout sur des soubassements de pierre rouge des palais de marbre blanc, mais l’on voit ici que c’est du marbre blanc, depuis la pierre que l’on foule aux pieds jusqu’à celles qui forment le sommet du toit. Seulement, les panneaux finement sculptés représentant des fleurs en relief ou découpés comme de véritables dentelles ont pris peu à peu des teintes de vieil ivoire. Puis ce sont des incrustations de pierres de couleur, lapis-lazuli, agate, cornaline, onyx, etc. dont tous les tons ont été mis à profit pour rendre le mieux possible la beauté et la richesse des fleurs ou des oiseaux de ce pays. Autrefois tous les cœurs rouges ou verts n’étaient que rubis ou émeraudes, mais les guerres, les invasions, ont passé par-dessus et chaque vainqueur venait glaner dans ce jardin les richesses que son prédécesseur n’avait pu emporter.

Le gouvernement anglais, sous l’influence de Lord Curzon, ancien vice-roi dont le nom revient à chaque instant dans ce pays comme celui d’un



*190 : Scène de rue devant le fort d’Agra*

bienfaiteur, semble avoir beaucoup fait pour la restauration, la conservation et la préservation des merveilles de l’Inde. Il y a bien des choses horribles comme par exemple toute une colonnade de pierre rouge passée au plâtre et dorée sur tranches pour la réception du Prince de Galles, mais malgré cela et sans être anglophile exagérément on peut dire que John Bull a pas mal travaillé. La merveille des merveilles à Agra et aux Indes c’est le Taj Mahal, le tombeau que fit construire Shah Jahan pour celle de ses trois femmes qu’il préférait. C’est un grand monument mauresque tout en marbre blanc avec des sculptures, des dentelles et des incrustations comme dans les monuments du fort, mais il s’impose en plus par la majesté de ses formes, leur élégance et leur harmonie.

Il est assez piquant de remarquer que ce triomphe de l’art mauresque (qui date du XVème) a peut-être été fait par un Français, que les dessins des dentelles de marbre sont italiens et que ce sont aussi des Italiens qui ont fait les modèles des fleurs en pierres incrustées qui sont un des plus beaux ornements de cette merveille blanche de marbre.

Une deux cylindres Darracq nous emmène le second jour à bonne allure jusqu’aux ruines de Fathepur Sikri. En route, un pneu crevé, mais la panne ne fut pas longue grâce à un système de jante amovible fort usité aux Indes et en Extrême-Orient. On laisse le pneu crevé en place et l’on fixe à la roue par des pattes qui s’accrochent aux rayons une seconde jante munie d’un pneu. C’est un système qui ne doit pas être fort solide mais qui soulève une poussière superbe ; pour notre malheur, c’était à l’avant que le pneu avait crevé, aussi avons nous mangé nous-mêmes une partie de la poussière que notre charité aurait volontiers donnée aux “ natives ”.

Fathepur Sikri est une cité impériale ou plutôt un palais que fit construire l’empereur Akbar en ce lieu parce qu’il y vivait un saint homme. Et un palais pour un empereur de cette envergure, ce n’est pas une petite affaire. En dehors de ses propres appartements, il faut des palais séparés et de styles différents pour ses trois femmes légitimes, Hindoue, Musulmane et Chrétienne, des jardins, des bains turcs, un caravansérail, des écuries pour les chevaux et des étables pour les chameaux, des bâtiments accessoires pour les conseils privés et publics, une trésorerie etc. et par-dessus tout dominant l’ensemble de ces constructions de pierre rouge, une grande mosquée. Dans cette mosquée se trouve un petit bijou en marbre blanc

sculpté de fleurs, fouillé de dentelles dans lequel repose sous un dais merveilleux tout en nacre le saint homme qui fut la cause de toutes ces bâtisses, mais dont la sainteté ne put amener ici l'eau et la salubrité dont l'absence contraignit le fier Akbar à abandonner Fathepur Sikri pour Agra.



*182 : Mausolée de Sikandara*

Dans ce pays où les monuments les plus beaux et les plus importants sont, comme en Chine d'ailleurs et même au Japon, les tombeaux, c'est dans un véritable cimetière que l'on se promène et l'on s'arrête à chaque instant pour visiter le mausolée de quelque important personnage. Ainsi à Sikandarara, à quelques miles d'Agra et du côté opposé au Taj Mahal dont les coupes blanches se reflètent dans les eaux basses de la Jumma, s'élève le tombeau monumental d'Akbar. Toujours de la pierre rouge et dans le haut du marbre blanc éclatant et finement travaillé. C'est là que, sur un socle de marbre supportant une fleur de lotus tout en or, se dressait superbe le Koh-i-Noor qui mêlant l'éclat de ses feux au murmure du vent qui chante toujours dans les dentelles de marbre, redisait à tout le pays la splendeur de celui qui dort sous ces voûtes de pierre. Pour achever notre visite d'Agra, avec quelques mosquées et un temple hindou, une visite à la cité indigène s'imposait, ainsi qu'un petit tour au bazar. C'est toujours le grouillement

de gens sales en turbans de toutes les couleurs, des petites boutiques surélevées où se vendent des sucreries, des calottes brodées, où ronflent des étonnantes machines à coudre, et la pipe à eau trône au milieu, et chacun vient à tour de rôle en tirer quelques bouffées.



*193 : Marché à Agra*

D'Agra à Delhi, la distance est courte et l'heure du train assez convenable, mais comme le Punjab Mail s'était encore payé ce jour là plus de deux heures de retard, nous avons pesté à la gare et ne sommes arrivés à Delhi à 1h1/2 du matin au lieu de 10 heures du soir. Charmante plaisanterie. Delhi, c'est un peu le genre d'Agra comme fort et palais, c'est moins grand mais il y a des salles beaucoup plus riches, entre autres celle où l'empereur siégeait sur le fameux trône du paon, aujourd'hui à Téhéran. Ce modeste siège dont le prix est de 6 à 7 millions de livres sterling avait entre autres banalités deux perruches grandeur naturelle taillées chacune dans une seule émeraude, et les perruches de ce pays-ci ont des longues queues ! Mais la salle où se trouvait ce trône était à la hauteur de la situation. Maintenant toutes les incrustations d'or, de pierreries et de pierres de couleur, le plafond d'argent et d'or, ont disparu, ou bien ont été fortement endommagés plus par les hommes que par le temps, cependant les traces

sont encore suffisantes pour qu'on puisse se faire une idée de ce que pouvait être cette salle du trône. Il y a non loin de là les bains turcs de l'empereur dont je conseillerai vivement la visite à quelqu'un désirant s'offrir une belle salle de bains originale.



*I130 : Irrigation près de Delhi*

En dehors de la ville, pendant des kilomètres et des kilomètres ce ne sont que des ruines plus ou moins délabrées : des mosquées, des tombeaux, des forts, des véritables villes, sèchent au soleil dans ce terrain aride. C'est à peine si l'on a le temps en une journée de voir les principales de ces ruines dont la plus célèbre est le Kutab Minar, haute tour en pierre rouge du haut de laquelle après avoir monté 398 marches dans un escalier en tire-bouchon, on peut à loisir contempler un beau panorama. Entre autres curiosités aux environs se trouvent un jumping well et un jumping tank, c'est à dire un puits et un bassin où moyennant une honnête rétribution des indigènes sautent d'une assez bonne hauteur, 15 à 20 mètres environ.

Redescendant vers le sud, nous sommes venus à Jaïpur, capitale d'un petit état indépendant sous le protectorat anglais. C'est une ville tout rose, formée de belles avenues qui se croisent à angle droit, et d'étroites ruelles parallèles aux avenues. Toutes les maisons ont des fenêtres qu'on prend d'abord pour des niches de pigeons à cause de leur forme, de leurs dimen-

sions et aussi de l'abondance de ces volatiles qui, non contents de voltiger toute la journée autour de vous, vous obsèdent encore par leur présence fatale à chaque repas ; les façades sont recouvertes d'un enduit de plâtre peint en rose avec des arabesques blanches, ce qui est très vilain de près, mais fait de loin un bel effet. Toujours beaucoup de monde dans les rues, et ce qui change un peu des autres villes, d'assez nombreux cavaliers sur des petits chevaux arabes, non pas richement caparaçonnés, mais cheval et cavalier portant des couleurs voyantes qui font toujours, à quelque distance et un peu d'imagination aidant, penser à ce que pouvait être dans l'ancien temps, l'éclat et la splendeur de l'Inde.

*I46 : Dans la cour du palais de Jaïpur*



Le palais dont on ne voit que les jardins, d'ailleurs fort mal entretenus, semble plus que médiocre, et la seule chose gentille est le jardin de la ville qui contient une superbe collection d'oiseaux de toutes couleurs et de beaux fauves ; de plus il y a un gentil petit musée ! Dans la cité se trouvent 5 ou 6 tigres qui sont les plus belles bêtes qu'on puisse voir, l'un d'eux surtout, dont les crimes répétés ont fini par émouvoir le radjah qui pour le punir le fit prisonnier il y a trois mois à peine, et est encore animé des sentiments les moins équivoques envers les humains et surtout des indigènes, mais les barreaux sont heureusement bien serties et résistent victorieusement aux assauts du fauve qui y perd ses griffes et son temps, mais pas sa mauvaise humeur.

Hier nous avons été visiter Ambar, l'ancien Jaïpur. Cela m'a donné l'occasion d'un trajet de deux heures à dos d'éléphant ; on est assez secoué, doucement, sauf au départ et à l'arrivée quand le pachyderme se met à genou. Comme il commence par poser à terre un des genoux de ses pattes de derrière, son dos, et par suite tout ce qui est dessus, c'est à dire en particulier les passagers, prend une inclinaison des plus inquiétantes et l'on se raccroche précipitamment aux bords de la houdah pour ne pas en sortir involontairement et par le mauvais côté. Perché sur le dos de l'éléphant, il m'est arrivé une chose navrante ! Je faisais du haut de ce beau piédestal de superbes photos lorsque mon obturateur refusa soudain de marcher. J'entendis le "bing" du déclic, mais il resta en route. C'est une des lames de l'obturateur de l'objectif droit qui semble pocharde car elle se gondole et est de travers, elle a du coincer quelque chose et le ressort ne peut se détendre. Tu pourras montrer à Lucien le croquis ci-contre qui lui fera voir l'étendue de mon malheur ! Il y a un petit trou qui est apparu dans le haut de cette lame ce qui me fait croire qu'il y a peut-être quelque chose de cassé qui pénètrait dans ce trou et maintenait le tout en ordre. J'ai acheté hier soir un petit tournevis et je vais essayer d'arranger cet incident. Si je ne le puis, je pense pouvoir trouver à Bombay dans quelques jours un constructeur qui me réparera mon pauvre Spido !

Me voilà en panne photographique, et pourtant cet animal d'appareil a été soigné comme la prunelle de mes yeux et s'est détraqué sans avoir reçu le moindre choc. Pour comble de malheur, le sort a voulu que Gaston se trouve au même moment démuné de films pour son Kodak, n'en ayant pas

trouvé contre toute attente à Jaïpur et il n'y a guère de chances d'en avoir avant Bombay. Pour moi je me console en pensant aux misères de Lucien avec sa moto et en songeant que j'aurais été beaucoup plus ennuyé si pareil accident m'était arrivé plus tôt. J'aurai toujours l'avantage d'avoir quelques kilogs de moins à porter pendant mes promenades. Et puis je juge absolument inutile de me faire de la bile avant de m'embarquer pour des choses qui n'en valent pas la peine.

Le premier soir que nous avons passé à Jaïpur, un des éléphants du Maharadjah ayant cassé sa chaîne avait pris la clef des champs en l'espèce une immense place ; dès que nous avons appris la chose nous nous sommes précipités pour voir les vains efforts des indigènes cherchant à reprendre la bête. Cela avait l'air, du haut du toit d'où nous contemplions la scène, d'une histoire de Lilliput : cette énorme bête sur cette place immense, non pas noire mais blanche, rouge, verte et jaune de monde, poursuivie par des indigènes armés de longues piques qui de loin avaient l'air d'allumettes tandis que sur les bords de la place, d'autres indigènes, un pétard d'une main et une mèche allumée de l'autre, se tenaient prêts à faire reculer l'éléphant si celui-ci avait chargé la foule paisible et craintive qui le regardait. Et rien n'était plus drôle que la fuite éperdue de la foule dès que le pachyderme le plus pacifiquement du monde faisait quelques pas dans sa direction. Le jeu menaçant de durer, nous sommes partis avant la fin de cette comédie qui ne se termina qu'à 9



150 :L'éléphant échappé

heures du soir d'après ce que nous avons entendu dire.

Hier soir pendant que nous étions dans une boutique je me suis amusé, étant monté sur le toit, à donner à manger aux énormes gerfauts qui pullulent ici. Ils ne sont pas sauvages du tout et venaient même prendre du gâteau jusque dans ma main en me griffant il est vrai un peu avec leurs pattes. Et je pensais avec pitié aux bonshommes qui donnent à manger aux moineaux aux Tuileries ou au Luxembourg pendant que j'en faisais autant et sans aucune préparation avec de gros oiseaux de proie auprès desquels les corbeaux semblent être des oiseaux-mouches. D'ailleurs au point de vue faune, l'Inde est un pays étonnant, les paons sont aussi communs que les poules chez nous, et même les paons sauvages dans la campagne semblent bien peu farouches. Il y a autant de vautours blancs et bruns que de corbeaux en France, de temps en temps on voit des grues, des hérons, un tas d'oiseaux bizarres et aux couleurs superbes, les perruches vertes pullulent, et le petit écureuil rayé qui est le petit animal le plus gentil de la terre se rencontre à chaque pas. Dans les ruines, dans les villes, un peu partout, on rencontre des singes qui ont en liberté des poses à mourir de rire, soit gravement assis le menton appuyé sur une main, comme quelqu'un qui réfléchit profondément ou se promenant au pas ou au petit trot à quatre pattes ou quelque fois debout, et puis ils ont des jeux de physionomie impossibles.

C'est aujourd'hui le jour de te télégraphier mais je ne sais si nous pourrions le faire à Abu où nous arrivons ce soir. Je te demande pardon de l'écriture mais le train secoue horriblement et ce n'est que grâce à ma longue expérience que je puis former ( ? ) à peu près mes lettres sur un siège aussi agité que celui qui me porte. C'est d'ailleurs à ce trajet en plein jour que je dois d'avoir pu t'écrire un peu plus longuement.

Je t'embrasse de tout cœur

Jean

J'ai été désolé d'apprendre que mon pauvre Wenky avait été malade, il s'ennuyait certainement de moi ; dis-lui que je rentrerai avant l'année prochaine et cela l'empêchera sûrement de retomber malade, c'est une si brave bête.

Tout va bien

\* \* \* \* \*

Bombay à Aden 27 novembre 1908

Ma chère Bonne Maman,

Je profite des journées de répit dont je jouis en ce moment jusqu'à mon arrivée en Egypte pour mettre un peu d'ordre dans ma correspondance. Tu as pu croire que si je m'étais toujours bien porté aux Indes, mon stylographe avait dû avoir toute son encre évaporée par ce cher soleil qui nous cuisait ou que je ne t'écrivais pas de peur de t'envoyer par la poste la peste, la fièvre ou le choléra, choses dont j'ai entendu parler, contre lesquelles j'ai vu des affiches, mais que je n'ai à vrai dire jamais vues. Si telle fut ta pensée elle fut inexacte. Je n'avais tout simplement pas le temps d'écrire mais cela ne m'empêchait pas de penser un peu à ma famille, car cela peut se faire en se promenant à pied ou à cheval ou en voiture, la nuit ou le jour, avec ou sans lumière.

Je viens comme tu le sais sans doute de me promener pendant un mois et demi aux Indes, où j'ai pu apprécier bien que n'y ayant pas passé la moitié de mes nuits, les hôtels. Je croyais que je trouverais de bons hôtels partout : illusion ! Il n'y en a que deux qui soient réellement bien : c'est le Gable Face à Colombo et le Taj Mahal à Bombay, et encore le service y laisse-t-il fort à désirer. Naturellement dans l'intérieur de l'Inde les hôtels ne ressemblent guère à ce que nous baptisons de ce nom en Europe, car il a fallu tenir compte du climat qui n'est guère semblable au nôtre, et puis il y a des habitudes qui sembleraient bizarres chez nous, par exemple, le fait de ne donner pour se coucher, qu'un drap de lit, le voyageur étant censé avoir couvertures, oreillers, draps, etc. On enlève la poussière qu'il y a sur vos bottines, mais les hôtels n'ont ni cirage, ni crème, ni vernis pour le faire. On ne conçoit pas un Européen voyageant sans un ou plusieurs domestiques pour assurer son service, si bien que presque tous les compartiments de première classe ont accolé un compartiment spécial pour les "servants". Quant à la nourriture, depuis que j'ai quitté Paris, j'ai abandonné tout espoir de manger convenablement, je n'y attache d'ailleurs aucune importance. Nous avons eu toutes les peines du monde à dresser notre boy à nous faire faire dans les hôtels des côtelettes ordinaires, au lieu des morceaux de viande à moitié hachée et couverts de choses bizarres, crème, oignons, épices et sauces variées qui font la joie des cuisiniers des Indes. Cependant nous avons fait deux bons dîners, l'un à Calcutta et

l'autre avant-hier à Bombay où sous des noms superbes, tels que " fillets of sole chez soi " - " braized english duck avec choucroute alsacienne " - " 25 minutes souffle palmure " (je respecte l'orthographe) nous avons mangé des choses excellentes et comme les vins sont mauvais, nous avons sablé chacun une excellente bouteille de Champagne, ce qui donne horriblement soif le lendemain matin à des gens qui comme moi ne boivent depuis des mois que du soda ou du thé.

Hier soir sur le bateau, nous gelions, il est vrai qu'il n'y avait que 27° ! Je me réjouis d'aller me chauffer une quinzaine de jours en Egypte mais Dieu qu'il fera froid à Paris ! Je crois que je vais écrire à Maman de m'envoyer ma pelisse à Marseille. J'ai froid rien que d'y penser !

Je me promets une bonne journée de chasse à Blési quand je rentrerai, avec Lucien, car je ne pourrais pas passer une année sans aller y tirer quelques coups de fusil.

Je te quitte, ma chère Bonne Maman, et t'embrassant de tout cœur

Jean

\* \* \* \* \*

Bombay à Aden 30 novembre 1908

Ma chère Maman,

Nous avons passé à Mont Abu deux fort bonnes journées sous un ciel superbe, beaucoup plus bleu et plus limpide que celui dont on jouit dans la plaine ; et puis nous avons eu là-haut une demi-journée de tranquillité ce qui ne nous était pas arrivé depuis bien longtemps. Ce qu'il y a surtout de joli à Abu Mount, c'est le trajet, les 17 ou 18 miles que l'on fait en tonga, presque tout le temps au galop ou au trot, les deux chevaux qui vous traînent ne s'arrêtant qu'aux relais. Et cela permet de faire à une bonne allure de 15 Kil à l'heure le long parcours qui sépare la gare de la petite station d'été qu'est Abu Mount, perchée à plus de trois mille pieds au-dessus de la plaine où vous dépose le chemin de fer. Comme curiosités Abu Mount ne renferme que quelques temples jaïns remarquables comme tous leurs semblables par l'abondance de leurs sculptures de marbre blanc.

Le matin nous avons été voir à quelques milles de l'hôtel sur le plateau

un de ces temples où le culte subsiste encore. C'est même ce qu'il y a de plus curieux, l'architecture de l'édifice étant des plus simples. Mais la promenade en rickshaw traîné par 4 coolies vaut la peine d'être faite, et puis l'on jouit d'un superbe point de vue de la terrasse du temple. Le soir, notre journée finie, et ayant fait fabriquer un petit tournevis solide, je m'étais escrimé contre mon pauvre Spido, mais en vain. Je dus le réintégrer tristement dans sa boîte, et Gaston de son côté, n'avait pu réussir à trouver le moindre rouleau de pellicules pour son Kodak qui se trouvait ainsi aussi impotent que mon appareil.

Le lendemain matin, n'ayant plus rien à voir et ne pouvant partir qu'après déjeuner, nous avons flâné tranquillement en faisant un petit tour à pied. Puis à une heure nous avons repris une tonga qui nous ramena en deux heures, au galop, à la gare. Le soir nous couchions à Ahmedabad. Nous avons décidé, ayant un jour d'avance de nous arrêter à cette ville qui a une certaine réputation et renferme en tout cas des quantités de mosquées et de tombeaux qui valent bien la peine d'une visite. Pas plus de films à Ahmedabad qu'à Jaïpur ou qu'au Mont Abu. Il fallait attendre Bombay pour pouvoir recommencer à faire de la photo. Nous y fûmes le lendemain matin.

On sent réellement à Bombay que l'on est dans une grande ville et pour ma part je la préfère à Calcutta. Je ne sais si les Anglais ont voulu rivaliser avec l'Amérique mais ils ont construit à Bombay des choses extraordinaires. Il y a une gare monumentale absolument invraisemblable. Toute gothique, il n'y manque rien pour la faire ressembler à quelque cathédrale énorme et fantastique. On y a même mis des vitraux et un groupe qu'on pourrait facilement prendre pour le Christ avec la Ste Vierge et St Jean. Et tous les bâtiments de Bombay européen sont dans ce genre là. Le Moyen-âge gris fait une drôle de tête sous les tropiques, et cependant l'ogive ne paraît pas trop extraordinaire auprès du style arabe qu'affectent certains monuments, toujours de taille colossale.

Notre matinée fut occupée aux courses habituelles augmentées cette fois de la recherche d'un réparateur habile pour mon Spido ce qui ne fut pas sans être assez laborieux. Je passai également au Comptoir d'Escompte pour faire ajouter à ma lettre de crédit le Caire et Alexandrie. L'après-midi nous avons été en canot à vapeur visiter les caves d'Elephanta qui se trouvent à quelques

distance dans la baie. Ces pauvres caves fort impressionnantes sont bien abîmées, mais malgré cela, elles vous donnent fort envie d'aller visiter celles d'Ellora qu'on dit être beaucoup plus belles. Aussi avions-nous tout arrangé pour les visiter, une nuit en chemin de fer pour s'y rendre avec changement de train à trois heures du matin, et arrêt de trois quarts d'heure n'était pas pour nous faire hésiter un seul instant.

A Daulatabad où l'on descend pour se rendre aux caves je m'étais informé auprès du chef de gare des trains possibles pour rentrer à Bombay, m'étant méfié à juste titre des indications de Cook. Cette prudence de serpent nous permit d'avoir toute notre journée libre au lieu d'être obligés de repartir à 3h1/2 pour ne pas arriver plus tôt à Bombay. Comme

*1154 : Vieil Indien à Daulatabad*



toujours fort aimable le chef de gare nous donna un permis pour visiter le fort de Daulatabad. Nous nous y sommes arrêtés en passant ce qui sembla ennuyer notre boy qui ne conçoit pas sous sa peau noire qu'un voyageur ait l'impudence de vouloir jeter un coup d'œil là où ses prédécesseurs ne l'ont pas fait. Mais tu penses bien que c'était là le cadet de nos soucis, et que nous sommes restés tranquillement près de deux heures au fort, regardant ce qui nous intéressait et au moment où nous allions partir nous avons rencontré un superbe officier du Nizam que je trouvai si bien que je lui demandai la faveur d'une pose. Il accepta, remonta péniblement sur son

petit cheval avec l'aide d'un banc de pierre et de son serviteur, prit des mains de celui-ci son grand yatagan à gaine damasquinée, et l'air moitié terrible et moitié comique, tenant à la fois du conquérant, du pacha et du roi d'Yvetot, il se laissa courtoisement photographier.

Après le fort, nous fîmes encore un arrêt à Roza pour voir le tombeau peu intéressant d'ailleurs d'Aureng Zeb, et nous arrivâmes enfin sur le coup de midi au bungalow d'Ellora. Rien n'était prêt, il fallut faire ouvrir la baraque et faire cuire le fricot, pendant ce temps nous remontions en tonga pour aller commencer à visiter les caves. C'est qu'il y en a toute une collection, des Jaïns, des Brahmanes et des Bouddhistes. Elles sont superbes et plusieurs, presque toutes, sont très bien conservées. On a taillé à même

*1129 : Indien près de Delhi*



le roc de grandes salles basses en ménageant de gros piliers régulièrement disposés et bien sculptés. Sur les parois sont représentés toutes sortes de dieux qui ont encore assez grande allure. Tout au fond dans une pièce encore plus obscure se trouve le lingam, ou bien un Bouddah tout peinturluré de rouge. Cela sent assez mauvais l'odeur de cave, de chauve-souris, de vampire et de pigeons mais cette odeur même ne fait pas mal et s'allie bien au jour un peu mystérieux qui éclaire faiblement ces caves, surtout quand on le compare aux flots de lumière et de soleil qui éclairent et grillent la plaine au-dessous de vous. Nous avons passé des heures dans

ces caves, puis comme le jour allait tomber et qu'il fallait penser au retour, nous sommes revenus au bungalow prendre le thé. En feuilletant le registre nous avons trouvé le nom d'Emile Heurteau qui est venu là à quelques jours près à la même époque que nous. Il a donc du rester environ le même temps que nous aux Indes puisqu'il a quitté le Japon à peu près au même moment où je quittais la Chine.

Avant de quitter les Indes nous sommes passés chez Cook pour faire au manager de l'office de Bombay quelques observations sur son agence. Je me suis plaint à lui des erreurs qu'avait faites l'agent de Colombo qui se trompa d'un jour sur notre tour en Birmanie et de 150 francs sur un prix de billet, des difficultés que nous avons eues à l'hôtel de Mandalay où nous avons essayé des billets Cook, de l'irrégularité de l'agence de Rangoon qui malgré notre demande ne nous avait envoyé aucune information sur ces questions que je lui avais prié d'éclaircir, et pour finir des renseignements erronés et imprimés qu'on nous avait donnés, à Bombay même dans son office, pour l'excursion des caves d'Ellora. J'avais en mains les preuves matérielles de mes doléances, je lui fis des compliments ironiques, et le priai pour terminer de refaire une enquête générale sur tous les points que je lui avais signalés et de m'en envoyer le résultat à Paris. Je me réserve d'ailleurs si je n'obtiens pas satisfaction complète de faire une plainte, soit à Paris, soit à Londres. Mais au fond, je crois bien que dans huit jours, j'aurai complètement oublié toutes ces histoires qui m'ont distrait pendant quelques moments.

Le soir nous avons fait une grande randonnée en voiture dans Bombay, parcouru avec intérêt toute la ville indigène, et fait un tour fort agréable au jardin zoologique qui est le mieux de tous ceux que j'ai vus. Pour terminer nous avons la visite des tours du silence qui ne peut se faire qu'avant neuf heures du matin. Un excellent dîner à la carte avec des noms de plats superbes et de bonnes bouteilles de champagne clôtura notre dernière journée aux Indes. Le lendemain matin, tous nos bagages étant bouclés et confiés au boy pour qu'il les conduise au bateau, nous avons été faire un tour à Malabar Hill et aux Tours du Silence. On n'y voit qu'un gentil jardin et l'on aperçoit entre les arbres les cinq grands murs blancs qui font les parois des tours et sur lesquels dorment tranquillement la tête dans les épaules les gros vautours au cou dénudé attendant patiemment qu'on vienne leur don-

ner en pâture le corps d'un parsi qu'ils dévoreront en moins de deux heures.

A onze heures nous nous rendions à Balland Pier pour nous embarquer. Une dernière fois nous avons passé l'inévitable visite médicale. En manière de shake-hand le médecin vous prend le poignet et fait semblant de vous tâter le pouls en vous regardant la mine, et pour la quatre ou cinquième fois depuis que nous étions aux Indes on nous déclara après cet examen sérieux sains de corps, France exempts de peste, choléra, ou de toute autre de ces charmantes maladies à l'usage des indigènes qui en meurent même paraît-il, que je n'ai jamais vues, auxquelles je crois à peine et dont je n'avais pas voulu jusqu'ici te parler de peur de t'effrayer avec des mots. Je te rapporte

*1173 : Embarquement des bagages à Bombay*



trionphalement ma pharmacie intacte à part l'aspirine dont j'ai pris quelques comprimés, et une de mes seringues qui s'est cassée et que j'ai remplacée à Pékin. Je n'ai pas touché à la quinine et n'ai pas eu la fièvre, peut-être aurai-je seulement gagné la fièvre des voyages, mais la quinine n'y fait rien. Je me porte comme le Pont Neuf et tu pourras constater de visu à mon retour que de la Sibérie à Ceylan, presque du cercle polaire à l'équateur, le climat de l'Asie n'a pu réussir en quoi que ce soit à détériorer ma pauvre carcasse, moins fort en cela que son confrère d'Amérique qui, si j'en juge par ce qu'on m'a écrit, a réduit à l'état de squelette mon malheureux homonyme.

Et maintenant, faisant mon avant-dernière traversée, je navigue tranquillement sur l'Océanien. C'est un vieux bateau qui date de vingt ans. Mais l'on s'y fait et depuis six jours que j'y habite sans avoir touché terre, j'ai presque pris goût à ce vieux et lent rafiote, à sa machine branlante, et je passe de fort agréables journées sur l'unique pont sous la tente. J'ai trouvé dans la bibliothèque toute une collection d'Anatole France que j'ai dévorée depuis l'Orme du Mail jusqu'à Monsieur Bergeret à Paris, et je suis encore sous le charme du Crime de Sylvestre Bonnard que je viens de terminer. C'est un vrai délice que de lire du français si bien écrit. C'est au point que j'ose à peine reprendre la plume tant ma prose me fait horreur et peur auprès de ces chefs d'œuvres. Mais je sais bien que tu ne recherches pas dans mes lettres des belles lettres, et que tu t'estimes satisfaite lorsque tu y as trouvé de quoi contenter un peu ta curiosité.

Nous sommes peu nombreux à bord. A table, nous avons comme voisin un aumônier de l'armée des Indes qui rentre en France après dix-huit années en Hindoustan. Il va je crois occuper une cure à Yerres auprès de Brunoy, quel changement ! C'est un convive agréable et un causeur intéressant. Comme autres passagers nous avons une femme décorée et exploratrice Me Massieu, un jeune ménage qui revient de Bagdad où il a passé plus de six mois. Le mari est je crois architecte, il fait partie des beaux-arts et s'était fait donner une mission pour étudier Bagdad, Ninive, Babylone, et d'autres cailloux ou briques plus ou moins rares et vernissées dans le désert. Un commerçant belge de Djibouti et deux enseignes complètent le lot de passagers qui mangent à table. Sur le pont on voit trois anglaises, un anglais, un parsi et deux hindous mais aucun d'eux ne paraît à quelque repas que ce soit. L'ensemble de tout ce monde forme une société fort agréable parce

qu'elle vous laisse parfaitement tranquille et vous permet de couler des jours délicieux sur une mer calme comme un lac par une délicieuse température de 30 degrés.

Je songe en frissonnant à mon retour qui sera bien froid. Ne pourrais-tu pour le réchauffer un peu m'envoyer ma pelisse à Marseille à l'agence des Messageries. Je ne sais encore quel jour exactement nous arriverons à la Cannebière, mais j'ai de fortes raisons ou plutôt des présomptions qui me font croire que nous débarquerons dans cette bonne ville entre Noël et le Jour de l'An et pour préciser, probablement le 26, ce qui me ramènera le 27 ou le 28 à Paris. Je pense en effet que nous pourrons prendre le bateau du 21 à Port Saïd. Mais tout cela n'est que problématique, et nous ne pourrons décider que sur place lorsque nous aurons arrangé notre itinéraire en Egypte. Je te télégraphierai d'ailleurs naturellement le résultat de cette importante question.

**CHAPITRE VII**  
**RETOUR EN FRANCE EN PASSANT PAR L'ÉGYPTE**  
**25 NOVEMBRE - 27 DÉCEMBRE 1908**

Aden à Suez 2/12/08

Hier soir sur le coup de dix heures, péniblement nous sommes arrivés à Aden, mais nous n'avons rien vu sinon quelques lumières dans le lointain ayant été mis en quarantaine comme pestiférés, parce que nous venions de Bombay et qu'il n'y avait pas dix jours d'écoulés depuis notre départ. Personne n'a pu descendre à terre.

Malgré cela j'ai reçu un volumineux courrier où il manque cependant une des deux lettres que tu m'annonces à moins que ce ne soit la carte postale de Mr. Lemonnier et la dépêche dont la provenance qui tient à la fois du vase et du haricot reste pour moi inexplicée. Peut-être saurai-je dans quelque temps ce que tu faisais à Soissons le 30 novembre. Je ne pense pas que c'est à l'occasion d'une réunion à Flavy, mais je ne vois pourtant pas ce qui a pu t'amener dans ces parages. J'ai pu également faire porter à terre une dépêche, l'agent de la Cie étant un de mes anciens : Lapinière. J'ai été fort heureux d'apprendre le retour de cette brave Annie qui ne se doute pas que je jette mes chaussettes pour lui épargner le mal de les reprendre car il y aurait trop à faire. A ce propos je viens de fouiller dans ta correspondance et il m'a été impossible d'y découvrir, même dans ce qui est écrit en travers, l'annonce du retour d'Annie. Tu as dû me l'écrire entre le 9 et le 18 août dans une lettre qui court encore et me retrouvera peut-être un jour ou l'autre.

Je suis désolé pour mon pauvre Lucien d'apprendre l'exil de PP dans des régions méridionales, mais il ne regardera pas à quelques heures de chemin de fer après avoir fait l'aller et le retour par le Transsibérien. Je regrette que mon absence m'ait empêché d'assister aux agapes de la rue d'Anjou auxquelles j'aurais été convié, j'ose le croire, si je m'étais trouvé dans les murs de cette bonne ville de Paris, bien que l'absence à ce dîner de Mr Lemaréchal, qui peut-être était souffrant, ou d'un des frères ou sœur de Pierre, pour une première grande réception de famille m'eut fait trouver fort

naturelle en pareil cas l'absence de la mère et des frères ou sœur, en totalité ou en partie, comme les boutiques à louer, de l'aimable et sémillante hôtesse. Il est vrai qu'alors le nombre des convives eut été bien réduit mais ne penses-tu pas que ç'aurait été plus convenable. Mais je me mêle de choses qui ne me regardent pas, que chacun dans ce temps de république jouisse de la plus entière liberté, d'agir pour les uns, et d'opinion sur les actes d'iceux pour les autres ... La mer rouge est verte ou bleue, nous longeons des rivages arides et désolés, le calme est parfait et je trouve la chaleur agréable, que peut-on demander de plus, je le demande ?

Tu as lu dans mes lettres plus que je n'y avais mis. En brochant un peu sur ce que j'ai pu te dire de Ceylan, tu t'es fait, j'en suis sûr, une idée fautive de la jungle, et tu as étendu à toute l'Inde ce que je t'ai raconté d'une île ! quelle déception tu aurais si tu venais en Hindoustan avec de telles images dans les yeux, et quel serait ton étonnement de voir que ce pays, au moins dans l'étendue que nous avons traversée, est littéralement un vilain pays sans végétation, brûlé de soleil, et que la jungle n'est pas du tout la forêt vierge des tropiques avec des arbres de haute futaie au travers desquels on aperçoit à peine le ciel, mais plutôt un fouillis inextricable de broussailles, d'arbustes, d'arbres de taille moyenne et de quelques grands arbres tous pris dans les mailles serrées d'un réseau de lianes. Je m'en voudrais, moi qui ai horreur de l'exagération, que tu t'illusionnes à cause de moi sur une nature absolument différente de celle que tu connais mais qui n'approche pas, d'après ce que m'ont dit des témoins oculaires, comme force, grandeur, et exubérance la superbe végétation des Antilles pour ne citer qu'elle. Je ne suis Marseillais ni Gascon, j'en suis fort aise, et ne tiens aucunement à appliquer le proverbe " A beau mentir qui vient de loin ". C'est un travers qui me déplaît trop pour que je ne m'efforce pas de n'y pas tomber, dussé-je pêcher par l'excès contraire.

Pour en revenir à des détails matériels dont il faut bien s'occuper puisque le froid climat de Paris et la police ne permettent pas d'aussi légers costumes que les Tropiques ou l'équateur, je te demanderai si au cours de tes pérégrinations urbaines dans la 459 E8 tu ne pourrais pas faire donner aussi un coup de peinture à ma carrosserie, c'est à dire porter mon veston brun et mon paletot d'hiver chez quelque Anquetin ou autre teinturier dont l'art et la chimie noirciraient la couleur sans abîmer l'étoffe ou détruire la forme

des chefs d'œuvre d'élégance et de coupe de Mr Carrette. Je crois me rappeler que mes richesses en bottines ont été fort éprouvées, je ne sais plus par quelle catastrophe ; tu pourrais donc aussi prévenir l'artiste de la rue St Roch que, si elle tient à conserver sa réputation et la clientèle d'un client qui a promené le nom de Pampin tout autour de l'Europe et de l'Asie, elle se prépare à me faire des bottines noires aussitôt que je serai rentré et dans un délai qui ne pourra guère dépasser quarante-huit heures. Il lui sera absolument inutile de me raconter, quand je passerai à sa boutique pour déterminer la forme et le cuir de ces chaussures, que c'est là chose impossible ; elle pourra le penser, mais je lui conseille de se dispenser de me faire



*E8 : Chameliers à Thèbes*

part de son opinion à ce sujet. J'ai découvert depuis hier le mystère qui enveloppait pour moi les passagers que mes yeux n'apercevaient que sur le pont. Ils sont en 2ème classe et par suite ne mangent pas avec nous. C'est simple, mais il fallait le trouver, j'ai mis huit jours à m'en apercevoir !...

Enfin nous venons d'entrer dans le canal de Suez. Le P&O à qui je comptais remettre ces lettres nous a dépassés avant Suez. Je laisserai donc mon courrier à l'Océanien, à moins que je ne le remette à la malle des Indes.

Je t'embrasse de tout cœur

Jean

\* \* \* \* \*

Luxor à Assouan 11 décembre 08

Ma chère Maman,

Mon premier séjour au Caire m'avait absolument dégoûté de l'Egypte et je ne fais que commencer à me raccommode avec le pays des Pharaons. Nous avons déjà commencé à avoir froid dans le haut de la mer rouge et le canal de Suez, mais nous avons littéralement gelé au Caire. Temps gris, couvert et froid, même de la pluie. Je croyais bénévolement que l'Egypte était un pays où il faisait sinon très chaud, du moins assez doux et je m'aperçois que je faisais ainsi une erreur grossière. Depuis que j'ai quitté Paris j'ai toujours eu une bonne température à laquelle je m'étais si bien habitué que je la trouvais délicieuse, mon cauchemar était de trouver le froid à Paris et voilà qu'il est venu au devant de moi sur le Nil, c'est trop fort. Heureusement que pour me réchauffer un peu il y a beaucoup de belles choses dont l'impression influe favorablement sur l'opinion fâcheuse provoquée par le froid sur une pauvre tête habituée à une bonne chaleur de 30 degrés.

Nous avons déjà passé deux jours 1/2 au Caire et nous avons utilisé ce temps le mieux possible à visiter pas mal de choses, mosquées, et tombeaux, et musées, et bazars. Nous avons été voir Mr Naus et son secrétaire qui ont été fort aimables et nous ont donné de précieuses indications sur l'emploi



*E73 : Marché égyptien*

de notre temps mais pas le moindre morceau de sucre. Nous sommes allés un soir de pleine lune faire un tour aux pyramides. Ce n'est réellement pas mal et ce qui m'a plu c'est qu'on n'a aucune désillusion ni surprise, du moins c'est bien ce que je me figurais. D'ailleurs on ne voit pas comment on pourrait beaucoup s'illusionner sur des pyramides. C'est très grand et il y en a plusieurs. Elles sont placées l'une près de l'autre comme des jouets qui se rentrent les uns dans les autres et qu'un prestidigitateur aurait déboîtés et étalés sur une grande table de sable. Le sphinx tourne le dos. Il est bien ensablé et on ne voit pas ses pattes. Quoique pas mal mutilée sa tête a du chic. Il lui manque le nez mais il a de l'œil et de grandes oreilles sous une gigantesque coiffure qui a servi de modèle à Napoléon I pour son petit chapeau. Cette promenade au clair de lune a été charmante. J'ai ramassé du sable pour Yvonne, mais il aurait été bien inutile que je me baisse pour cela, car il en est tant entré dans mes souliers que cela seul aurait pu servir à remplir un sablier pour faire cuire des œufs à la coque par exemple.

Il a fallu que nous quittions le Caire mercredi soir pour venir rejoindre à Luxor le bateau de Cook qui remonte le Nil jusqu'à Assouan. Nous

avons passé la journée d'hier à Luxor où nous avons visité des tas de ruines, obélisques etc. plus ou moins bien conservées mais ne manquant dans leur délabrement ni de grandeur ni d'élégance. Les bas-reliefs sont épatants. Toutes ces promenades, Memnon, le Ramasseum, Medinet Habou, Karnak etc. se font à âne. Nous recommençons donc de bonnes chevauchées sur de fringants bourricots tels Don Quichotte et Sancho Pança. Seulement ici c'est plus confortable qu'en Chine, les ânes ont des selles et une bride. Nous allons par le Nil à petite vitesse sur un bateau confortable et au milieu

*E66 : Irrigation au bord du Nil*



d'une vingtaine de touristes pas trop "Cook" jusqu'à Assouan en nous arrêtant partout où il y a quelque curiosité à visiter.

A Assouan nous reprenons notre chère liberté pour visite à notre aise et seuls Philae et les autres curiosités puis nous retournerons à Luxor où nous nous arrêterons un ou deux jours pour achever de voir ce qui nous n'avons pas eu le temps d'aller regarder hier. De là nous filerons sur Nag-Hamadi, d'où après avoir jeté un coup d'œil sur la sucrerie qui ne marche

d'ailleurs pas encore nous irons à Belianah pour visiter Abydos.

Ensuite nous retournerons au Caire où nous avons encore pas mal à faire : les pyramides de Sakkarah, celles de Gizeh de jour, et différentes choses que nous voudrions pouvoir voir avec un beau soleil si ce dernier daigne paraître.

Ce programme qui nous permet d'avoir une vague idée de l'Egypte nous conduit jusqu'au 21 décembre. Sauf complications improbables, et autant qu'on peut être sûr de l'avenir, nous partirons donc ce jour-là de Port Saïd par le Djennah, un bateau des Messageries qui vient de Madagascar. C'est un petit bateau sur lequel je serai très probablement malade car la Méditerranée est rarement calme d'un bout à l'autre mais ceci a peu d'importance.

Enfin si les vents et les eaux nous sont favorables, nous aborderons à



*E25 : Un puits à Louxor*

Marseille le lendemain de Noël mais je ne sais et on ne peut savoir à quelle heure, ni même si ce sera le matin ou le soir. J'espère en tous cas qu'il me sera possible de prendre le train du soir pour arriver dimanche matin à Paris car j'aimerais beaucoup mieux faire le trajet de nuit que de jour. Mais un retard intempestif mais très possible des Messageries, cette compagnie

d'escargots, ne viendra-t-il pas troubler mes projets. J'espère que non car je me réjouis déjà d'aller passer tranquillement l'après-midi du dimanche à Ablon. Le train doit arriver à 10h 1/2 à la gare de Lyon, le temps de sortir j'arriverai pour la messe de onze heures à St Antoine. Dûment réconforté par un bon bifteck et des frites, bien mérités et vivement avalés, nous pourrions être à Ablon vers 1h ou 1h1/2. Cela sera si bon d'y passer un après-midi tout seuls sans risquer que personne ne vienne vous tomber sur le dos, et puis je serai curieux de voir tous les changements et de dire bonjour à mon vieux Wenky qui doit danser de joie et aboyer devant le petit cochon d'Inde, rien que d'y penser. Tu ne crois pas que ce serait bien ainsi ? Et puis le soir dîner de famille, tout le monde se revoit ensemble, pas de jaloux, et puis c'est plus vite fait.

Je crois que pour ma part cela serait parfait ? Je suis peut-être idiot et tu penses peut-être que j'ai des idées de sauvage. C'est bien possible. En attendant j'espère que dans quinze jours je ferai mon dernier jour de bateau de que la Cie de Lyon et les Messageries auront à cœur de ne pas être trop en retard.

Je t'embrase de tout cœur

Jean

\* \* \* \* \*

Le Caire, 18 décembre 08

Ma chère Maman,

Un mot pour te dire malgré l'heure avancée et les moustiques qui me dévorent (comment le froid ne les a-t-il pas tous tués) que nous partons bien par le Djennah comme je te l'avais annoncé. Je ne crois pas qu'il aura du retard et nous pensons partir dans la nuit de dimanche à lundi. Il se pourra que je ne puisse prendre le premier train à Marseille à cause de la douane. Je te télégraphierai en tous cas le train que je prendrai. Nous avons fait une excellente promenade dans la Haute Egypte qui est fort intéressante, n'est pas un pays de sauvages, ni au bout de la terre comme certains semblent le penser. Il n'y a pas 24 heures de chemin de fer du Caire à Assouan.



*E79 : Adieu à l'Égypte*

Nous avons passé 2 jours à la sucrerie de Nag-Hamadi où nous avons été fort bien reçus et d'où nous revenons avec des connaissances parfaites sur les plantations de cannes à sucre.

Nous sommes retournés aujourd'hui aux pyramides de Gizeh et j'ai escaladé celle de Khéops. J'ai encore ramassé du sable plein mes souliers mais

j'en ai déjà 2 enveloppes pleines de la dernière fois pour Yvonne, je pense que cela suffira.

Il fait beau et beaucoup moins froid. Je commence à m'habituer un peu aux températures glaciaires mais c'est plus dur que je ne l'aurais cru. Je crois que ceci est ma dernière lettre car mon pauvre voyage est bien près de sa fin.

Celle-ci aura été digne de lui. L'Égypte est tout près de Paris au fond et quinze jours sont plus que suffisants pour vous donner l'idée d'y revenir beaucoup plus longtemps pour filer vers le sud sur le Nil vers Khartoum, Fachoda, et Gondokoro ! Nous y retournerons ensemble quand tu viendras aux Indes et que tu rentreras par la Chine, le Japon et l'Amérique. Prends vite ton billet. Si tu veux, je t'attendrai à Marseille.

A bientôt, je t'embrasse

Jean

\* \* \* \* \*

## ANNEXE I – CHRONOLOGIE DU VOYAGE

### Chapitre I : De Paris à Vladivostok par le Transsibérien

Sa 06-06-08	Départ de Paris, gare du Nord le soir
Di 07-06-08	Arrivée à Berlin le soir
Lu 08-06-08	Visite de Berlin en auto-taxi, départ pour Varsovie le soir, douane russe à Alexandrowo à 2h du matin
Ma 09-06-08	Départ de Varsovie dans un train russe le matin après changement de gare
Me 10-06-08	Arrivée à Moscou à 14 h
du 10 au 13	Visite de Moscou, excursion à St Serge
Sa 13-06-08	Départ de Moscou à 12 h
Me 17-06-08	Changement de train à Tchéliabinsk
Di 21-06-08	Arrivée à Irkoutsk à 6 h, visite de la ville, départ à 14 h
Di 28-06-08	Arrivée à Vladivostok, visite de la ville, départ à 14h en bateau pour Tsuruga au Japon

### Chapitre II : Au Japon

Ma 30-06-08	Arrivée à Tsuruga à 13 h, débarquement et départ pour Tokyo en train à 19 h
Me 01-07-08	Changement de train à Maibara, arrivée à Tokyo le matin
du 01 au 24-07	Séjour dans la région de Tokyo
1/10-07	Visite de Tokyo
11/12-07	Excursion au lac Hakone
14-07	Réception à l'ambassade à Tokyo, départ le soir pour Nikko, 6h de train
16/17-07	Visite de mine et fonderie de cuivre à Ashio, 16 km à pied puis tram, départ le 17 au soir
18/18-07	Visite de raffinerie et champ pétrolier à Kashiwasaki où on arrive à 11h, départ le 19 à 16 h
20/24	Suite de la visite de Tokyo où on arrive le 20 à 5h 1/2, départ le 24 au soir
Sa 25-07-08	Arrivée à Kyoto le matin

du 25 au 5-08	Séjour dans la région de Kyoto
25/28-07	Visite de Kyoto
29-07	Excursion au lac Briva
1-08	Rapides et jardin impérial de Katsura
2/3-08	Visite de Nara et du monastère de Koya-San à Koyaguchi, retour à Kyoto (6h de train)
4/5-08	Repos à Kyoto, départ le 5 au soir pour Shikasajima via Onomuchi
Je 06-08-08	Visite d'une mine de cuivre sur l'île de Shikasajima où on reste bloqué jusqu'au 7 matin
Ve07-08-08	Départ pour Nagasaki via Miyajima, Shimonoseki et Moji, arrivée le matin du 8-08
du 8 au 12-08	Séjour dans la région de Nagasaki
10-08	Visite d'une mine de charbon
11/08	Visite d'une mine à Miike
12/08	Visite d'une usine métallurgique à Wakamatsu
Me12-08-08	Embarquement à Shimonoseki pour Fusan (Corée, aujourd'hui Pusan) le soir, nuit sur le bateau

### Chapitre III : Quelques jours en Corée

Je 13-08-08	Arrivée à Séoul le soir après 10h de train
du 13 au 18-08	Séjour en Corée
13/14-08	Visite de Séoul
15/16-08	Excursion ratée dans le nord à Antjiou, départ de Séoul le 15 matin, retour le 16 au soir
17/18-08	Visite des environs de Séoul, départ pour Chemulpo (aujourd'hui Inchon) à 22h le 18
Me 19-08-08	Départ en bateau de Chemulpo à 6h après une courte nuit pour Dalny (aujourd'hui Da Lian)

### Chapitre IV : En Chine

Je 20-08-08	Escale à Dalny de 8 à 15h sans pouvoir aller à Port-Arthur (aujourd'hui Lu Shun)
Ve21-08-08	Arrivée en rade de Takou à 10 h, débarquement retardé par l'état de la mer jusqu'à 18 h

Sa 22-08-08 Arrivée à Pékin le soir après une nuit dans la gare de T'ang Kou et une journée de train  
 du 22 au 9-09 Séjour dans la région de Pékin  
 23/25-08 Visite mémorable du palais d'hiver et du temple du ciel à Pékin  
 26/28-08 Excursion à la Grande Muraille et aux tombeaux des Ming en train et à âne  
 29/30-08 Visite des ateliers du chemin de fer à Pékin, départ le 30 à 12h  
 31-08 Visite des tombeaux des Si-Ling près de Kiao Pe Tien  
 1/8-09 Visite de Pékin  
 Me 09-09-08 Départ pour le Chan-Si à 7 h  
 du 9 au 17-09 Séjour studieux dans le Chan-Si  
 9-09 Visite des ateliers des chemins de fer du Chan-Si à Chen Kia Tchouang  
 10-09 Départ pour Yang Tsuenn à 7 h, visite en route de la mine de Hong Tien (2 x 2h de cheval)  
 11-09 Visite d'une mine de charbon et de la fonderie de Ying Ying  
 12-09 Visite d'une mine de fer de fer près de Yang Tsuenn, départ à midi pour Tai Yuan Fou  
 13/17-09 Séjour à Tai Yuan Fou (aujourd'hui Tay Yuan), capitale du Chan Si, et visite de mines  
 Je 17-09-08 Départ du Chan Si pour Han Kow (aujourd'hui Wuhan) à 16h 1/2  
 Ve 18-09-08 Arrivée à Han Kow l'après-midi  
 Sa 19-09-08 Visite de l'usine métallurgique de Hanyang, départ à 21h pour Shanghai en bateau fluvial  
 Ma 22-09-08 Arrivée à Shanghai  
 Ve 25-09-08 Embarquement à Shanghai le matin sur l'Ernest Simons pour Colombo

#### Chapitre V : En route pour les Indes par Ceylan et la Birmanie

Di 27-09-08 Arrivée à Hong Kong à 16 h, départ pour une excursion à Canton à 21 h30

Lu 28-09-08 Visite de Canton, retour dans la nuit à Hong Kong  
 Ma 29-09-08 Départ de Hong Kong à 13 h  
 Ve 2-10-08 Arrivée à Saigon (aujourd'hui Ho-Chi-Minh-Ville)  
 Di 4-10-08 Départ de Saigon  
 Me 7-10-08 Escale de 24h à Singapour  
 Di 11-10-08 Arrivée à Colombo  
 Ma 13-10-08 Arrivée de Gaston Jouet à Colombo  
 du 15 au 17-10 Séjour dans la région de Kandy (aujourd'hui Naha Nuwara)  
 Di 18-10-08 Départ pour Madras via Tuticorin (bateau), Madura, Trichinopoly, Tanjore (chemin de fer)  
 Ma 20-10-08 Visite de Madura  
 Me 21-10-08 Visite de Trichinopoly  
 Je 22-10-08 Embarquement à Madras pour Rangoon à 17 h  
 Sa 24-10-08 Arrivée à Rangoon, Birmanie, le matin, le soir départ pour Mandalay en train  
 du 25 au 29-10 Séjour dans la région de Mandalay  
 Je 29-10-08 Embarquement pour Prome sur un bateau fluvial, départ le 30 tôt  
 Di 1-11-08 Arrivée à Prome le soir, départ immédiat en train pour Rangoon  
 Lu 2-11-08 Embarquement à Rangoon le soir pour Calcutta

#### Chapitre VI : Tourisme aux Indes

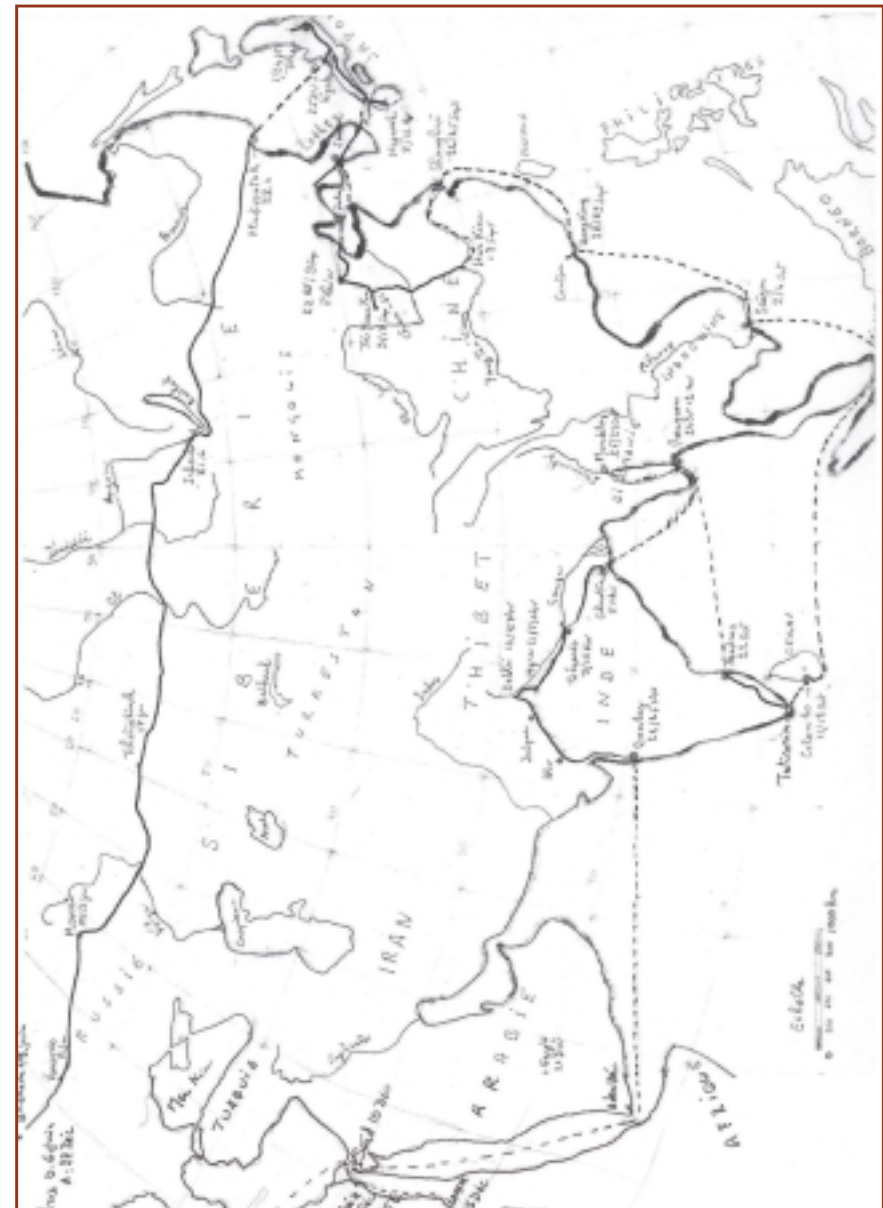
Je 5-11-08 Arrivée à Calcutta le matin  
 du 6 au 8-11 Excursion à Darjeeling, départ à le 6 à 16h arrivée le 7 à 13 h, départ de Darjeeling le 8 à 14h, arrivée à Calcutta le 9  
 Di 8-11-08 Départ pour Bénarès le soir, 14h de train  
 du 9 au 10-11 Visite de Bénarès, départ le 10 après-midi pour Agra  
 Me 11-11-08 Arrivée à Agra à midi  
 du 11 au 13-11 Visite d'Agra et de Fathepur Sikri. Départ pour Delhi à 20h le 13, arrivée à 1h 1/2 du matin le 14  
 du 14 au 15-11 Visite de Delhi et des environs  
 du 16 au 17-11 Visite de Jaïpur

## ANNEXE II – CARTE DU VOYAGE

- du 18 au 19-11 Repos à la station d'altitude de Mount Abu
- du 20 au 21-11 Visite d'Ahmedabad
- du 22 au 25-11 Visite de Bombay et de la région : Caves d'Elephanta et d'Ellora
- Me 25-11-08 Embarquement à 12h à Bombay pour Aden, Suez et Port Saïd

### Chapitre VII : Retour en France par l'Égypte

- Ma 1-12-08 Escale la nuit en rade d'Aden
- Di 6-12-08 Débarquement à Port Saïd et trajet jusqu'au Caire
- du 6 au 9-12 Visite du Caire, départ le 9 au soir en train pour Louxor
- du 10 au 17-12 Visite de la Haute Egypte, Louxor, remontée du Nil jusqu'à Assouan, et retour à Louxor, visite d'une sucrerie à Nag Hamadi et d'Abydos
- du 18 au 20-12 Visite de la région du Caire
- Lu 21-12-08 Embarquement à Port Saïd pour Marseille
- Di 27-12-08 Arrivée à Paris



### ANNEXE III — BIOGRAPHIE DE JEAN CORPET

Jean Corpet naît le 18 mai 1884 à Paris 117 avenue Philippe Auguste dans le XI<sup>ème</sup>. Sa famille paternelle a toujours habité dans ce quartier de Charonne où un de ses ancêtres, Jacques Corpet, était jardinier au milieu du XVII<sup>ème</sup> siècle. Ses aïeux plus lointains sont tous de Montreuil-sous-Bois à quelques km à l'est. Sa famille maternelle s'est installée à Paris au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, mais est d'origine normande, plus précisément de Livarot et du Havre. Ses grands-parents maternels Doublet ont à 20 km du Havre un château, Blésimare, entouré de quatre fermes.

Son père Lucien (1846-1889) a perdu sa première femme Céline Doublet à la naissance de son premier enfant, Marguerite. Il se remariera dix ans plus tard avec sa jeune belle sœur, Fanny (1862-1950), qui a élevé sa nièce Marguerite et lui donnera trois enfants Lucien (1882-1937), Jean (1884-1970) et Yvonne (1887-1980). Ingénieur de l'Ecole Centrale, il rachète une usine de locomotives à vapeur à Paris avec des fonds mis à sa disposition par son grand-oncle J.F. Cail, riche industriel. Il meurt en 1889 laissant quatre orphelins de 18, 7, 5 et 2 ans.

Incroyablement en avance sur son époque, sa femme alors âgée de 27 ans décide de prendre la direction de l'usine pour pouvoir la transmettre à ses deux fils dont elle ne doute pas qu'ils seront ingénieurs. Elle s'associera dans les années 1890 Lucien Louvet, mari de sa belle-fille et nièce Marguerite. La société Vve Lucien Corpet et Cie devient Corpet Louvet et Cie nom sous lequel elle a poursuivi son activité jusqu'à la fin du XX<sup>ème</sup> siècle.

La vie matérielle de la bourgeoisie industrielle est alors très aisée. La famille habite un vaste hôtel particulier attenant à l'usine de locomotives avenue Philippe Auguste, avec cour arborée et écuries devant et jardin derrière. Elle possède déjà en 1908 une automobile qui lui permet d'aller toutes les semaines dans sa vaste propriété d'Ablon à proximité immédiate d'Orly où existent tennis et roseraie. Le personnel de service est évidemment nombreux, cuisinière, femmes de chambre, chauffeur, jardinier, gardiens d'Ablon etc. Jean chasse avec Lucien à Blésimare à l'automne ou chez son oncle Solacroup dans sa propriété de La Briche en Berry (plusieurs centaines d'hectares), se fait faire ses " bottines " sur mesure, il part en Extrême-Orient sept mois pour un voyage touristique, il aura un cheval de selle à son retour

d'Asie ; Lucien fait de la photo et possède une moto qui lui donne des soucis mécaniques.

Jean fait ses études secondaires à Massillon, quai Henri IV ; voulant s'assurer qu'il ne traînera pas en rentrant et ne voulant pas lui donner l'air de le surveiller, sa mère envoie tous les jours un serviteur lui amener son chien à la sortie des classes. En 1904, deux ans après son frère Lucien, il entre à Polytechnique au désespoir disait-il de sa mère qui les voulait Centraliens comme leur père. Il en sort dans l'artillerie mais démissionne rapidement de l'armée pour reprendre avec Lucien Louvet et son frère Lucien la gérance de Corpet Louvet. " Puisque tu n'auras plus jamais de vacances ", sa mère lui offre en 1908 un voyage de sept mois en Extrême-Orient plutôt luxueux dont il rapporte plus de 1 000 photos stéréoscopiques sur verre. Aller par le Transsibérien, retour par le Japon, la Corée, la Chine, Ceylan, la Birmanie, les Indes et l'Egypte.

En 1909 il entre donc dans l'entreprise familiale dont il assurera la gérance pendant près de 50 ans. En 1912 la décision est prise de transférer les ateliers à La Courneuve, le développement de la circulation automobile et le creusement du métro rendant de plus en plus problématique la sortie, sur des remorques tirées par des chevaux, des locomotives de l'atelier parisien. Lucien et Jean préparent soigneusement le transfert qui se fait sans que le travail s'interrompe un seul jour.

Il est bien sûr mobilisé en 1914 comme son frère ; Lucien Louvet, déjà parti à la retraite, reprend la gérance de Corpet Louvet. Jean est tout d'abord officier d'état-major auprès du général Lanrezac puis observateur d'artillerie corrigeant les tirs amis du haut des clochers, objectifs privilégiés de l'artillerie allemande, pendant que son frère dans l'aviation naissante fait des essais d'hydravions. En 1917, un grave accident de santé survenu à Lucien Louvet nécessite le retour de Jean à Paris comme affecté spécial pour assurer les fabrications de guerre de l'usine.

La même année 1917, malgré sa volonté de célibat affirmée dans des lettres de Chine, il épouse Madeleine Puisseux, fille et petite-fille d'astronomes à l'Observatoire de Paris, qui lui a été présentée par une tante de celle-ci qui possède une propriété à Bruneval au bord de la Manche à une dizaine de kilomètres de Blésimare. Le mariage a lieu le 25 octobre à Frontenay (Jura) où le grand-père maternel de Madeleine, Alfred Bouvet, possède une pro-

priété qui appartient aujourd'hui encore à ses descendants. Jean a 33 ans et est en uniforme, Madeleine en a presque 29 ce qui est âgé pour l'époque. Bien que vivant dans un milieu universitaire, Madeleine a arrêté ses études au brevet, ce qui ne l'empêchera pas de suivre des cours de géologie à l'Ecole des Mines et d'être en définitive beaucoup plus cultivée que son mari. En 1917 elle est infirmière au service des blessés de la guerre.

Ils s'installent à Paris 6, rue Chanoinesse dans l'île de la Cité avec vue sur le chevet de Notre-Dame, comme s'ils ne voulaient pas choisir entre la rive droite où a toujours vécu Jean et la rive gauche où est née et habite Madeleine. Leur premier enfant Marie-Anne naît en septembre 1918. Elle mourra à l'âge de cinq ans d'une mauvaise grippe. Elle est suivie de Pierre en 1919, Jacques en 1921, Vincent en 1923 et Philippe en 1925, tous nés rue Chanoinesse. Après un déménagement 79 rue N.D. des Champs en 1927, naissent encore Jean-Louis en 1927, Jeanne en 1930 et François en 1932. Huit enfants ne sont pas rares dans la bourgeoisie catholique entre les deux guerres, Lucien frère aîné de Jean en aura dix, trois des cinq frères et sœurs de Madeleine en auront neuf, huit et sept. Quatre autres familles de cinq, cinq, cinq et trois enfants complètent la série des cousins des enfants.

En mars 1918 l'explosion d'un dépôt de grenades voisin provoque d'assez gros dégâts à l'usine de La Courneuve, sans conséquences graves ni sur le personnel, ni sur l'activité. En avril 1918 un obus de la " grosse Bertha ", canon à longue portée de l'armée allemande visant Notre-Dame, tombe dans le cabinet de toilette de la rue Chanoinesse que Madeleine vient de quitter. Là aussi plus de peur que de mal, contrairement à un autre tombé sur l'église voisine de St Gervais à l'heure du Chemin de Croix du Vendredi Saint qui tua des dizaines de fidèles.

De 1918 à 1936 la vie de Jean se poursuit entre l'usine et sa famille. Il part tous les matins à 7 heures conduisant sa grosse Panhard décapotable où toute la famille peut tenir rentrant déjeuner de midi 30 à 13 heures 17 ( !) et le soir vers 19 heures, samedi compris. Il embauche chez Corpet Louvet son neveu André Louvet pour que les trois branches de la famille y soient représentées (son beau-frère Pierre Lemaréchal, mari de sa sœur Yvonne, a sa propre entreprise à Argenteuil). A l'usine, il se change pour se mettre en bleu, comme ses ouvriers. Il est soucieux de garder à son entre-

prise une taille humaine, connaît tout son personnel dont l'effectif ne dépassera jamais 300 personnes.

Le dimanche, après la messe des catéchismes à St Sulpice à huit heures et demi et un bon petit déjeuner, il emmène souvent ses enfants faire des balades dans la campagne ou les forêts des environs de Paris, tandis que son épouse part s'occuper du patronage St Hippolyte dans le XIIIème. Les parents vont aux concerts du Conservatoire le dimanche en fin d'après-midi. Les soirs de semaine, après avoir lu son journal, Jean se remet au travail à son bureau. Cela ne l'empêche pas de jouer avec ses enfants quand il rentre. Tous les mardis il se met en jaquette et pantalon rayé, Madeleine en robe habillée, pour aller dîner chez sa mère avec les ménages de Lucien et d'Yvonne. Il y emporte le linge à laver car il existe une machine à laver à Philippe Auguste.

Catholique pratiquant depuis son enfance, avec plutôt la foi du charbonnier que celle d'un intellectuel, il fait tous les soirs sa prière en latin à genoux devant une statue de la Vierge. Il fait partie d'un groupe d'anciens élèves des grandes écoles constitué après la guerre de 1914 par l'abbé Pératé, aumônier de Centrale. Tous ces bourgeois aisés y apprennent qu'ils sont les simples gestionnaires de leurs biens et ont une obligation morale de penser concrètement aux autres. Ils créent ainsi une association, la PMI, qui fait fructifier les capitaux mis à sa disposition et consacre ses revenus à des objectifs sociaux. C'est ainsi que d'une part la PMI a une participation importante dans une banque, la BMP, et d'autre part elle finance les patronages parisiens et, après la guerre de 1939, la Mission de France, les Fraternités du Père de Foucauld, une association d'aide aux prostituées, etc. Elle possède également une assez vaste propriété à Limeil dans la banlieue sud-est où ses membres peuvent venir passer des dimanches ou des vacances avec leurs toujours nombreuses familles.

En 1936 interviennent plusieurs changements importants. La famille déménage, sans changer de trottoir, de la rue N.D des Champs au 82 rue d'Assas dans un hôtel particulier de 700 m<sup>2</sup> entre rue et jardin en face du Luxembourg, propriété des sœurs de ND de Sion vacant depuis deux ans du fait des travaux de remise en état indispensables à entreprendre. Il s'engage dans le mouvement scout et, à 52 ans, fait sa promesse en petite culotte et grand chapeau avant de prendre la direction du groupe de St

Sulpice jusqu'après la guerre.

Toujours en 1936 le Front Populaire institue les congés payés après des grèves qui touchent même Corpet Louvet. Déjouant les prévisions faites par sa mère en 1908, il partira enfin en congé avec sa famille dans de petits hôtels à Ste Agrève, Huez ou chez sa mère chez Blésimare. Peu après, début 1938, son frère Lucien meurt et Jean se retrouve seul aux commandes de l'usine avec son neveu André Louvet.

La guerre de 1939 est déclarée alors qu'il est en vacances à Ste Agrève où il fait avec sa famille de longues promenades en vélo. Il décide alors de rester seul à Paris, sa famille allant s'installer pour l'année scolaire chez sa belle-sœur Michelin qui a une belle propriété à Bonneval tout près de Clermont-Ferrand. Comme beaucoup, il part en exode en juin 1940 devant l'avance des troupes allemandes, mais avec le personnel de son usine qu'il regroupe à Rochepaule en Ardèche. En octobre 1940 personnel et famille réintègrent Paris pour quatre années d'occupation allemande. L'usine continue à tourner sans doute en partie sur des commandes de l'occupant et Jean s'y rend en bicyclette quelque soit le temps, faute d'essence et de pneus pour la Panhard. Cela représente 50 km par jour car il continue à rentrer déjeuner à la maison avec toujours un départ à 7 heures du matin. L'hiver il arrive que l'huile fige dans les roulements de son vélo, le forçant à s'arrêter pour prendre un (faux) café.

Il accueille chez lui les trois fils aînés orphelins de son frère Lucien qui viennent à Paris faire leurs études supérieures. Les soirs d'hiver toute la grande famille, douze personnes, est dans le salon du rez de chaussée de la rue d'Assas, seule pièce mal chauffée par un petit poêle à bois ; il y fait ordinairement 12°, parfois 14°, dans tout le reste de la maison plutôt 4 ou 6°. Jean est administrateur d'une société de matériel agricole à Vierzon et y va en train toutes les semaines ; cela lui permet de ravitailler un peu la famille, rapportant de ses périples à bicyclette dans la campagne environnante œufs, viande ou légumes qui complètent heureusement l'ordinaire de Paris. Les enfants commencent à quitter le foyer ; Jacques entre au couvent bénédictin de la Pierre-qui-Vire en octobre 1941 après une année de mathématiques spéciales, Vincent au séminaire d'Issy-les-Moulineaux en octobre 1943 alors qu'il vient d'être reçu à Centrale, Jean-Louis est mis pensionnaire à Maslacq (64) dans une annexe de l'école des Roches modelée sur les pub-

lic schools anglaises.

A la libération de Paris, il reçoit comme en 1918 un obus chez lui, cette fois-ci d'un char américain visant une casemate allemande implantée rue Auguste Comte devant le lycée Montaigne alors occupé par la Wehrmacht. Pas plus de dégâts que la première fois. Jean s'abonne au Monde dès que celui-ci reparait en octobre 1944 et y restera fidèle jusqu'à sa mort en 1970, passant une partie de plus en plus longue de la soirée à le lire, ou à dormir dessus. L'usine travaille maintenant pour les Américains qu'il reçoit rue d'Assas. Il y a engagé en 1945 son fils aîné Pierre pour prendre sa suite plus tard. Pierre, qui s'est marié en 1946 mais n'aura pas d'enfant, sera tué dans un accident d'auto en 1954 à la veille d'être nommé gérant de Corpet Louvet. Sa femme, Chantal Salin, plonge dans la dépression et se laisse mourir en 1961.

Mais les locomotives à vapeur n'ont plus d'avenir ; Corpet Louvet en construit une dernière en 1947, un prototype 232 U1 qui tracte les trains de voyageurs de Paris à Lille à plus de 100 km/h de moyenne. Il faut se reconverter après plus de 120 ans de mono-activité. Jean prend son bâton de pèlerin et part pour la première fois aux Etats-Unis négocier avec Caterpillar un contrat de licence pour construire de gros engins de travaux publics, scrapers et bulldozers, dont la fabrication fait surtout appel comme les locos aux techniques de la chaudronnerie. Il y découvre les méthodes américaines et l'obligation de qualité. Nouveau problème, les clients ne préfinancent plus leurs commandes comme la SNCF et il faut avoir recours au crédit bancaire. Son fils Pierre et ses neveux Michel, fils de son frère Lucien, et Gérard, son petit neveu fils d'André Louvet, ont été recrutés pour assurer la continuité de la direction familiale de la société et participent à tous ces changements.

En 1962 il décide en accord avec les autres branches familiales de céder la société au groupe Babcock-Wilcox, installé aussi à La Courneuve dont il est administrateur. La direction familiale est maintenue en place, passant progressivement des mains de Jean et André Louvet à celles de Michel Corpet et Gérard Louvet.

Dans les années 50 les quatre derniers enfants quittent la maison : Jean-Louis, après un stage dans l'exploitation de pommiers de son cousin Guy Michelin en Auvergne, décide de se faire agriculteur. Après des études à

l'Institut Agricole de Beauvais en 1950-52 il reprend une des fermes dépendant de Blésimare dont a hérité Jean à la mort de sa mère en 1950. Au cours d'un stage en Basse Normandie il rencontre Monique Filipo qu'il épousera en 1956. Le dernier, François, entre à Polytechnique en 1951, seul des quatre taupins qu'a compté la famille à suivre la voie paternelle ; il revient rue d'Assas en 1954-56 quand il fait son école d'application aux Mines de Paris avant de partir en Algérie. Philippe, qui poursuit trop longtemps au gré de ses parents des études de droit au lieu d'entrer dans la vie active, se marie en 1952 avec Laurence des Gravières et part à Troyes à la BNP. Jeanne enfin qui, contre l'avis de ses parents est partie un an en Allemagne perfectionner sa langue en 1951-52, se marie en 1956 quelques mois après Jean-Louis.

Mais la grande maison de la rue d'Assas ne reste pas vide. Y sont hébergés depuis 1945 les cinq enfants orphelins d'amis du groupe Pératé qui occupent le 2ème étage. Leur succède une amie également du groupe Pératé, veuve avec deux bébés jumeaux. Philippe après son séjour à Troyes revient pour occuper le 3ème étage. Jeanne après avoir cohabité quelque temps avec ses beaux-parents dans leur maison de la Celle St Cloud arrive en 1958 et reprend le 2ème. Quand elle part à Lyon en 1962, François lui succède après quatre ans en Algérie et aux Etats-Unis.

En 1967 les sœurs de Sion décident de démolir la maison et celles qui l'encadrent pour faire un immeuble de grand luxe (les appartements y seront vendus 5 000 F/m<sup>2</sup>, près du double du prix du quartier) et Jean se relogue rue de la Glacière dans un appartement aussi clair, lumineux et sans vis à vis que rue d'Assas, plus à la mesure d'un couple âgé que les 500 m<sup>2</sup> qu'il occupait jusque là, une fois déduites les surfaces occupées par Philippe et François.

Jean mène alors une vie nettement plus ralentie, mais part encore tous les matins à 7 heures à la Courneuve où il n'a plus grande activité mais où il continuera d'aller jusqu'à quatre jours avant sa mort. Poussé par sa femme comme toujours depuis son mariage, il part de temps en temps quelques jours visiter la France. En 1957 elle le décide à offrir un pèlerinage en Terre Sainte à Vincent qu'ils accompagneront. Ce sera son dernier grand voyage. A partir de 1958 il invite en été ses enfants mariés et ses petits-enfants une ou deux semaines dans des petits hôtels à la mer ou à la montagne. Il lit peu,

excepté le Monde, ne va presque jamais au cinéma ni au théâtre, et somnole souvent après les repas.

Il conserve néanmoins sa bonne santé physique et mentale jusqu'au 28 mars 1970 où il a une attaque alors qu'il vient d'arriver au volant de voiture pour le week-end pascal dans la propriété de son neveu Daniel Michelin que Jeanne a empruntée pour les vacances de Pâques. Il meurt à l'hôpital de Fontainebleau sans avoir repris connaissance le 1<sup>er</sup> avril 1970 à près de 86 ans et est enterré quelques jours plus tard au cimetière Montparnasse après une belle messe à St Sulpice sa paroisse d'adoption depuis 1927.

Sa femme Madeleine lui survivra jusqu'au 17 août 1983 où elle s'éteindra dans son sommeil à 94 ans, passant par des phases de profonde dépression suivie de phases de suractivité. Comme beaucoup de vieillards, elle a passé ses toutes dernières années dans une maison de retraite, maison dont elle apercevait le grand jardin de son balcon de la rue de la Glacière.

Il laisse au 1<sup>er</sup> janvier 2007 une descendance de 82 personnes : 8 enfants, 18 petits-enfants, 50 arrière-petits-enfants, et 6 arrière arrière-petits-enfants :

Marie-Anne, sa fille aînée, morte à cinq ans ce qui laissera une trace profonde dans le souvenir de ses parents et restera toujours mentionnée dans la prière du soir de Jean.

Pierre, qui a été considéré et s'est lui-même toujours considéré comme le frère aîné, devait succéder à Jean dans la direction de Corpet Louvet quand il est mort accidentellement en 1954 à 35 ans sans descendance.

Jacques est depuis octobre 1941 moine bénédictin à la Pierre qui Vire dans l'Yonne où il a prononcé ses vœux perpétuels en 1944. Malgré des problèmes de dos qui le cassent en deux, il reste actif à 85 ans et ne rechigne pas à de bonnes promenades en forêt.

Vincent a eu un parcours ecclésiastique plus mouvementé. Après son ordination en 1950 par le futur pape Jean XXIII, il part faire un doctorat de théologie à l'Angelicum à Rome, en latin, sur l'intéressant sujet " la Causalité Instrumentale de l'Humanité du Christ d'après les Théologiens Carmes de Salamanque " ( !!! ) puis est nommé professeur au grand séminaire de Hanoï au Viet-Nam, qu'il quitte pour Vinh Long près de Saïgon après la victoire du Viet Minh. Après quelques années il rentre chez les Petits Frères de Jésus où il est toujours. Après des séjours en Espagne,

dans une courée à Roubaix, il repart au Sud Vietnam d'où il est envoyé par son ordre à Séoul en Corée, revenant tous les deux à cinq ans en France. Il parle de nombreuses langues européennes et asiatiques. A 83 ans il a des problèmes santé normaux à cet âge, surdité, diabète etc. mais, actif, reste intéressé par toutes sortes de sujets.

Philippe, marié en 1952 à Laurence des Gravières, a cinq enfants qui perpétuent la tradition des familles nombreuses puisqu'ils lui ont donné 28 petits enfants et déjà 6 arrière-petits-enfants. Retraité après une carrière professionnelle consacrée aux tubes d'acier (ne pas confondre insistera-t-il avec les tuyaux de fonte !) il est conteur dans les hôpitaux d'enfants ayant abandonné récemment sa fonction dans une association d'aide aux victimes.

Jean Louis, marié en 1956 à Monique Flipo, a adopté trois enfants qui lui ont donné 8 petits enfants. Il a exploité la ferme du Coudray qui dépendait de Blésimare jusqu'en 1984, date à laquelle il est parti dans le midi où il a gardé une activité d'entretien de propriétés jusqu'à sa mort du cancer en 1994.

Jeanne, mariée en 1956 à Jean-Claude Tournand, a eu cinq enfants qui sont les parents de 11 petits-enfants, le dernier né en novembre 2006. Sans activité professionnelle depuis son mariage, elle a suivi son mari à Lyon, Clermont-Ferrand, Bourges pour revenir à Paris en 1971. Tenant de sa mère elle a toujours été très active, parent d'élèves, association de consommateurs, catéchisme, etc. Elle est morte dans un accident d'auto en 1986.

François, marié en 1958 à Véronique de Véricourt, a eu également cinq enfants, dont un mort en 1990, qui ont eu eux-mêmes 3 enfants. Véronique est morte en 1983. Il s'est remarié en 1989 à Marie-Paule Boiron, veuve de Claude Nourry, qui avait quatre enfants de son côté. Après une carrière professionnelle d'abord au service de l'état, puis dans l'industrie chimique et enfin mécanique, il est juge au tribunal de commerce de Paris.

## TABLE DES ILLUSTRATIONS

*Lettres et numéros correspondent à la numérotation originale  
des photos*

### Introduction

	page
D5 : Jean Corpet à Polytechnique en 1905	4
D1 : Pierre Parent (PP) à Polytechnique en 1903	5
D2 : Marcel Dubois (MD) à Polytechnique en 1903	5
D3 : Lettre du 8 juin 1908	12

### Chapitre I : De Paris à Vladivostok par le Transsibérien

R2 : Entrée d'église à Moscou	16
R4 : Echoppes à St Serge	18
R25 : Sur le quai du Transsibérien	21
R11 : Femmes Tchouvaches	22
R24 : Le violoneux	23
D8 : Croquis du Transsibérien	24
R23 : Une gare en Sibérie	25
R22 : Marchande de thé en gare	26
R15 : Marché au bord de la voie	27
R17 : Le pont sur l'Angara, au loin Irkoutsk	28
R33 : Khaïbar, les premiers Mongols	31
R17 : Marché en gare, Russes et Mongols	34

### Chapitre II : Au Japon

J3 : Débarquement des Japonais à Tsuruga	42
J7 : Une rue à Tsuruga	43
J8 : Fillettes japonaises	44
J79 : Jean en richichaw, PPsuit	46
J53 : PP, MD et M. Matsuoka dans le jardin de l'Arsenal	48
J16 : Scène de rue à Tokyo	50
J55 : Arrivée à Enoshima	54

J60 : Déjeuner japonais, MD, PP et une Japonaise	56
J98 : Temple à Nikko	63
J169 : Carreau de la mine d'Ashio	65
J167 : Approvisionnement de la mine d'Ashio	66
J80 : Transport de tuyaux, pour la Nippon Oil	67
J74 : Transport de canalisation d'égout	70
J175 : Rue dans le quartier des plaisirs à Kyoto-Ghion	72
J102 : Les daims de Nara nourris par PP	76
J104 : Bain dans la rizière sur la route de Koya-San	77
J105 : Irrigation dans la campagne	78
J172 : Attente du bateau à Shikasajima	80
J165 : Myajima, adieu au Japon	82

### Chapitre III : Quelques jours en Corée

D6 : Fanny Doublet, mère de Jean Corpet, jeune fille	84
D9 : Gaston Doublet, grand-père de Jean	85
K7 : Arrivée à Séoul	90
K27 : Coréens à l'entrée de Séoul	91
K19 : Un officier japonais au milieu des " sauvages "	92
K5 : Coréennes dans les rues de Séoul	93
K39 : Scène de rue à Antjou	95
K35 : Le bac à Antjou	96
K42 : Retour à la gare d'Antjou, au loin MD et PP	97
K28 : Coréennes près de Séoul	99
K26 : Les murailles de Séoul	101

### Chapitre IV : En Chine

C3 : Transbordement à T'ang Kou	105
C8 : Le train pour Pékin	106
D4 : Lettre de deuil	108
C11 : Arrivée aux portes de Pékin	109
C16 : Les murailles de Pékin	110
C97 : La " belle église " de Peï Tang	112

C78 : Escortés sur la route du Palais d'Hiver	113
C80 : Présentez armes !	114
C87 : Embarquement sur la gondole au Palais d'Hiver	115
C98 : Les orphelins de Peï Tang	116
C27 : Cavaliers dans la ville tartare	118
C62 : Marché forain en ville chinoise	119
C70 : Restauration rapide en ville tartare	120
C136 : Scène de rue à Nan Kou	122
C142 : Sortie de Nan Kou vers la Grande Muraille	123
C146 : La Grande Muraille	125
C167 : Les tombeaux des Ming	127
C180 : Vers les Si Ling	130
C176 : L'auberge à Kao Peï Tien	132
C52 : Enterrement à Pékin	133
C30 : La boue dans une rue de Pékin	136
C31 : Travaux de voirie	137
C110 : Le jardin du Mandarin	140
C213 : Débarquement de chevaux à Chen Kia Tchoung	142
C217 : Passage à gué sur la route de Yang Tsuen	145
C226 : Arrivée à Yang Tsuen	146
C242 : A cheval vers les mines	148
C221 : La fonderie de Ying Ying	149
C227 : En route, ferrage du cheval	150
C231 : Mandarin à Ping Ting Tchou	151
C240 : Taï Yuan Fou, enfin des chameaux !	152
C237 : La boue à Taï Yuan Fou	155
C236 : Un prisonnier en liberté à Taï Yuan Fou	156
C269 : Le Yang Tse Kiang à Han Kow	158
C262 : Le port de Han Kow	159
Y6 : L'Ernest Simons	165
C278 : Le port de Canton	166
C285 : Le prisonnier en cage	169
C283 : Canal à Canton	170

## Chapitre V : En route pour les Indes par Ceylan et la Birmanie

Y1 : Mademoiselle Corvisart	173
Y19 : Scène de rue à Colombo	177
Y17 : Temple indou à Colombo	179
Y28 : Moulin à Anuradhapura	181
Y56 : Mihintale	183
Y57 : Dans la campagne cinghalaise	184
Y67 : Le temple de la Dent	186
I3 : Sur les docks à Tuticorin	189
I11 : Temple à Madura	190
I12 : Détail de pilier à Madura	191
I16 : La lessive à Trichinopoly	192
B2 : Scène de rue à Rangoon	194
B12 : Shive Dagon Pagoda	196
B15 : Sive Dagon Pagoda	197
B49 : Mandalay, Quenn's Golden Monastery	198
B47 : Mandalay, Aindowa Pagoda	200
B76 : Foule au bord de l'Irrawady	201
B67 : Charrettes au bord de l'Irrawady	202

## Chapitre VI : Tourisme aux Indes

I23 : Scène de rue à Calcutta	205
I34 : Thé au lever du soleil à Tiger Hill	206
I26 : Marché à Darjeeling	207
I49 : Charmeur de serpents à Bénarès	208
I39 : Le temple des singes	210
I56 : Les bords du Gange	211
I64 : Crémation des morts	212
I65 : Les murailles d'Agra	213
I90 : Scène de rue devant le fort d'Agra	214
I82 : Mausolée de Sikandara	216
I93 : Marché à Agra	217
I130 : Irrigation près de Delhi	218

I46 : Dans la cour du palais de Jaïpur	219
I50 : L'éléphant échappé	221
I154 : Vieil indien à Daulatabad	226
I129 : Indien près de Delhi	227
I173 : Embarquement des bagages à Bombay	229

## Chapitre VII : Retour en France en passant par l'Égypte

E8- : Chameliers à Thèbes	234
E73 : Marché égyptien	236
E66 : Irrigation au bord du Nil	237
E25 : Un puits à Louxor	238
E79 : Adieu à l'Égypte	240

## Annexe II

D3 : Carte du Voyage	247
----------------------	-----

## TABLE DES MATIÈRES

	<b>PAGE</b>
Introduction	5
Chapitre I : De Paris à Vladivostok par le Transsibérien	13
Chapitre II : Au Japon	37
Chapitre III : Quelques jours en Corée	84
Chapitre IV : En Chine	103
Chapitre V : En route pour les Indes par Ceylan et la Birmanie	172
Chapitre VI : Tourisme aux Indes	204
Chapitre VII : Retour en France en passant par l'Égypte	232

## ANNEXES

Annexe I : Chronologie du voyage	242
Annexe II : Carte du voyage	247
Annexe III : Biographie de Jean Corpet	248
Annexe IV : Table des illustrations	259





Jean CORPET  
Lettres de Voyage en Extrême-Orient  
Juin-décembre 1908

En juin 1908 Jean Corpet âgé de 24 ans, chargé de son appareil de photo stéréoscopique à plaque de verre, part par le Transsibérien faire le tour de l'Asie avec deux autres polytechniciens. Visitant tour à tour Japon, Corée, Chine, Ceylan, Birmanie, Indes et Egypte, il mélange visites touristiques et visites d'installations industrielles. Le jeune parisien aisé utilise tour à tour train, bateau, cheval, éléphant, et même l'auto.

Adressées pour la plupart à sa mère, ses lettres de voyage décrivent des pays encore bien peu évolués. Elles sont illustrées de 125 photos sélectionnées sur le millier encore conservé par sa famille.